


NEDL TRANSFER
HN 2M2Q 6



ΚΡΥΠΤΆΔΙΑ

VOL. IV

Tiré à 135 exemplaires numérotés

N°. 16.

ΚΡΥΠΤΆΔΙΑ

RECUEIL DE DOCUMENTS POUR SERVIR

À L'ÉTUDE

DES TRADITIONS POPULAIRES

VOL. IV



HEILBRONN
HENNINGER FRÈRES, ÉDITEURS
1888.

Imprimerie de G. Otto à Darmstadt.



UNE SOTTE JEUNE FEMME.

(CONTE D'UN TSIGANE DE POLOGNE, TRAD. DU TSIGANE).

Il y avait un paysan veuf, qui avait une belle fille. — Un jour le père lui dit: «va, ma fille, laver le linge à la rivière.» — Mais cette fille était une sotte. —

Elle alla laver le linge et qui est-ce qu'elle rencontra? Elle rencontra deux soldats qui allaient à l'exercice. — L'un d'eux, ayant vu cette fille, dit à son camarade: «Oh! si je pouvais avoir une si belle fille pour la foutre au moins une fois, je me laisserais volontiers donner cent coups de bâton au cul.»

Cette fille l'entendit et lorsqu'elle revint à la maison, le père lui demanda: «as-tu

lavé le linge?» — «Oui, mon père, je l'ai lavé; mais j'ai rencontré quelqu'un: c'étaient deux soldats qui passaient près de la rivière et l'un d'eux a dit: ««Oh! si je pouvais avoir une si belle fille pour la foutre au moins une fois, j'accepterais volontiers cent coups de bâtons sur mon derrière.»» Eh bien! mon père, fous-moi toi-même.» —

Le paysan ne le veut pas; car c'est sa fille; mais la fille le poursuit et ne cesse de l'ennuyer des ses supplications. — Le père se met en colère, saisit un bâton et après avoir bien rossé sa fille: «hein», lui dit-il, «t'ai-je bien foutu?» — «Très bien», lui répondit-elle. —

Eh bien, elle demeura encore cinq ans auprès de son père qui enfin la maria. — Mais le jeune mari était aussi sot que sa femme. — Quatre jours à peu près après leur noce, dans la cinquième nuit, il dit à sa femme: «couche-toi, je m'en vais te foutre!» — «Oh!» repondit-elle, «mon père m'a déjà foutue une fois, je ne veux plus être foutue par personne.» —

«Tiens», — ce dit-il, — «il a foutu sa propre fille et me l'a ensuite donnée pour femme!»

Eh bien, le lendemain, le sot se leva de bonne heure, il alla chez le juge et lui raconta «que le paysan avait foutu sa fille et la lui avait ensuite donnée pour femme.»

Le juge appela au cabaret ce paysan, le père de cette fille, et lui demanda: «qu'-est-ce que tu as fait avec ta fille?»

Le paysan, avec son bon sens, lui raconta ce qui s'était passé: «elle m'a demandé de la foutre, cela m'a mis en colère, j'ai pris un bâton, je l'ai joliment rossée et je lui ai demandé si je l'avais bien foutue. Elle m'a repondu que c'était bien. — Je l'ai mariée ensuite avec un jeune paysan qui est aussi sot qu'elle.»

«Eh bien! allez-vous-en chez vous, avec le bon Dieu», dit le juge.

Eh bien! ce jeune mari vint un jour chez son beau-père et lui dit: «mon petit père, apprends-moi comment je dois m'y prendre pour arriver à foutre ma femme?» — «Écoute», répondit le beau-père, «va en ville, achète-toi des brioches à deux centimes, cache-les sous ton oreiller, et, pendant la nuit, lève-toi et mets-toi à manger ces brioches. — Elle te demandera: ««qu'est-ce que tu manges?»» Réponds-lui: «je mange

une brioche.» Elle te priera de lui en donner. Donne-lui en une. — Lorsqu'elle t'en demandera une autre, donne-la lui encore. Enfin, lorsqu'elle t'en demandera pour la troisième fois, alors réponds-lui: «très-bien, tu as là un poêlon, passe-le-moi, je m'en vais te cuire une brioche, et je te la donnerai.»

Eh bien, il alla en ville, il acheta trois brioches à deux centimes, et, revenu chez lui, il mit ces brioches sous son oreiller. — La nuit venue, il se coucha et sa femme se coucha avec lui.

Dans la nuit, il tira une brioche et se mit à la manger. — «Qu'est-ce que tu manges là?» lui demanda sa femme. — «Je mange une brioche», répondit-il. — Elle le prie de lui en donner une aussi; il lui en donne une. — «Oh! que c'est bon», dit-elle, — «donne m'en encore une». Il lui en donna encore une. — Elle lui en demande encore; alors il lui dit: «Je n'en ai plus, mais voyons: tu as là un poêlon, passe-le moi, je m'en vais te cuire une brioche toute fraîche.

«Tiens», lui dit-elle, «cuis-donc!» Il monta sur sa femme et se mit à la foutre jusqu'à ce que — veuillez m'excuser, — elle péta.

— «Qu'est-ce que tu as fait?» demanda-t-elle.

— «Ton poêlon s'est cassé!»

Lorsqu'ils se levèrent le lendemain, le paysan donna trois florins à sa femme pour aller en ville acheter quelques provisions. — Elle partit et alla chez son père, qui lui demanda: «où vas-tu?»

— «Je suis venue te voir, mon père, pour te raconter quelque chose.»

— «Eh bien! qu'as-tu à me conter?»

— «Voilà, nous avons eu un bal cette nuit; mon mari a cuit des brioches, nous en avons cuit et mangé toute la nuit.»

— «Et pourquoi ne m'en as-tu pas apporté un peu?» lui demanda le père.

— «Mon père, — parce qu'il ne nous en est rien resté; il n'y a qu'un peu de graisse dans le poêlon; vous pouvez venir et la lécher.»

Le père ne répondit rien à cela, parce qu'elle était une sotte.

Etant sortie de chez son père, où est-ce qu'elle alla? — Elle alla chez un maréchal ferrant. — Celui-ci était absent, il n'y avait que son garçon. — Elle entra dans la forge,

et le garçon, voyant cette belle femme, lui demande: «Qu'est-ce que vous désirez chez nous?»

— «Je viens, Monsieur, vous prier de réparer mon poêlon.»

— «Allons, montrez-le», lui dit le garçon.

Elle leva haut sa jambe et lui montra le con. — Alors le garçon lui demande: «Avez-vous de l'argent, Madame?» — «Oui, j'en ai.» -- «Combien avez-vous?» -- «Trois florins.»

Eh bien! elle donna ces trois florins. Le garçon l'appela dans la forge, il la fit coucher, il monta sur elle et lui répara son poêlon jusqu'à ce qu'il n'en put plus de fatigue, et il lui dit: «Allez, personne ne pourra plus vous casser votre poêlon».

Lorsqu'elle revint à la maison, le mari lui demanda: «Qu'est-ce que tu as acheté en ville?»

— «Tiens! qu'est-ce que je pouvais acheter, quand tu m'as cassé mon poêlon? — Je suis allée chez le maréchal ferrant, je lui ai payé trois florins et il me l'a réparé.»

Alors le mari prit un bâton, et il en battit sa femme. — Celle-ci s'enfuit et ne revint qu'à la nuit. —

Ils vivent encore ensemble, mais je ne sais comment. —





FOLK-LORE POLSKIE.

A) PIOSNKI.

(Mława)

1. Poszła do spowiedzi, spowiadać się chciała,
A ksiądz jej się pyta: wielaś razy dała?
— Dziewięć razy dałam swemu kochankoju.
— Dajże mnie dziesiąty, księdzu klerykoju
A ona się pyta: za jaką przyczynę?
— Zapomniała's kurwo, księdzu dsiesięcinę.

(Krakow)

2. Chociaż ci ja katoliczka,
Moja piczka heretyczka;



FOLK-LORE POLONAIS.

A) CHANSONS.

1. Elle alla à confesse, voulut se confesser,
Et le prêtre lui demanda: combien de fois as-tu donné?
Dix fois j'ai donné à mon amant.
— Donne donc la dixième fois au prêtre curé.
Et elle lui demanda: pour quelle raison est cela?
L'as-tu oubliée, putain, le dîme à ton curé?

2. Toute catholique que je suis moi-même,
Mon con est hérétique,

bo czy piątek, czy wilija,
źre kiełbasę jak bestyja.
(ksiądz:) Chociaż ci ja ksiądz gwardyjan,
Kropić dziéwek nie pomijam.
Wykropię ci diabła z piczki,
By nie było heretyczki.

(Warszawa)

3. Na przypiecku dziecko klecil,
A miesiąc mu w dupę świecil,
Jasna dupka (v. kuśka), jasna piczka,
Będzie córka lunatyczka.

4. Na przypiecku pod kożuszkiem, (v. tłómoczkiem)
Zrobił chłopca z jednem uszkiem. (v. oczkiem)
A cożeś ty, chamie, zrobił?
Żeś ty uszka (v. oczka) nie dorobil.

5. Dajże pokój księże, będę wołać na cię.
— Dziewczyno nie wołaj, zmówię pacierz za cię.

Car vendredi ou veille,
Il se repaît de saucisses comme un animal.
(Le prêtre:) Père gardien que je suis,
Je ne manque pas d'asperger (foutre) les filles.
Je m'en vais asperger le diable de ton con,
Pour qu'il ne soit plus un hérétique.

---

3. (Lorsque) dans la niche du poële il charpentait un enfant,
La pleine lune lui éclairait le cul
Le cul si clair et le con si clair,
La fille qui va naître sera lunatique.

---

4. Dans la niche du poële, couvert de petite pelisse (var. petit coffret)
Il fit un garçon avec une oreille (v. un oeil).
Qu'as-tu donc fait, vilain paysan
Que tu ne lui as pas fait d'autre oreille (var. oeil).

---

5. Laisse-moi donc tranquille, abbé, car je crierai.
— Ma fille, ne crie pas, je dirai une oraison pour toi.

— Pacierz-ta jak pacierz, ale litanija. —
— Nie wołaj dziewczyno, dam ci plebanija.

---

6. Organista dzwoni,
A ksiądz Kaśkę goni.
Dogonił ją pod dzwonnicą
I szukał jej pod spodnicą.
Organista woła,
że u Kaśki goła.
A ksiądz tylko głową kiwa,
Lepsza goła niźli siwa.
(cf. *Kę*. III, p. 33p, n. 4.)

---

7. Poszła krowy doić, napotkała byka:
Coż to za bestyja, co nie chce dać mleka.
(cf. *Kę*. III, n. 45).

---

8. Jędna miała dwie, — druga miala trzy,
Trzecia miała brodawecką — niedaleko niéj.
Jęden-ci mial dwa, — drugi trzeciego,
A trzeci miał gęsty kosmyk, — wele samego.

— Une oraison c'est peu de chose, —
dites une litanie.
— Soit, ma fille, ne crie point, je te donnerai ma cure.

---

6. L'organiste tinte la cloche,
Et le curé poursuit Cathi.
Il l'attrapa sous le clocher,
Et chercha (quelque chose) sous son jupon.
L'organiste lui crie (d'en haut),
Que Cathi a le con tout nu (encore);
Mais le curé hochant la tête,
(se dit:) le nu vaut mieux que le gris.

---

7. Elle alla traire les vaches et trouva un taureau:
Oh! quelle bête est cela, qui ne donne pas de lait!

---

8. Une avait deux, — l'autre avait trois,
La troisième avait une verrue, — non loin de là.
Un avaît deux, — l'autre une troisième
Et le troisième avait une grosse mèche, —
tout près de là.

---

9. Moja dziewa Bronia
Ma u dupy konia.
Jakiego? — Białego,
Z kija brzozowego.

---

10. A hyż, ino, hyż!
Pod fartuszkiem mysz.
A mam-ci ja kotka w portkach
będzie se ją gryz.

(Kraków)

11. Jaką miała, taką dała,
Po piecu ją uwalała;
Uwalała ją w popiele,
Sprzedała ją za karpiele.

---

12. Nie daj, nie daj, nie obiecuj,
Kiejś nie dala wcoraj wiecór.
Bo mnie téz to moc kostuje,
Powrozek się w gaciach psuje.

---

13. Miala dziéwce calom, całom,
Dało dziéwce dwóm owcarom.

9. Ma fille Bronia
A un cheval près du cul.
Quel est-il? — Il est blanc,
D'un bâton de bouleau.

---

10. A *hige!* a *hige!* a *hige!* *
Une souris sous le tablier.
J'ai un chat dans ma culotte,
Qui va la manger.

---

11. Tel (con) qu'elle eut, tel elle donna,
Sur un poële elle le barbouilla;
Elle le barbouilla dans la cendre
Et l'a vendu pour des navets.

---

12. Ne me donne plus, ne me donne, ni me le promets,
Si tu ne me l'as donné hier soir.
Car cela me coute bien cher aussi,
Mon cordon (de ceinture) s'abîme au caleçon.

---

13. La fille l'a eu (le con) tout entier,
Elle en donna à deux bergers.

* exclamation en chassantq uelque chose.

Pomacała, — jesce ma, —
Powiedziała, jesce da. —

---

14. W Krakowie na moście,
W picy same koście;
Same ino ziobra,
Dobra-ć taka, dobra!

(Góralska)

15. Chodzila po Polsce, dawała po trosce;
Skoro do Orawy, dała kus (kęs) niemaly.

(Góralska)

16. Eh dziewcyno, dziewcyno, — rozpórek ci widać. —
Eh nie cuduj chłopce, — moze ci się przydać.

---

17. Wesła na wirsycek, — zawołała cieląt,
Wystawiła télom, — cystom się jéj przeląk

---

18. A ty dziewcze kochające,
Pójdź-że ze mną na zające;

(et ensuite) l'ayant tâté, qu'il lui en reste,
Elle se dit qu'elle en donnera encore.

14. A Cracovie sur le pont,
Le con n'a que des os;
Il n'y a que des côtes,
C'est bon, comme ça, c'est bon!

---

15. En voyageant en Pologne, elle donnait peu à peu;
Dès qu'elle retourna à Arva, elle en donna un beau morceau.

---

16. Hé, fillette, fillette, — on voit ta fente.
— Hé garçon, ne t'en étonne pas, — tu peux en faire usage.

---

17. Elle monta sur le pic, et appela ses veaux,
Elle y fit voir un (con) si grand, — que j'en fus vraiment effrayé.

---

18. O toi, aimable fille,
Viens chasser des lièvres avec moi;

A ja ci dam taką łaskę, (lasicę)
Że se kupisz na zapaskę.

---

19. Niewola była Jadwidze,
Poszła z koszykiem po rydze.
Takiego rydza nalazła,
Ledwo z pod niego wylazła.
Oj rydzu, rydzu, rydzu mój,
Jaki to twardy korzeń twój!

20. Jak mi sepce, tak mi sepce,
Po owsianej słomie depce.
Jak mi septał, tak mi septał.
Po owsianej słomie deptał.
Eh już ginę, już ginę,
Wyseptał mi dziewcynę.

---

21. Eh, dyć ty mi nie łomaj, — fartusecka u kolan,
Eh, bo mi ty nie wydres, — jak ci sama jéj nie dam.

Et je te donnerai une telle belette,
Que (pour son prix) pour elle tu t'acheteras un jupon.

19. Hedvige alla malgré elle
Chercher des champignons avec sa corbeille.
Elle en trouva un si grand,
Qu'à peine elle put sortir de dessous de lui.
Oh, mon champignon, mon champignon,
Quelle dure tige* as-tu!

20. En me chuchotant, en me chuchotant
Il me foule dans la paille d'avoine.
Comme il me chuchotait, ainsi il me chuchotait,
Il me foulait dans la paille d'avoine.
Oh, je m'en meurs, dejà je m'en meurs,
Car il m'y a chuchoté une fillette.

21. Va donc, ne me froisse pas mon tablier aux genoux,
Car tu ne l'arracheras pas, si je ne te le donne de bon gré.

* *korzeń* = racine, est une des dénominations du membre viril.

22. Lezeli my na łaci, —
(r)ozdarła mi pół gaci; (broniąc się)
Z poniedziałka na wtorek,
Ja jéj ozdar nadołek.

---

23. Jak ogień zagaśnie, ojciec matka zaśnie,
To ja cię tak wypucuję, że aż łóżko
trzaśnie.

---

24. W kolibeczce uś, uś, — na łóżeczku lala;
Ktoż ci tu narobił? — to Jasiowe jaja.

---

25. Poszly panny na żołędzie
I radziły co to będzie?
I nalazły taką żołądź,
Co nie mogly garścią objąć.
I zaczęly sobie radzić,
Gdzie tę żołądź mają wsadzić.
Naraił im chłop ubogi:
Wsadźcie żołądź między nogi.

---

22. Nous couchâmes sur le banc,
Elle me déchira à demi mon caleçon*
(ensuite) entre lundi et mardi
Je lui ai déchiré son con.

---

23. Aussitôt que le feu sera éteint, et les parents endormis,
Alors je te frotterai tant, que le lit en craquera.

---

24. *Ousse, ousse* au berceau, — *lala* sur le lit.
Qui est-ce qui t'a fait cela ? — Les belaux de Jean.

---

25. Les demoiselles allèrent cueillir des glands
Et délibéraient sur leur chance.
Et elles trouvèrent un gland si gros,
Qu'elles ne pouvaient l'empoigner.
Elles se mirent à tenir conseil,
Comment et où cacher ce gland ?
Un pauvre paysan les avisa :
Cachez ce gland entre les cuisses.

---

* en se défendant.

26. Wyjechalem na Żelechów,
Dalem pannie garść orzechów;
Ona gryzie kiej wiewiórka,
A ja szukam kędy dziurka.
(cf. *Kę.* III, n. 54.)

27. Zagrajże mi na pitaku,
Dam ci zagon pasternaku.
Zagon duży, zagon mały,
Masz ty pitak podufały.

28. A moja Marysiu, — gdzieś pisię podziala?
Przedałam ją za sól, — bom soli nie miała.
Było nie sprzedawać pisi bez porady,
Było se pożyczyć soli u sąsiady.

29. Szewcy się zwiedzieli, — pichnę zakupili,
Siedém par trzewików z pichny narobili.
Siedém par trzewików, — na ósmą nie stało,
Naciągli zębami, — jeszcze im ostało.

26. Lorsque je passais par Źelechow,
J'offris une poignée de noisettes à une demoiselle;
Elle les ronge comme un écureuil,
Et moi je cherche, où est son trou?

---

27. Joue moi un peu sur ton con,
Je te donnerai une couche de panais.
Une couche grande et une petite,
Tu as-là un con très gai.

---

28. Écoute ma Mariette, où as-tu laissé ton connet?
Je l'ai vendu pour du sel, car le sel me manquait.
Il ne fallait pas vendre le connet sans mon avis,
Il fallait prêter du sel chez ta voisine.

---

29. Les cordonniers avertis (qu'un con est à vendre), ont acheté un con tout entier,
Et ils en on fait sept paires de souliers;
Sept paires de souliers, — pour le 8me il leur en a manqué;
Mais lorsqu'il se mirent à le tendre avec ses dents, il en resta encore.

Nie wieleć ostalo, — tylko te ochlapy,
Co se zakupili chłopiska na kapy. (do cepów)
Kapów narobili. — siedém lat młócili,
W ósmym kapy zdarli, — w Wiśle utopili.

30. Oj ciuch nie dała,
Pakułami zatkała,
Długim kołkiem przybila,
Żeby dziurka nie byla. —

31. Chlop stodolę wymłócil
I w niwecz się obrócił;
Ja dawałam, — jeszcze dam,
Pomacam się, całą mam.

32. Mówilem ja Magdzie, żeby mi raz dała.
«Na miesiąc choruje», — tak mi odpedziala.

Il n'en restait pas beaucoup, — rien, que de lambeaux,
Que les paysans ont achetés pour en faire des chapes (liens de cuir des *bâtons à battre le blé*).
Ils ont fait des chapes, ils battirent le blé pendant 7 ans
Et dans le 8me ayant rompu les chapes, ils les jetterent dans la Vistule.

---

30. Oh, *tsiukh,** elle n'a pas donné (son con)
Elle l'a bouché avec de l'étoupe
Elle l'a fermé avec un long clou de bois,
Pour qu'il n'y ait pas de trou.

---

31. Le paysan a battu (tout le blé de) son grénier,
Et il resta (ensuite) complétement ruiné;
Moi, je donnais (mon con), — je le donnerai encore,
Je me le tâte, et je le trouve toujours entier.

---

32. J'ai demandé de Madeleine, qu'elle me donne une fois,
— «J'ai mes lunes», voilà ce qu'elle me repondit.

---

* exclamation.

Juz to trzeci rocek, jak tę dupę łupię,
Jescém tyk nie słysał o miesiącu w dupie.

33. Śturchał Maciej Małgorzałę
Bez spodnicę w carną łatę; —
Małgorzacie się nie zdało,
Rzekla: lepiéj w gołe ciało.

34. Dziéwce moje, dziéwce moje, — dziewcyno nadobna,
Mas suswałki wedle dupki, — jak cebulka drobna.

35. Matka córkę naucała,
Zeby dobrze wypucała,
— Ty mnie matko nie naucys.
Bo ty lepiéj nie wypucys.

36, Jak mi nie das dzisiok w nocy,
Nie docekas Wielkijnocy,
Jak mi nie das swojéj pice,
To cię psio-krew okalicę.

Tiens! il y a trois ans depuis que je
tourmente ce cul,
Je n'ai encore jamais entendu d'une lune
dans le cul.

---

33. Mathieu poussait des coups (de vit) à
Marguerite,
A travers son jupon, à l'endroit où est
la pièce noire;
Cela déplut à Margueritte,
Elle dit: il vaut mieux pousser au corps
nu. —

---

34. Ma fille, ma fille, ma charmante fillette,
Tu portes des franges au cul, (si
mignonnes) comme des petits-oignons.

---

35. Une mère enseignait sa fille
A hausser bien (en se foutant).
Qu'as-tu à m'enseigner, maman,
Si tu ne hausseras pas mieux que moi.

---

36. Si tu ne me donneras pas cette nuit,
Tu ne vivras pas jusqu'à Pâques.
Si tu ne me donneras pas ton con,
Je t'estropierai, sang de chien.

---

37. Prosiła mnie Jaguś raz o jedną laskę,
Zebym jej zgotował z barscykiem kielbaskę;
Kiełbaska się gotowała,
W jej garnusku aż trzescała.

38. Szwander, mander, portki zszywal,
Nici kręcił, kuśką kiwał.

39. Moje dziewcze nie umieraj,
Ktoż mi będzie portki pierał?
Ty upierzesz, uprasujesz,
I w rozporek pocałujesz.

40. Od Radomia do Radomia
Wsiądę na cię jak na konia.
Włoze na cię uździenice,
Parę jajec i kusicę.

41. Miała baba syna, wielkiego pustaka,
Usyła mu capkę z samego pitaka.
(cf. Kę. III, 19.)

37. Agnés me pria jadis, de lui faire une grâce,
Et de lui bouillir du potage-aigre avec une saucisse.
La saucisse bouillait si fort,
Qu'elle crépitait dans son petit-pot.

38. *Schwander*, *mander* *, (lorsque) il cousut sa culotte,
En tordant le fil, il branlait sa pine.

39. Ma fillette, ne meurs donc pas,
Car qui est-ce qui va me laver ma culotte?
Toi, tu la laves, et tu la repasses,
Et tu la baises (après) à la fente (de devant).

40. De Radom à Radom
Je te monterai comme un cheval.
Je te mettrai une bride,
Une paire de belaux et uue pine.

41. La vieille femme avait un fils, grand polisson,
Elle lui cousut un bonnet, rien que de con seulement.

* sans signification.

42. Ożeń-że się, ożeń,
Kiej ci stoi korzeń;
Bo jak ci opadnie,
To będzie nie ładnie.
(v. małżeństwo przepadnie).

---

43. Jakem chodził do Marysi,
Korzeń stoi, brzuch jej wisi.
Jakem wrócil od Marysi,
Brzuch jej stoi, korzeń wisi.

---

44. Po cem-ci to poznać chłopca krakowiaka?
Jajca jak u byka, — kuśka po kolana.

---

45. A jam rozumiała, że ten zdrajca chybil,
A on trafil prosto w dziurę i jajcami przybil,
A bodajeś olśniał z twojemi jajcami,
Wytłukłeś mi biedną pickę kieby kamieniani.

---

42. Marie-toi, donc, marie-toi (vite),
Tant que ta pine bande;
Car après qu'elle sera tombée
L'affaire ne sera pas belle.
(*v.* le mariage s'en ira au diable).

---

43. Lorsque j'allais chez Mariette
Ma pine se levait et son ventre pendait;
Lorsque je revins de chez Mariette,
Son ventre s'est levé et ma pine pend.

---

44. A quoi reconnait-on un garçon Cracovien?
Ses belaux sont (gros) comme chez un taureau, — et la pine lui pend jusqu'aux genoux.

---

45. J'ai donc pensé, que ce traître a manqué (le coup)
Et lui, il enfonça juste dans le trou et l'a frappé avec ses belaux.
Oh! que tu éblouisses avec tes belaux,
Tu m'as battu mon pauvre conet, comme avec de pierres.

---

46. 1. Kukuryku na chliwiku,
Kaj Maryna śpi. (bis).
Posed do niéj Matyjásek,
Chycił-ci ją za pitásek,
A óna mu scy! (bis).
2. Kukuryku na chliwiku
Daj, Maryna, daj! (bis)
Wściubię ja ci na pół łokcia
Tłusty palec bez paznogcia
Ino się wysraj! (bis)

---

47. Kiedy orzech czerwienje, wlos na pisi buja,
Do orzecha trzeba młotka, a do pisi chuja.

---

48. Dziewcyno, mas picę;
Tak ci ją wyćwicę
Kusicą, jajcami,
Az scęknie zębami.

---

49. Od Krakowa zydzi jadą,
Po talarze w pizdę kładą.

46\. 1. *Coucouricou** sur l'étable,
Où couche Mariette. (bis).
Mathias se rendit chez elle,
Il la saisit par son connet,
Et elle lui pisse! (bis)
2\. *Coucouricou* sur l'étable,
Donne, Marion, donne! (bis)
Je t'enfoncerai jusqu'à demi-aune
Un gros doigt, qui n'a pas d'ongle,
Mais va chier avant! (bis).

47\. Lorsque la noisette rougit, des cheveux poussent au con,
La noisette a besoin de marteau, et le con d'une pine.

48\. Fillette, tu as un con là-bas;
Je m'en vais te le rosser (si fort)
Avec ma pine et mes belaux,
Qu'il grincera des dents.

49, Les juifs arrivent de Cracovie
Et mettent, chacun, un écu dans le con.

* Chant du coq.

A to taka wielka pica,
Iż myśleli, ze bożnica.

---

50. A ja biédny rzemieśnicek,
Nałapałem torbę picek.
Jedna tylko bystra była,
Co mi z torby wyskocyła.
A ja za nią kicuś, kicuś,
Nie umykaj moja picuś!
Uciekała pisia bruzdą,
A kurasek za nią z uzdą.
Nie uciekaj picuś w pole,
Niech cie kuros w domu kole.

---

51. Moja kasiu, jak mię kochas,
Choć mi nie das, to mi pokaz.
A pokaz mi tyćko, tyćko
Będe myślał, ze to wsyćko.

---

52. Czy mnie kochasz, czy nie kochasz,
Choć mi nie dasz, to mi pokaż.

Et ce diable de con est si vaste,
Qu'ils pensaient que c'était une synagogue.

---

50. Moi, petit pauvre artisan,
J'ai pêché des connets un sac plein.
Un seul connet fut si agile,
Qu'il me sauta dehors du sac.
Je l'appelle: *kitsu*, *kitsu*,
Ne fuis pas, mon petit connet!
Le connet fuyait le long du sillon,
Et le petit-coq (la pine) le poursuit avec une bride.
Ne t'enfuis pas aux champs, mon connet,
Il vaut mieux que le coq te pique à la maison.

---

51. Ma petite Catherine, pour l'amour de moi,
Si tu ne veux pas m'en donner, montre le moi au moins.
Montre le moi un tout petit peu, tout petit-peu,
Et je m'imaginerai, que c'est tout entier.

---

52. M'aimes-tu, ou ne m'aimes tu pas,
Même si tu ne donnes, montre le moi.

Coż ci przyjdzie z pokazania?
Ni miłości, ni kochania. (v. trzepania)
Jakbym ci raz pokazala,
Zawdy by cię chętka brala.

---

53. Jak'em pasał bydło,
Widziałem straszydlo;
Kawałek kożucha
Dziewcynie u brzucha!

---

54. Zebyś ty wiedziala,
Jaka u mnie strzała,
Dałabyś mi dała
Kosmatego ciała;
Dałabyś mi pice
Na środku ulice.

---

55. Bez obrazy boskiej,
Dajze mi kokoski;
Bez boskiej obrazy,
Daj-ze mi seść razy.

— Que gagneras-tu donc en le voyant ?
Point d'amour, aucun foutage.
Si je te le montre une fois,
Tu en aurais envie toujours.

53. Lorsque je paîssais mon troupeau,
J'ai vu un épouvantail :
Un morceau de fourrure
Sous la ventre d'une fille ! —

54. Si tu le savais,
Quelle flèche, moi, j'ai,
Tu m'aurais donnée
De ta chair poilue,
Tu me donnerais ton con
Au milieu de la rue. —

55. Sans offense divine,
Donne-moi ta poulette ; (ton con).
Sans divine offense,
Donne-moi six fois.

56. Odpiął portki, dobyl chuja,
Wyrżnął dziéwce alleluja;
Lecz żeby się nie zmordował,
Zapiął portki, chuja schował.

---

57. A dajze mi tej bestyje;
Wsak'em nie pies, nie zjem ci je.
Wsak'em nie pies, nie sobaka,
Nie ugryzę twego kłaka.

---

58. Choćbyś była z nieba
Obłapiać się trzeba;
Ale żeś z Wieliczki,
Nie żałujże piczki.

---

59. Gdybyś była nieznajoma,
Wpakowałbym ci z jajcoma;
Lec po dawnéj znajomości.
Po jajcyska dość miłości.

---

60. Niemasz-ci to, jako tkaczom,
Dupa siedzi, jajca skaczą.

---

56. Il déboutonna sa culotte et sortit la pine,
Il fit à la fille un alleluia;
Mais pour s'épargner la fatigue
Il cacha sa pine et boutonna sa culotte.

---

57. Donne-moi donc cet animal là;
Suis-je un chien, de te le manger?
Je ne suis pas chien, pas chien,
Je ne te mordrai pas ton flocon.

---

58. Si même tu provenais du ciel
Toujours tu devrais foutre;
Mais parceque tu es de Wieliczka,
Ne me refuse pas ton connet.

---

59. Si tu m'étais inconnue,
Je t'aurais enfoncé (ma pine) avec couilles,
Mais à titre d'ancienne connaissance,
Jusqu'aux couilles tu en auras assez d'amour.

---

60. Il n'y a de felicité, que d'être tisserand,
Son cul est assis, et ses belaux lui dansent.

---

61. A widzis ty gospodyni,
Co to Maciuś z Kaśką cyni?
Położył ją kole pieca
I dobywa z portek mieca.

62. A bodajześ z kości opad,
Coś mnie tak rok w nocy dopad.
A bodajześ zgnił w rokicie,
Coś mi zrobił małe dziecie.

63. Siedzi Kaśka w rzepnym dole,
A Maciek ją w dupę kole.
Jak ją zaciął, tak ją siecze,
Aż jej sopór z dupy ciecze.
Ojże! ino! dziewko dworska,
Maślanka ci z dupy parska.
A chyć-że ją za warkocze, (nad piczą)
Niech jej z dupy nie parkocze.

61. Voyez-vous donc, ma patronne,
Ce que fait Mathieu avec Cathi ?
Il l'a couchée près du poële
Et il dégage son glaive de la culotte.

---

62. Puisses-tu maigrir jusqu'aux os
Pour m'avoir saisi dans la nuit, il y a un an.
Puisses-tu pourrir dans l'osier,
Pour m'avoir fait un petit bébé. —

---

63. Cathi se tient dans la fosse aux navets,
Et Mathieu la pique au cul.
L'ayant piquée une fois, il la rosse sans cesse,
Jusqu'à ce que des glaires lui coulèrent du cul.
Hé! tiens! toi, fille courtisane,
Voilà le petit-lait qui te vomit du cul.
Vite donc, saisis la par la tresse, (cheveux du pubis)
Que son cul cesse de vomir.

---

64. Dała mi dziewcyna w skorupeckę mąki,
Zebym jej oganiał kole dupy bąki.
Dała-ci mi dała, potém mi umknęla,
Aze mi pałecka w pierzyné utknęła.

---

65. W izbie kotek, w sieni wolek,
Od-sie *sady!* k' sobie *boczek!*
Poszed tatuś krowy dajać,
Ozgniewał się, wskoczył na mać.
Jak go zaczna pięścią buchać,
Aż musiał się tatuś ruchać.
Ej tatusiu, co robicie,
Matusię mi udusicie.
O mój synu nie uduszę.
Choćbym nie chciał, to i muszę.

---

66. Moje dziewcze, moje złoto,
Przeprowadź mnie przez to bloto;
Przez tę kładkę, przez kałużę,
Na weselu ci odsłużę.

64. La fille me donna de la farine dans un tesson.
Pour que je lui chasse les butors près de son cul.
Elle me donna, elle me donna, et échappa ensuite,
De sorte que ma canne (pine) s'enfonça dans la couette.

---

65. Un chaton est dans la chambre, un petit bœuf au vestibule;
A droite *sady!* a gauche *boczek!* *
Papa est allé traîre les vaches,
Il se fâcha et sauta sur maman.
Comme elle se mit à lui donner des coups de poing
Papa fut forcé de branler dessus.
Hé! Papa que faites-vous donc,
Vous allez étouffer ma petite mère.
Non, mon fils, je ne l'etoufferai point,
Bon gré, mal gré, je dois le faire.

---

66. Ma fille, mon or,
Conduis-moi par cette boue;
Par la planche sur cette mare;
Je te rendrai ce service à ta noce.

* *sady* et *boczek*, surnoms de bœufs.

Jeśliś długo, stań przy słupie,
Daj mi tego co przy dupie.

---

67. Jadwiga! — A czego?
Nie widziałaś byczka mego?
— A jakiego?
Czarna pałka, białe jajka
Wiszą u niego.

(Warszawa.)

68. Z kurwiarza'm ja się poczęła w matczynym żywocie,
I kurwa mi życie dała, wraz z dupką w ochocie.
Kurwą-em się narodziła, kurwą umrzeć muszę
Czego dupą nie zarobię, nie obżywię duszę.

---

69. Dziękuję ci Wojtek,
Za fujarę z portek,

Si cela te parait trop long, mets-toi au
pilier
Et donne-moi, ce que tu as là près du
cul.

---

67. Hédvige! — Hé, quoi?
N'as-tu pas vu mon taureau?
— Lequel?
Celui qui a une canne noire et des œufs
(testicules) blancs
Qui lui pendent.

---

68. Je fus conçue d'un *putainard** dans le
sein de ma mère.
Une putain me mit au monde, douée d'un
con avide (d'amours).
Je naquis putain (moi-même) et putain
je dois mourir.
Si je ne gagne par mon cul (= con), je
n'aurais de quoi me nourrir.

---

69. Merci, mon Adalbert
Pour la flûte de ta culotte,

* Mot créé pour designer un homme qui a un commerce continuel avec des putains. (en polon: *kurwiarz* de *kurwa*: putain).

Co mi pięknie grała,
Aż mi dupka drzała.
To mi to wesele, kiedy drużba druchnie.
Tak zagra mazura, aż jej dupka spuchnie.

---

70. Ozenił się młody,
Na tydzień przed Gody,
Nie dała mu pice,
Aze na Gromnicę.

---

71. A cóż to ci Zuchna,
Coś cała napuchła?
Od oleju,
Dobrodzieju,
Com go w nocy tłukla.

---

72. Maryś moja, Maryś, juześ nie Marysia,
Obrosła ci koprem dupa, rozmarynem
pisia.

---

73. U mojej Marysi pietruszka przy pisi,
Koperek przy dupie, — wygoda w cha-
lupie. —

Qui m'a joué si joliment
Que mon cul en tremblait.
Voilà une noce, lorsque la garçon de la noce à la fille de la noce
Joue un *mazour**, dont le con lui enfle.

---

70. Le jeune homme s'est marié
Huit jours avant le Noël;
Elle ne lui livra son con
Qu'au jour de la Chandeleur.

---

71. Qu'as-tu donc, Sophie,
Que tu es toute enflée?
— C'est de l'huile,
Monsieur l'abbé,
Que j'ai battue dans la nuit.

---

72. Marion, ma Marion, tu n'es plus Mariette,
Ton cul s'est couvert de fenouil, et ton connet de romarin.

---

73. Ma Mariette a du persil, au dessus de son connet,
Et du fenouil près de son cul; c'est utile dans notre ménage.

* danse polonaise.

74. A cy nie wiés, kady je?
Na trzy piędzi od syje,
A na jedne od pępka,
Siedzi sobie jak kępka.

---

75. A moja dziewcyno, pozwól-ze się zaciąć
Od kolanka na dwie piędzi, a od pępka na piądź.

---

76. Dałabym ci dala, — serca polowicę,
Zebyś mnie tak kochał, — jak byk jałowicę.

---

77. U naszego pana groszek drobno wschodzi:
Panna leży na maluśkie, — pani ledwo chodzi.

---

78. Chyciła się Maćka nieboraczka biéda,
Opadły mu portki, wylazla mu dzida.

---

79. Kochaneczko złota,
Pożyczę ci kota;

74. Ne sais-tu donc pas où il se trouve?
A trois empans au dessous du con,
A un empan au dessous du nombril;
Il est là, pareil à un buisson.

---

75. O ma fillette, laisse-moi t'enfiler,
Là-bas, deux empans au dessus du genou,
et un empan au dessous du
nombril.

---

76. Je te donnerais, je te donnerais la moitié
de mon cœur,
Si tu m'aimais ainsi comme le taureau
aime la jeune vache.

---

77. Chez notre seigneur le petit pois prospère:
La demoiselle est en couche, et madame
marche à peine.

---

78. Un malheur arriva à notre pauvre
Mathieu:
Sa culotte lui est tombée et le dard
lui en sortit.

---

79. Ma bien-aimée dorée,
Je m'en vais te prêter un chat,

Będzie łapał szczury
Wedle twojej dziury.

---

80. Zapłać mi dziewczyno za moją robotę,
Com ci chłopca zrobił z piątku nu sobotę.

---

81. Na mojej pościeli
Robili co chcieli;
Zrobili Bartosa,
Bez nogi, bez nosa.

---

82. Kowal na kowalce kowalątko kuje,
Kowalicha kowalowi kowadłem kieruje.

---

83. Kowalu, kowalu okujże mi szkopek,
I tę baryłeczkę, co w nią wkładam czopek.

---

84. Dziewczyno kochana.
Jeszcześ nietykana;
Padniesz ty na franta,
Utnie ci kuranta.

Qui te chassera les rats
Auprès de ton trou.

---

80. Paye-moi, fillette, pour mon travail,
Que je t'ai fait un garçon entre vendredi et samedi.

---

81. Sur mon lit
Ils faisaient ce qu'il voulaient;
Ils ont fait Barthélemy,
Sans jambe et sans nez.

---

82. Le forgeron à la forge forge un petit forgeron,
Et la forgeronne au forgeron dirige son enclume.

---

83. Forgeron, forgeron, forge-moi mon seau,
Et aussi mon barillon, où j'enfonce le bouchon.

---

84. Ma fille très-chérie,
Tu es inviolée encore?
Mais tu rencontreras un maître,
Qui va te jouer un joli tour.

---

85. A stoi mi, stoi, — kołnierz u sukmany,
A wisi mi, wisi, — pasiczek kowany.

---

86. Stała Baśka nad strumykiem
I nazwała Bartka bykiem.
On też se rożek przyprawił,
Jak ją ubódł, tak zakrwawił,
Teraz płacze i narzeka;
Nie nazywaj bykiem człeka.

---

87. Chodził ksiądz po desce,
Zalecał się Teresce.
A ona go po czuprynie:
Do kościoła poganinie!
Do kościoła w dzwonki dzwonić,
Nie po deskach panny gonić.

---

88. Raptem do niéj, raptem do niéj,
Nie uważaj że się broni;

85. Il est debout, il est debout, — le col de ma tunique,
Il me pend, il me pend, — mon ceinturon garni.

---

86. Barbe restait au bord du ruisseau
Et appela Barthélemy un taureau.
Et lui, s'ayant apprêté sa corne,
L'en a percée jusqu'au sang.
Elle pleure maintenant et s'en plaint;
Tiens, n'appelle pas taureau un homme.

---

87. L'abbé se promenait le long da la planche *
Et faisait la cour à Thérèse.
Elle le frappa à la chevelure,
Va-t'-en à l'église, payen!
A l'église va sonner les clochettes,
Et ne poursuis pas les filles sur les planches.

---

88. Brusquement vers elle, brusquement vers elle,
Ne regarde pas qu'elle se défend,

* trottoir de planches entre la maison du curé et l'église.

Nie uważaj kawalerze,
Choć się broni. to nie szczerze.
Mówiłem ja Kaśce wczora,
Że przyjdę do niej z wieczora;
A ona do mnie mówiła:
«Nóżbym w tobie utopiła.»
Ja przychodzę, ona leży
Na łóżeczku bez odzieży.
«Mój Jasieńku nie mam noża,
Niech się stanie wola boża!»

---

89. Kiedyś sobie kowal,
To ją sobie obal
Pod kuźnią, pod kuźnią;
Wyjmij z portek młotek,
Naklep w kołowrotek
I puść ją i puść ją,

Ne le regarde pas, mon garçon,
Elle se défend, mais pas sérieusement.
Je dis hier à Catherine.
Que je viendrai chez elle le soir;
Et elle me répliqua à cela:
«Je t'enfoncerai un couteau» (dans ton coeur).
J'arrive pourtant, et la voilà couchée
Sur son lit, sans nul habit. (et qui me dit:)
— «Mon petit Jeannot, je n'ai pas de couteau.
Hélas, que la volonté divine soit faite!»

---

89. Es-tu forgeron,
Alors renverse la
Sous la forge, sous la forge;
Tire ton marteau de ta culotte
Forge lui bien son rouet,
Et laisse-la et laisse-la.

Weselna, od Łęczycy. — Gdy nowozaślubieni są w Tożnicy w komorze, drużbowie śpiewają:

90. Matuleńku świeć!
W komorze niedźwiedź.
Matuleńka zaświecili,
Cztéry nóżki zobaczyli,
Cztéry nóżki w kupce
I ogonek w dupce.

* * *

(Przasnysz)

91. Kanień (kamień) na kanieniu,
Na kanieniu kanień;
Nie móg go chłop podnieść
I usrał się na nim.

———

(Góralska.)

92. Darla, darla piaskiem rzyć,
Boby rada młodą być.
Choćbyś darla i skałą,
Zawse musis być starą.

———

Chanson nuptiale des environs de Lenczyca, chantée par les garçons de la noce, lorsque les jeunes mariés, conduits dans une chambre à part, sont couchés au lit :

90. Maman, apporte la lumière!
Car il y a un ours dans la chambre.
Maman vint avec la lumière
Et aperçut quatre cuisses,
Quatre cuisses toutes ensemble
Et une petite queue au cul.

* * *

91. Une pierre sur une pierre,
Sur une pierre une pierre;
Le paysan ne put l'enlever
Et il chia là-dessus.

---

92. Elle gratta, elle gratta son cul avec du sable,
Car elle voudrait être jeune.
Tu as beau de le gratter avec une roche, même,
Et du dois rester toujours vieille.

(Żywiec)

93. Chodziła dziewcyna kolo rybnika (stawu)
Wystercyła dupu na uradnika.
Dobrze mu zrobila, co ją wystercyla,
Niech-że ta nie kuka (patrzy), — to jemu
nauka.

---

94. U nas w Polsce taki zwycaj,
Jak srać pójdzies, to się przycaj.
U nas w Polscė ta natura,
Srać na deskę, choć je dziura.
U nas w Polsce taka moda,
Nie zmyć zadka, choć je woda.

---

95. Mialem cię dziewcyno, scerą wolą pojąć,
Aleś się zebzdziała, przy kominku stojąc.

---

96. A po co-żeś za piec zalaz,
Nie wylizę, bo się boję,
Nie wylizę, bo się boję,
Bom juz osrał dziéwce moje. —

---

93. Une fille se promenait au bord d'un étang
Et présenta son derrière au gardien
Et elle eut raison de lui le présenter,
Car il ne doit pas regarder par là ; — le voilà puni.

---

94. En Pologne nous avons telle coutume,
Qu'en allant chier, tu dois te cacher.
En Pologne nous avons cette nature,
De chier sur la planche, quoiqu'il y ait un trou.
Chez nous en Pologne il existe telle mode
De ne pas laver son cul, quoiqu'il y ait de l'eau.

---

95. Je voulus sincèrement, ma fille, te prendre pour femme,
Mais tu a pété en restant près de la cheminée.

---

96. Que fais-tu là derrière le poële ?
Ne sortiras-tu pas à l'instant de là ?
Je ne sortirai pas, car j'ai peur,
Car je viens de chier sur ma fillette.

(Kielce)

97. A cóz-eś ty za dziewecka?
Ino jedna podusecka.
Ni się odziać, ni cém posłać,
Takaś dziewka, ino osrać.

---

98. A moja dziewcyno, moje ty kochanie,
Podaj-ze mi rąckę, to ci nasrám na nię.
A moja dziewcyno, moje cárne ocy,
Całuj-ze mnie w dupę, az ci łeb odskocy.

---

99. Siwa kobylina bez pole leciała,
Całuj-ze mnie w dupe, kiedyś mnie nie chciala.
Kiedyś mnie nie chciała, to mnie i nie zaluj,
Podnieś psu ogona, — w dupę go pocaluj.

---

100. Cárno w dupie más, Maryna,
Cárno w dupie más;
Idź-ze sobie do jeziora,
Wyskrob dupę wziąwsy wióra.
To mi się udas, bestyjo,
To mi się udas!

---

97. Quelle fille es-tu donc?
Si tu n'as qu'un seul oreiller.
Sans habits et sans literie,
Tu n'es qu'une fille a chier dessus.

---

98. Oh, ma fille, oh toi, mon amour,
Tends-moi ta petite main, et je te chierai dessus.
Oh ma fille, mes yeux tous noirs,
Baise mon cul, jusqu'à ce que ta tête en tombe.

---

99. Une jument grise courait par le champ,
Baise-moi au cul, si tu ne me voulais pas.
Si tu ne m'as pas voulu, alors ne me regrette pas,
Soulève la queue au chien et baise lui son cul.

---

100. Ton cul est tout noir, Marie,
Ton cul est tout noir;
Cours donc, toi, bien vite au lac,
Et gratte ton cul avec un copeau,
Alors tu me plairas, canaille,
Alors tu me plairas! —

---

101. Idzie Maciek prostą drogą,
Kaśka za nim, fik, fik nogą.
Maćku stój, Maćku stój!
Nie omijaj domek mój.
Maciek stanął, nie rzekł nic,
Spuścił portki, wypiął rzyć.
«Oj uderzyć-em go chciała,
Alem sobie przypomniała;
Że to grzych, Maćka bić
Gołą ręką w gołą rzyć.»

---

102. Na kominie siedział, w piscałeckę piskał,
Wsy mu dupę jedzą, bo się nie obiskał.
Dydy moje dydy! mas na jajcach gnidy,
Daj-ze gros Haliśce, to ci ich wyisce.

---

101. **Mathieu marche son chemin droit,**
Cathi le suit en faisant fik, fik (remuant) de son pied.
Halte Mathieu, halte Mathieu!
N'évite donc pas ma maison.
Mathieu s'arrêta, sans lui dire rien,
Il fit tomber sa culotte et lui montra son cul.
Oh! que je voulus le frapper,
Mais je me le suis rappelée,
Que c'est péché de frapper Mathieu
Avec main nue à son cul nu.

---

102. Etant assis sur la cheminée il sifflait dans sa flûte,
Les pous lui rongent son cul, car il manqua de s'épouiller.
Dydy mes *dydy*!* tu as des lentes sur tes belaux,
Donne donc un sou à Haline, pour qu'elle te les épouille.

---

* sans signification.

103. Chodził koło ściany, — rusał ramionamy;
A cóż mu się stało? — mój Jezu kochany!
Albo-li to nie wiés, co mu się to stalo?
Juź-ci nic innego, — scáć mu się zachciało.

---

104. Scys, bździs,
Kiedy mnie nie widzis;
Choćbyś się zesrała,
Nie będzies mnie miała.

---

105. Scys, bździs, —
Daj mi tego, cém ty scys.
— Nie dla ciebie ja to mám,
Dam ci tego, cém ja srám.
Całuj-ze mnie w dupę,
Bo ja sám to mám.

---

106. Wlazła Basia na drabinkę,
Pokazała odrobinkę.
Bartek myślał, że to dusza
I nadstawił kapelusza.
A ona mu sik, sik, sik, sik.
Napełnila kapelusik.



103. Il marchait près de la muraille, — et secouait les épaules;
Qu'est-ce que lui arriva? o mon cher Jésus!
Ne sais-tu donc pas, ce qu'il lui arriva?
Rien autre chose, sûrement, qu'il avait besoin de pisser.

---

104. Tu pisses et tu pètes,
Lorsque tu ne me vois;
Si même tu chierais,
Tu ne m'auras jamais.

---

105. Tu pisses-là et tu pètes, —
Donne-moi cela, dont tu pisses. —
— C'est pas pour toi que je l'ai,
Je t'offre cela, dont je chie.
— Baise-moi donc au cul,
Car moi-même je l'ai. —

---

106. Barbette monta une échelle,
Et fit voir sa petite-chose.
Bartek, pensant que c'est une âme
Lui tendit son chapeau.
Et elle, faisant pisse, pisse, pisse,
Lui remplit le chapeau.

B) ZAGADKI

(z nad Buga i Narwi.)

1. Przysed pan do pani
Położył brzuch na niéj;
Ona mówi: dość!
A on mówi: jesce! *(skrzynia.)*

---

2. Dziad babę łechce,
A babie się nie chce;
Ddiad babę za ciało,
Babie się zechciało.
(rygiel u drzwi.)

---

3. Oko w oko patrzy mile,
Brzuch na brzuchu leży chwilę,
aż się gołe schowa.
(dziecie u piersi.)

---

4. Sto pic,
Sto kusic;
W każdej picy
Po kusicy. *(ramy w krośnach.)*

B) DEVINETTES

(des environs du Bug et de Narew).

1. Monsieur vint à Madame
Et mit son ventre sur le sien;
Elle lui dit : assez!
Et il lui dit : encore! *(Un coffre.)*

---

2. Le vieillard chatouille sa vieille femme,
Et la vieille n'en veut plus;
Le vieillard lui saisit le corps,
Et la vieille gagna de l'envie.
(Verrou à la porte.)

---

3. L'œil plongé avec délice dans l'autre œil,
Le ventre couché quelque temps sur l'autre
ventre,
Jusque le nu s'est caché.
(Un nourrisson au sein.)

---

4. Cent cons,
Cent pines;
Dans chaque con
Est une pine. *(Métier à broder.)*

---

5. Patrzys na mnie, — chce się tobie:
Wleź-ze na mnie, — sprobuj sobie.
(łóżko.)

---

6. Carná łata między nogami,
Ma dość roboty z jajami;
Żeby w nią pud mydła włozył,
Toby jéj nie wychędozył.
(patelnia.)

---

7. Moja panno más,
Daj-ze mi choć ráz.
Mój ty panie kawalérze,
Bardzo gruby más!
Będę mocył, będę mocyl,
Zeby daléj wláz.
(sygnet na palec,)

---

8. Stoi Piotrowa,
Dziura gotowa.
Przysed Piotr,
Wsadził jej w dziurę knot.
Piotrowa słucha,
Co się jéj w dziurze rucha.
(skrzynia i klucz.)

---

5. Tu me regardes, et tu me désires;
Monte-donc sur moi et goûte un peu.
(Le lit.)

---

6. Une pièce noire entre les cuisses,
A assez à faire avec des œufs;
Si même on mettrait 20 kilos de savon dedans
On ne pourrait pas la nettoyer.
(Une poêle.)

---

7. Ma mademoiselle tu l'as,
Donne m'en une fois.
— Mon monsieur chevalier,
Tu l'as qui est trop gros.
Oh je le mouillerai et le mouillerai,
Tant qu'il s'enfonce plus loin.
(La bague au doigt.)

---

8. Mme Pierre reste là
Avec son trou tout prêt.
Vint Mr Pierre
Et lui enfonça une mèche dans le trou
Mme Pierre écoute,
Qu'est-ce que se meut dans son trou.
(Le coffre et la clef.)

---

9. Nizéj pępa, wyzéj kolán
Jest tam dziurka, co w nią kolą.
(kieszeń.)

---

10. Przysed pan do pani,
Położył się na niéj;
Zrobił swoją rzec
I posed prec.
(kot zjadł myszę.)

---

11. Lezy pani koło drogi,
Rozłozyła nogi.
Przysed chłop,
Wsadził cop,
Panie Boże dopomóz! *(socha.)*

Waryjant: — — — — — — — —
— — — — — — — —
Zsedł chłop z drogi,
Wlaz między nogi
I mówił sobie: Boże dopomóz!

---

12. Matusi się oździawiło,
Tatusiowi wisi.
(studnia z żórawiem.)

---

9. **Au dessous du nombril, au dessus des genoux**
Il y a un trou, qu'on pique toujours.
(La poche.)

10. Monsieur vint à Madame,
Se coucha sur elle,
Il fit son affaire
Et s'en alla.
(Le chat qui dévora une souris.)

11. Madame est couchée près du chemin,
Et écarta ses jambes l'une de l'autre.
Vint un paysan,
Enfonça le bouchon,
Le bon-Dieu en aide! *(La charrue.)*

Variante: — — — — — — — —
— — — — — — — —
Un paysan quitta le chemin,
S'enfonca entre ses jambes
et se dit: Dieu à mon aide!

12. A maman (quelque chose) s'est entreouvert
A papa (une chose) pend.
(Un puits avec bascule).

13. Witam Panią z wlosami!
— A ja Pana z tym łysym.
Cy tego łysego mozna puścić do kosmatego?
— Jak się go puści do kosmatego,
To mu się zechce gołego.
(koń. — siano, — owies.)

14. Przyjechał p. młody do panny młodéj.
Káz panno puścić łysego do kosmatego.
— Nie pozwolę, az ogolę.
(koń, — łąka.)

15. Cego na mnie patrzys,
Cego na mnie mrzys?
Kiedym ci się spodobała,
To na mnie wléź,
Tylko mnie nie urąź,
To ci dám drugi ráz. *(jabłoń.)*

16. Bok do boku, sierć do sierci,
Między niémi kołek wierci.
(woły i dyszel.)

13. Je vous salue, madame, avec vos cheveux!
— Je vous salue, monsieur, avec ce chauve.
Peut-on laisser ce chauve au poilu?
— Sitôt qu'on le laisse aller au poilu,
Il prendra envie d'avoir le nu.
(Le cheval qui a un chanfrain blanc, — le foin, — l'avoine.)

14. Le fiancé vint chez sa fiancée:
Permettez moi, Madame, de laisser mon chauve à votre poilu.
— Je ne le permettrai avant que je rase.
(Le cheval — la prairie.)

15. Qu'est-ce que tu me regardes,
Pourquoi me contemples-tu?
Si je t'ai plu,
Alors monte sur moi;
Mais prends garde de me blesser,
Alors je te donnerai une autre fois.
(Le pommier.)

16. Le côté tout près du côté, le poil tout près du poil,
Et entre eux un gros clou de bois qui tourne.
(Le 2 bœufs et le timon de la charette.)

17. Mocno stoi, słabo wisi;
Sam obrosły, koniec łysy.
(orzech.)

---

18. Mam takie rzemiosło,
Co dokoła obrosło;
Przyjdzie na nie przygoda,
To się z niego leje woda. *(oko.)*

---

19. Przysed do niéj, spojrzał po niéj;
Jak jéj dał chlastanie po porastaniu,
To az się kudły zatrzęsły. *(śliwa.)*

---

20. Co to za zagadka?
Jedno wscibi, a drugiém mérda koło zadka.
(kaczka w wodzie.)

---

21. Wléź-ze na mnie z rękami, nogami
A nie uwazaj, zem pani. *(pierzyna.)*

---

22. Srała krowa, srał i wół,
A oboje w jeden dół.
Człowiek z dołu wyzbierał,
By omastę lepszą miáł.
(nawóz).

17. Il reste debout fièrement et pend lâchement;
Tout poilu lui-même, et son bout est chauve.
(Le noisette.)

18. J'ai un métier
Qui est tout autour poilu;
Sitôt qu'un accident lui arrive,
Alors de l'eau commence à en couler.
(L'œil.)

19. Il vint à elle, il la regarda;
Lorsqu'il se mit à la fouetter sur son en-
droit poilu,
Des mèches commencèrent à en trembler.
(Le prunier.)

20. Quelle devinette est cela?
Une partie est enfoncée et l'autre se
meut près du cul.
(Le canard sur l'eau.)

21 Monte sur moi avec tes bras et tes jambes,
Ne fais pas attention à ce que je suis une
dame. *(La couette.)*

22. Une vache chiait et le bœuf chiait,
Tous deux dans la même fosse.
L'homme tira la merde de la fosse
Pour avoir la meilleure graisse â sa nourri-
ture. *(L'engrais.)*

B) CONTE
(province de Cracovie.)

L'OURS ET LE LIÈVRE

Un paysan labourait avec un bœuf et avec un taureau attelés ensemble et criait de temps en temps: «Sa, *châtré!* — Sa, *non châtré!*.» — Un ours s'approche et salue le paysan: «Dieu vous aide!» — «Donne, o bon-Dieu!» — «Lequel des deux bœufs est le plus fort?» — «Celui, qui est châtré!» — «Si c'est ainsi,» — dit l'ours, — «alors ne pourais tu me châtrer aussi?» — «Volontiers», — repondit le paysan. Et il le châtra.

Mais en s'en allant, l'ours lui dit: «écoute, je m'en vais revenir demain ici, et si je me sens plus faible, je te châtrerai à mon tour.»

Le paysan retourna à la maison et raconte tout cela à sa femme. — Enfin il lui dit: «mais je n'irais plus labourer demain au champ, c'est toi qui dois y aller à ma place.»

Le lendemain, la femme vêtue des habits de son mari, partit au champ. — Elle laboure, elle laboure, et voilà l'ours qui arrive; mais il ne la reconnut pas et l'a prise pour

le paysan. — «Hé», dit-il, «est-ce comme ça que tu agis? tu m'as assuré que je deviendrai plus fort et me voilà beaucoup plus faible; viens donc, je m'en vais te châtrer maintenant.»

Il renversa la vieille femme, mais ayant aperçu ce qu'il y a, il s'écria: «tiens! tu as donc là un plaie encore plus grande que moi?» — «Attends-donc, je m'en vais t'apporter un emplâtre.» — Dans ce moment uste, un lièvre courut par là, et l'ours se mit à l'appeler: «beau-frère, Hyacinthe! viens donc ici!» — Le lièvre accourut et l'ours lui ordonna de chasser les mouches de la plaie de la femme et s'en alla chercher de l'emplâtre.

Lorsque un grand nombre de mouches entra dans la plaie, le lièvre selon l'ordre de l'ours, donna un coup de patte la dessus pour chasser les mouches; aussitôt: *pchchchouou*, un bruit sortit de la plaie. — Le lièvre s'effraya terriblement, mais il continue de chasser les mouches, craignant son beau-frère. — Lorque beaucoup de mouches entrèrent de nouveau, le bruit se renouvela encore plus fort.

Cette fois le lièvre en fut tellement effrayé, qu'ayant oublié les ordres de l'ours et le

châtiment qui l'attendait pour sa désobéissance, il se mit en fuite.

En courant par le champ il rencontra l'ours, qui revenait en portant un gâteau de miel pour la plaie. — «Où est-ce que tu cours, beau-frère?» demande l'ours. — «Oh, mon beau-frère, mon beau-frère!» repondit le lièvre, «si tu voyais, ce qui ce passait là dans cette plaie! deux fois elle fit faux-coup, mais la troisième fois elle éclata juste contre moi; je m'en suis enfui au plus vite, pour te prévenir. — Dès qu'il l'entendit, l'ours se mit à fuir et la vieille femme retourna tranquillement chez elle.





VIERZEILEN

AUS DEN ÖSTERREICHISCHEN ALPEN.

VORBEMERKUNG.

DIE nachstehenden Vierzeilen oder Schnaderhüpfeln stammen aus verschiedenen Gebieten der österreichischen Alpenländer; sehr viele, wenn nicht die meisten, sind, wie die Vierzeilen überhaupt, dem gesammten Gebiete gemeinsam. Der Herausgeber hat aus der ihm vorliegenden handschriftlichen Sammlung einige ausgeschieden, die ihm allzu deutlich das Gepräge eines nicht volkstümlichen Ursprungs an der Stirn zu tragen schienen; er übernimmt indessen keine Verantwortung dafür, dass nicht noch eins oder das andere aus ähnlich trüber Quelle stammende stehen geblieben ist: reizt ja doch gerade der Inhalt der-

artiger Produkte studentischen oder touristischen Übermut zur Nachahmung. In der Wiedergabe der mundartlichen Eigentümlichkeiten wurde von phonetischer Genauigkeit durchaus abgesehen, da die Texte keinen linguistischen Untersuchungen zur Grundlage zu dienen beanspruchen; massgebend war das Bestreben einen Compromiss mit der Orthographie der Schriftsprache zu schaffen, welchem selbstverständlich, wie allen Compromissen, viel Mangelhaftes und Inconsequentes anhaftet. Was trotzdem den mit den Alpenmundarten nicht bekannten unverständlich bleiben dürfte, ist in kurzen Anmerkungen erklärt worden.

---

1. S Mensch is mudlsauba
Und stark wir a Bär;
Aba was nutzt mi das alls,
Er steht ma net mehr.

2. S Deandl liegt am Ruckn,
Da Bua thuat si buckn;
Af oamal schreits: das is dumm,
Hiazt fallt eam sei Nudl um.

---

1. *mudlsauba* 'sehr hübsch' Schmeller Bayr. Wörterbuch 1, 1572.
2. *Nudl* 'penis'.

3. 'S Deandl is kloanboanli,
D Leit sagn, si hat koani;
Das is aba dalogn,
Si hats so viel weit obn.

4. 'S Deandl is schwanga,
Wer hat ihr's denn than?
Zwoa abgeschmalzne Nockerl,
A Nudl voran.

5. Warum soll denn mei Deandl
Koa Freud mit mir habn?
Bin lusti und thua's gern
Und bin net schwar z' tragn.

6. Und s Liserl ban Wieserl
Hats Kitterl aufghobn;
Und da is ihr a Heuschreck
Beim Schlitz eini gflogn.

7. Deandl, geh scheissn,
Wird da Bauch a weng lar;
Aft gehn ma wida tanzn,
Bist neama so schwar.

---

4. *Nockerl* 'kleine Klösse', hier natürlich für 'Hoden'

8. Is hiazt nix mehr wia imma,
Es geht alls in die Trümma;
Is hiazt a nit wia eh,
Es geht nix mehr af d'Höh!

9. Fertn in da Stadt
Hab i a Mensch petschiert;
Hab an Guldn zahln müassn,
Hat ma s ganzi Gscham ruiniert.

10. Warum hat denn das Deandl
Koa Pfoadl net an?
Damit da Bua leichta,
Du woasst schon was, kann.

11. Es thuat mi am meistn harbn,
Dasz d Fotz stinkn thuat;
I vöglet viel liaba,
Schmeckat sie guat.

12. Wann d Vögl liabn thoan,
Da singens so rar;
Wanns Mensch in d Hosn greift,
Wird d Nudl glei starr.

---

8. *hiazt* 'jetzt'.
9. *fertn* 'im vorigen Jahr'. *petschieren* 'coire'. *Gscham* 'Geschlechts- (Scham-) teile'.
10. *Pfoadl*, *Pfoad* 'Hemd'; bair. *pfaid*, got. *paida*.
11. *harbn* 'kränken'. *vögln* 'coire'. *schmecken* 'riechen'.

13. Hiazt kimm i ma für
Wir a vornehma Herr;
I han obascht die Krätzn,
Intascht a Röhrlgeschwär.

14. Mei Deandl ihr Gscham
Is kohlschwarz wir a Tintn,
Und s Löchl so kloan,
Kam da Weg eini z findn.

15. Da Jagatoni vo dar Alm
Hat ban Schiassn schwarz troffn;
Und is da Bäuerin von See
In d Fotz dabei gschloffn.

16. Sölgi is richti und i muasz
Es aufrichti sagn:
Wer a dreckats Mensch vöglt,
Hat an hungrign Magn.

17. So leg di nur zua,
Mei liaba Toni;
Zwoa schneeweissi Tuttln
Und no was hon i.

---

15. *Jagatoni* 'Jäger-Toni'.
16. *sölgi* 'das' (eig. 'dasselbe').
17. *Tuttln* 'Brüste'.

18. Mei Bua is a rara Bua,
Er is halt a Bäck;
Mit 'n Salzstangl kimmt er,
Mit'n Kipfl geht er weg.

19. Di Säu, dö habn Tuttln,
Die Menscha habn Brüst;
Ha, ha, du Talpatsch,
Hast denn dös no net gwisst?

20. Den Lenzl sein Schwanz
Habns in Spital drin kuriert;
Der Schwanz, der is gsund worn,
Da Lenzl is krepiert.

21. Bhüat di Gott, mein liaba Schatz,
Und er war dir vagunnt,
Und i lassat'n da,
Wann i n aschraufn kunnt.

22. Wann i a Bada war,
Aft wollt i s probiern,
That die Buabn fest schröpfn
Und d Menscha kristiern.

---

18. *Salzstangel* die graden, *Kipfl* die halbmondförmig gebogenen Produkte des Bäckerhandwerks.
21. *aschraufn* 'abschrauben'.
22. *Mensch* 'Mädchen, Geliebte'. *kristiern* 'ein Klystier geben'.

23. Wann i mit mein Deandl
Am Sunntag will schmiern,
Da muasz i am Samstag
Zerst d Muata petschiern.

24. Wann mei Fotz trauri wird,
Führ i s am Tanz,
Und suach ihr zan Tröstn
A tüchtigs Trumm Schwanz.

25. So denk, i war a Henn
Und du warst a Hahn;
Broatatst d Flügl vanand
Und hupfatst halt dran.

26. Wann i wissat, dasz wahr war,
Dasz bein Deandl koan Gfahr war,
Gang i aussi in Stall
Und probierat s a Mal.

27. Oamal in Habastroh,
Oamal in Heu,
S dritti Mal in Rachfang
In Winkl hiebei.

---

27. *Habastroh* 'Haferstroh'.

28. Gelt, Deandl, mi hast gern,
Du alti Mistlatern;
Rinnaugets Wasserschaff,
Dir scheiss i was.

29. Seis Christas, scheans Mensch,
Mach mir auf, wannst mi kennst;
Wannst mi aba net kennst,
Leck mi im Arsch, du scheans Mensch.

30. Mein Deandl hat an Brunn,
Wachst Mias umadum:
Muasz a rara Brunn sein,
Schliaft da Fuchs aus und ein.

31. Mein Deandl hoasst
Anna Maria,
Hat hintn di Orgl
Und vorn s Klavia.

32. So leg di nur zuwa,
I hab di so gern,
Dasz unsere Buabn
Recht schwarzaugat wern.

---

28. *rinnaugats* 'triefäugiges'.

29. *Seis Christas,* wol aus 'Jesus Christus' entstanden.

30. *Mias* 'Moos'. *schliaft* 'schlüpft'; dazu in 36 das Particip *gschloffn.*

33. Drei Tag in Fedabett,
Drei Tag in Stroh;
Hiazt is ma mein Schatz vareckt,
Hiazt bin i froh.

34. Tuttln fest, Baucherl fest,
A Dingerl wir a Schwalbnnest;
Was muasz das für a Dingerl sein?
Is ja koan Schwalberl drein.

35. S Dingerl is steif,
Steif, prügelstarr;
Wanns nur schon erst
Amal drinna war.

36. Wann da Wudl Wudl net war,
War da Wedl Wedl net starr;
War da Wudl Wudl net offn,
War da Wedl Wedl net gschloffn.

37. Das Deandl schreit Auweh!
I bin ja koan Wauweh,
I bin ja dein Bua,
Druck d Augn zua.

---

36. *Wudl* 'cunnus', wol bloss in augenblicklicher Wortspielerei nach *Wedl* 'Schwanz, penis' gebildet. Wienerisch ist *Wudlwudl* in der Kindersprache 'Ente' (Castelli).

38. I han an altn Wetzstoan,
D Leit sagn, i sollt n wegthoan;
I wirn aba glei ghaltn,
Den Wetzstoan den altn.

39. Hoch af da Brust
Hat da Tauba sein Lust,
Und schön zottert muasst sein,
Wannst mein Täubin willst sein.

40. Was hat denn die Täubin,
Dasz goar a so murrt?
Da Tauba hat s plödert,
Drum is ihr net guat.

41. Und lustig is gwesn,
Hats Kellnamensch gsagt,
Und a Bussl hat s ma gebn,
Wia s n drin hat ghabt.

42. Thua ma'n treu eini,
Thua ma'n treu aussa;
Hast ma die Fotz dazogn,
Putz ma s a aussa.

---

38. *glei* 'gleich', hier 'eben, grade'. *ghaltn* 'behalten'.
39. *zottert* 'mit Haaren bewachsen' (am cunnus)
40. *plödert* vom Coitus der Vögel; *plodern* eigentlich 'flattern'.
41. *Bussl* Kuss'.

43. Pikati, pakati,
S Mensch hat a nackati. —
'Spitzbua, es is nit wahr,
S' is voller Haar.'

44. Dort hinterm Wald füra
Auf der obern Leitn,
Da kann man d Frau Wirtin
In Sattl reitn.

45. D Frau Wirtin in Sattl,
D Köchin in d Hand,
D Kellnerin ins Loatseil,
Das liederlichi Land.

46. Du Deandl dū steifs,
Du moanst, dasz i greif;
I greif dir nit dran,
Wannst mi zahln thätst drum.

47. Deandl, wo hast es denn,
Dein rauchi Buttahenn? —
I hab di a nit gfragt,
Wos dein Kapuzina hast.

---

43. *pikati pakati* ohne Sinn.
44. *Leitn* 'Berglehne'. 44 und 45 bilden ein Schnaderhüpfelpaar, wie deren noch einige in der vorliegenden Sammlung vorkommen.
47. *Buttahenn* 'Huhn ohne Schweif', Schmeller 1, 311.

48. Leg di nur eina,
Wills no a Mal wagn;
Es kann ja zum Teuxel
Nöt allewal schadn.

49. Thua nur und thua nur,
Thua nur fein gschwind;
Wannst gnua hast, muasst aufhörn,
Sunst machst mer a Kind.

50. Kreuzweis übers Bett
Hab i mei Schatzerl glegt;
Schneeweiss sein die Knia,
Aba gschobn habns nia.

51. Das Deandl is narrisch,
Hat goar koan Vastand,
So viel vastehts glei wol:
Thua d Füass vanand.

52. Herdi und herdum,
Was scher i mi drum;
Zwoa lass i net drüba,
Oana bringt mi net um.

53. Herziga Tausendschatz,
Mit dir is nix,
Hast n rothn Fürhang
Bei da Wixwix.

53. *Wixwix* für 'cunnus', der 'rote Vorhang' geht auf die Menstruation.

54. Deandl, hebs Kitterl auf,
S Hemdl nimm mit;
I liab und i leid ja
Das Bauscherwerk nit.

55. Mei Deandl is harb af mi,
Si woasz net wias thuat;
Greif i ihr af ihr Jungferschaft,
Is glei wieda guat.

56. Mir hat aner gsagt
Af da mittn Strassn,
Er wurd mi guat zahln
Fürs drüba lassn.

57. Nachtn bin i pempert worn,
Is heunt no mei Freud;
Menscher, lassts eng pempern,
Sunst seids koani nöt gscheidt.

58. A Mal bin i ausgangn
Und bin zu oan keman,
Der hat ma glei woln
Dö Jungferschaft nehman.

---

54. *Bauscherwerk* 'was sich aufbauscht'.
55. *harb* 'böse', vgl. zu 11.
59. *pempern* 'coire'.

59. A Schuster hat gschuastert,
Hats Leder nöt kennt,
Er ist mit sein Loast
In a Mensch eini grennt.

60. Wann du mas heunt a nit thuast,
Lass es halt bleibn;
Wann die Sauschneida keman,
So lass i di schneidn.

61. Bua, kimm und thuas öfters,
Das hat mir recht gfalln;
Du därfsts nit umsonst thuen,
I wir di scho zahln.

62. Die Fischersche Liesl,
Dö fischt a recht viel.
Bald fischt sie in Teichtln,
Bald unta da Hüll.

63. Mei Deandl hat a Kohlmasn,
Das woasz i gwiss;
Aba her gibt sie's nit,
Wals ihr Lockvogl is.

---

59. *schuastern* für 'coire'. *Loast* 'Leisten'.
62. *Teichtln* 'Teichen'. *Hüll* 'Bettdecke'.
63. *Kohlmasn* 'Kohlmeise'.

64. A Mal is ka Mal,
Zwa Mal is a Mal;
Und drei Mal is a nit z viel,
Wann da Bua will.

65. S Deandl is sauba,
Sie hat a scheans Kload
Und a sakrisches Wischlzeug
Unta da Pfoad.

66. S Deandl hat an schneeweissn Bauch,
Untn an braun Fleck;
Und da Bua reibt die ganzi Nacht,
Er bringt n net weg.

67. Da zwonim a Mal
Bin i ba mein Deandl gwesn,
Und hätt vor lauta Liab
Bald am Micheli vagessn.

68. S Deandl hat an grossn Bauch,
Sie lasst si net greifn;
Sie hat an kloan Tambur drin,
I hab eam ghört pfeifn.

---

65. *Wischlzeug* 'cunnus'; *wischln* ist 'pissen'.
67. *zwonim* 'neulich'. Michaelis ist der 'Auszieh'termin

69. I will di fort liabn,
I hab di recht gern;
will dir das Herz
Von der Hosn verehrn.

70. Ban Deandl im Schoba Heu
Liegt a Husar dabei;
Der harum teremtette
Steht ihm auf d Höh.

71. Beim Wirthshäusl drentn,
Untn ban Eck,
Sein halt die Menscha
Und Buama recht keck.

72. Die Menscha und Buama
Dö sein recht bekannt;
Er reckt ihrn aussa
Und gibt ihrn in d Hand.

73. Wiar is a so nackat,
Sagts Mensch, und wiar arm
Steckn a weng eina,
So hat a do warm.

---

70. *harum teremtette* 'penis' mit Beziehung auf magyarisch *teremtettéz* 'fluchen'.

74. Weit aufi, weit aufi!
Bin eh schon weit obn;
Du legst di nöt zuwa,
Mit dir is dalogn.

75. So leg di nur zuwa,
Du herziga Bua;
Wann du mar was machast,
I lachat dazua.

76. S Deandl is sauba,
Und tanzn thuats guat;
Bin no nia bei ihr glegn
Und i woasz net wias thuat.

77. Wans zan Liegn a so war,
Wias in Tanzn guat geht,
So wars halt a Deandl,
Wia weitum koani steht.

78. Du herzigs schöns Madl,
Hast wol dicke Wadl,
Und a mollati Brust,
Bist moan oanzigi Lust.

---

78. *mollat* 'weich', 'fleischig'.

79. S Mensch von der Tannamühl
Lasst n Bubn, wann er wil,
Lasst n Bubn übristeign
Über di Geign.

80. Deandl, wo hast es denn,
Dasz i s nöt find? —
Du dalkata Bua,
Am Buckl is nöt hint.

81. Mein Schatz ihri Zweschpn
Is patzwoach, aba guat;
Koan Jungfa mag i so nöt,
Mi thuats grausn voan Bluat.

82. Kanns af dar Welt
Was rareres geben?
Mei Deandl hat Filzläus
Und i han di Schebn.

83. Des is halt do gspoassi,
Frisst da Mensch schlecht oda guat,
Dasz er halt alli Mal
N gleichn Dreck scheissn thuat.

---

81. *Zweschpn* 'Zwetschge', hier 'cunnus'. ' *patzwoach* 'klebrig weich'.
82. *Scheben* 'Räude, Krätze'.
83. *gspoassi* 'gespassig', 'spassig'.

84. Für a jungs Deandl
Thuat si s an oanziga Bua;
Für a recht alti Schachtl
Da sein sechsi nöt gnua.

85. Da Herr Vawalta im Gschloss
Der thuat beim Diskurieren
In oan fort in da Hosn
Ba da Nudl umastiern.

86. Deandl, steig afn Boam,
Lass ma dei Rebhändl schaun,
Was æs für Federn hat,
Schwarz oda braun.

87. Büabl, steig du afn Boam,
Lass ma dein Schnepfn schaun,
Was er für an Schnabl hat,
Kurz oda lang.

88. Schön kurz und schön dick,
Schön rot untan Gsicht,
Schön hoch um an Magn,
A solchs Deandl muasz i habn.

---

84. *thuat sis* 'genügt'.
85. *umastiern* 'herumsuchen'.

89. Dar Apfl am Bam
Und das Semmerl in Möt
Is no net so süasz,
Wies Büeberl (Deandl) in Bött.

90. A Radl, was links geht,
Kann rechts gehn a;
A Deandl, was greifn lasst,
Lasst pudern a.

91. Bua, schau, wias ma geht,
Wia da Bauch aussi steht;
Mit dein scheiss eini Bohrn
Is er a so worn.

92. Dasz i nöt gfalln bin,
Dank i mei Gott;
I bin nur glei gstolpert
Übas sechsti Gebot.

93. Mit den scheiss Urlaubgehn
Han i koa Glück, koa Glück;
Arschprügl han i a scho kriegt,
Und s Mensch is dick.

---

89. *Möt* 'Meth'.
90. *pudern* 'coire'.

94. Mei Schatz is kloanwinzig,
Dös thuat mi vadriassn;
Schupf i s aufi zan Kopf,
Bleibt ma nix bei die Füass.

95. S Mensch af der Alm
Is ins Scheisshäusl gfalln;
Wias aussar is gstiegn,
Hat sie si weichselbraun gschriebn.

96. Wann i a Mal heirat,
Heirat i zwa;
Die oan führt mi scheissn,
Die oan putzt ma s Loch.

97. Vierundzwanzig Kreuza
Macht a Guldenzettl,
Und s Mensch reckt n Arsch
Übas Fenstabrettl.

98. Und die Weichseln san sauer
Und die Kerschen san süasz,
Und die Menscher habn Backenbärt
Zwischen die Füasz.

---

97. Ziemlich alte Vierzeile, da sie sich auf die frühere Währung bezieht.

99. Am Himmel steht a Wetta,
Aber dunnern thuats net;
Steig eina beim Fensta,
Aba blitzn derfst net.

100. S Morgens um a zwa
Habn d Vögl eana Gschra;
Sagt da Bua zu sein Mensch:
Gehma wischerln all zwa.

101. Dort unt in der Au
Liegt da Herr af da Frau;
Liegt da Herr af da Höh,
Was sie thoan, woasz i eh.

102. Entern Bach, drentern Bach
Stengan zwa Füchs;
Der oan hat an langn Schwaf,
Der andre hat nix.

103. Und da Bua, der nit springt,
Und da Bua, der nit singt,
Der is halt wir a Schoasz,
Der nit kracht und nit stinkt.

---

100. *wischerln* s. zu 65
102. *entern* und *drentern* 'drüben, über'
103. *Schoass* 'Schiss, Furz'.

104. Wann d Kerschn zeiti wern,
Aft gehn sie von Kern;
Wann die Fotz schlatzig is,
Aft schliaft da Schwanz gern.

105. Nettar ums kenna
Is mei Schatz schöna;
Nettar ums gspürn
Thuats n Arsch bessa rührn.

106. S Mensch in da Brentlhüttn
Lasst ihrn Buabn recht schön bittn;
Er mecht ihr ihrn Kasküb1 kittn,
Wals allwal rinnt bei da Mittn.

107. Mei Deandl hat an Brunn,
Wachst Mias um und um;
Reiss i n aus, thuats ihr weh,
Lass i n stehn, wachsn d Fleh.

108. Wan i af mei Deandl denk
Und i denk af ihr Loch,
So kunnt i n daschlagn,
Er stengat ma doch.

---

104. *aft* 'dann', *schlatzig* 'klebrig'.

105. *nettar ums kenna, ums gespürn* 'grade dasz mans kennen, spüren kann'.

106. *Brentlhütte: brenteln* wird in Kärnten von den Abendbesuchen der Liebhaber gesagt.

109. Mei Schatz is jung,
Is ma schon vahassn;
Hat a Stricherl am Bauch
Wiar a Manndel Masn.

110. Leg di nur zucha
Schön nach da Längst;
An Buam muasst ma machn,
A Mensch bin i eh.

111. Mannigs Mal hät mas,
Da mag mas net;
Mannigs Mal that mas gern,
Da kriagt mas net.

112. Leg di nur zucha
Schön nach da Schneid;
Wanns alli Mal grathn that,
Wurdn z viel Leit.

113. S Deandl is gruslkloan,
Sitzt af n Tanglstoan;
Tangln liasz gern,
Wanns neamd ihr that wehrn.

---

109. *a Manndl Masn* 'Männchen von einer Meise'?
112. *grathn* 'glücken'.
113. *gruslkloan* 'sehr klein', salzburgisch. Schmeller I, 1073. *tangeln* 'tengeln, dengeln'; hier für 'coire'.

114. Das Deandl is sauba
Vom Fuass auf und auf,
Sie legt si schön zucha,
Sie woasz schon mei Brauch.

115. Mei Schatz is a Schwoagrin,
A liederlichs Land,
Und sie zrreisst ma mei Hosn,
Han eh schir koan Gwand.

116. Du herzigs schöns Deandl,
Wia muasz i mi legn,
Dasz i dir kann auf d Nacht
An schön Nehmasgschwind gebn?

117. Mei Vata is a Fleischhacka,
Sei Suhnl bin i;
Mei Vata sticht Kalbla
Und d Menscha stich i.

118. Deandl, wo hast as denn,
Dasz i s nöt find?
Hat da s der Raf vabrennt
Oder der Wind?

---

115. *Schwoagrin* 'Sennerin'.

119. S hat s nöt da Raf vabrennt
Und nöt der Wind;
Zan Binda hab i s gschickt,
Weils so viel rinnt.

120. Aus i da Tanz,
Und da Bauer is a Schwanz,
Und die Bäurin is a Huar
Und s Mensch a no dazua.

121. Sagst allweil, es thuat nix,
Es macht nix, es schadt dir nit;
Da hast hiazt dein Thuat-nix,
Dein Macht-nix, was thuast denn damit?

122. Thuen eini, thuen eini
Und thuen net nebn für;
Bin a an arms Deandl,
Thua betn dafür.

123. Da Wirth z Maria Zell
Hat a durstigi Seel;
Sei Weib hat n gschmiert,
Wal er s Schwanzerl nia rüahrt.

124. Juchhessa, sa sa,
Kittl aufi, Pfoad a,
Geh weg, kloana Bua,
Hat a grossa z thuan gnua.

125. I und mei Bua
Habn uns fest zsama glegt,
Und da Floh in da Mitt
Hat oft z jammern anghebt.

126. Zwoa schneeweissi Täuberl
Fliagn auf a Kranzl;
Und so leg di nur zucha,
Mei liaba Franzl.

127. Und s Mensch hat an Trutz,
Mei Stutz is nix nutz;
Wann i s Pulva hät ghabt,
Hät i s no a Mal gwagt.

128. Mei Schrotbeitl, mei Kuglmodl
Und mei Pulvahurn
Und mein Spanna zu da Annamirl
Hon i a valurn.

129. Deandl, so halts nur zsamm,
Halts zsamm in Gottesnam,
Dasz dir koa Bua nix thuat,
Sunst kumst ums Jungfernbluat.

---

128. *Kuglmodl* 'Kugelform'. *Spanna* 'Spanner'.

130. Schö stat hoassts eigspannt
Und schö stat hoassts gfahrn;
Wanns di guat ziemt, muasst aufhörn,
Sunst kimmts dar in Magn.

131. Schö handsam muasst einspann,
Schö gschickt muasst fahrn;
Wanns guat geht, musst ausspann,
Sunst mechts a Mal schadn.

132. Mei Schatz is a Jaga,
Hat koan Pulva, koa Blei,
A rostigi Bixn,
Koan Spanna dabei.

133. Bald beissn mi d Wanzn,
Bald beissn mi d Fleh,
Und bald steigt ma mei lederna
Sabl in d Heh.

134. In Bergrischn Thal
Sand d Bettn gar schmal,
Muasz mi gleim zuwilegn,
Dasz i net aussa fall.

---

130. *ziemt* 'gefällt'.
131. *handsam* 'gefügig, geschickt'.
134. *gleim* 'nahe'.

135. Steig aufi, auf mi;
Bringst mi um, bin i hi. —
Bist gscheidter als i,
Wirst wol acht gebn auf mi.

136. S Mensch hat ihr Kerschnkaft,
Kerschn san süsz;
Und hiazt wachst ihr
A Schnauzbartl zwischn d Füass.

137. Mei Vata in da Leitn
Hat Span müassn klobn,
Und er hat si an Schiefer
In Arsch eini zogn.

138. Muasst öfta zan Tanz gehn,
Wirst öfta bekannt,
Aft kriegst an grossmächtign
Vazeih-ma's in d Hand.

139. Deandl, magst an rothn Apfl?
Deandl, a Birn a?
Deandl, magst a weng schuastern?
Ja ja, i mag a.

---

136. *ihr* 'sich'. Vgl. zu der Vierzeile No. 98.
137. *Span klobn* 'Holz spalten'. *Schiefer* 'Holzsplitter'

140. Afn Neumarkta Platz
Steht a gnädige Frau,
Hat an buxbaman Arsch
Und an bamwollan Bauch.

141. Deandl, wo hast es denn,
Dasz i s net find? —
I hans ja zan Binda gschickt,
Wals allwal rinnt.

142. Das Deandl in den rupfern Pfoad
Hat mar in d Taschn gsoacht;
Deandl, was is denn das?
S Taschl is waschlnass.

143. Hin ums Loch, her ums Loch,
D Bäuerin scheisst Äpflkoch;
Da Bauer scheisst a dazua,
Aft ham ma d ganze Wochn gnua.

144. Dreihundert Soldatn
Und oan Offiziar,
S Mensch hebt n Kittl auf,
Zoagt ihnen s Quartier.

---

141. Vgl. 118. 119.
142. *rupfern* 'aus gewöhnlichem, rauhem Stoff'. *gsoacht* geseicht, gepisst'.
143. *Äpflkoch* 'Art Mehlspeise mit Äpfeln'.

145. Ba den scheiss Übafarn
Is mei Mensch schwanga worn,
War ma net übagfarn,
War mei Mensch net schwanga worn.

146. Die (*Name einer Ortschaft*) Deandln
Habn an rothi Röck,
Sö farzn wia d Eseln
Und stinkn wia d Böck.

147. Ertegata, langi Hosn,
Steckn eina, lassn losn,
Schiassn aussi, schaun an,
Fragn, was er drin hat than.

148. Dort is a kloans Häusl,
Dort habns an schön Gspoass;
Sitzt a Schuastabua drinna,
Schlagts Mensch üban Loast.

149. Z Mittag ham ma Lebawurst,
Af d Nacht ham ma Plunzn;
Mei Schatz hat ihr Ding valorn,
Sie kann net brunzn.

---

147. *ertegata* ohne Sinn. *losn* 'hören'.
149. *Plunzn* 'Blutwurst'. *brunzn* 'pissen'.

150. Mei Schatzerl is sauba,
Is kreidlweiss gmahln;
Hiazt is ma da Schatz
Ins Scheisshäusl gfalln.

151. Üba d Staritzn
Und d Hochalm,
Wo die Kua glei gschissn hat,
Bin i abi gfalln.

152. Wann ka Fischerl net war
Wurd ka Reuscherl net gmacht;
Wann ka Deandl net war,
Gang ka Bua bei da Nacht.

153. Ba da Wischbank, ba da Waschbank,
Ba da Hollastaudn is gwen,
Dort hab i mein Birnbartl
Bei da Hollapritschn eini gebn.

154. Drei Schuasta, drei Schneida,
Drei Weissgerbergselln,
Dö habn alli neini
Auf oan Mensch aufi wölln.

---

152. *Reuscherl* 'Reuse'.

153. *Hollastaudn* 'Hollunderstaude'. *Pritschn* kennt Castelli in Niederösterreich als weibliche Scham, *Birnbartl* ist unklar.

155. An Spann unterm Nabl
Da geht da Bauch aus,
Da sitzt a schwarz Katzerl
Und passt auf a Maus.

156. Geh a niamer aufi
Zus Nachbarn sein Diarn
Hat a Warzn am Bauch,
I kinnt a oani kriegn.

157. Koa Haus und koa Hof,
Koa Kellafensta,
Koan Arsch und koan Bauch
Und koan oanzigs Mensch a.

158. I geh niamer aussi
Ins Salzburga Land;
Sand viel Menscha drinna,
Dö goar koani hand.

159. So bald's oani habn,
So habn sie s ganz hint;
Es hat eans da Reif vabrennt,
Weil s da so stinkt.

160. Herzigs schöns Deandl,
I hab di so gern,
Gib dir n Zepter in d Hand,
Kannst Königin wern.

161. Was wir i denn macha?
I wuzls a weng;
Greif an nur mein Zapfn,
Dein Loch is ma z eng.

162. Dahin und daha,
Sagt da Fischa Sima,
Und was machst mit da Hand
Untan Fürterl drinna.

163. Das Ding is recht guat,
Wann man aus und ein thuat,
Wann a recht grossa steht,
Dasz da Patz aussa geht.

164. Mei Schatz das Herzerl
Is goar a schöns Kind,
Hat zwischn Füassn a Brünndl,
Wo da Bach aussa rinnt.

165. Auf der Simmringer Had
Hats an Schneider aussigwaht,
Und es gschicht ihm scho recht,
Warum flickt er so schlecht.

161. *wuzeln* 'zwischen den Fingern hin und her rollen'.
162. *Fürterl* 'Fürtuch'.
163. *Patz* 'Eingeweide', 'Flüssigkeit'.
165. *flicken* 'coire'.

166. Die steirische Menscha
San alli grossi Schnalln,
Sie lassn si schuastern,
Dasz d Arschbacken knalln.

167. Hiazt hoassts niama schuastern,
Hiazt hoassts nit punziern,
Hiazt hoassts nur: Hau's aufi,
dasz d Hoar davon fliagn.

168. Mei Weib hoasst Trautl
Und i hoasz halt Franzl;
So oft mar uns zama legn,
Nimmts mi bein Schwanzl.

169. Du dickarschigs Mensch,
I hab di so gern,
Und i mecht wegn dein dicken Arsch
A Scheisshäusl wern.

170. Frau Wirthin kocht Nockerl
Und brunzt a weng dran,
Das Ding wird hübsch suppat
Und brennt si net an.

---

166. *Schnalle* 'Hure'.

167. *punzieren* wie *stempeln* 232, *petschieren* 262. 263 'coire.'

171. I hab an Bubn kennt,
Der hat ka Madl gliabt,
In n Himmel is er kemma,
Aba Schläg hat er kriagt.

172. Dort obn af dar Alm,
Wo si d Holastaudn biegt,
Dort scheissn zwoa Bauern,
Dass der Dreck davon fliegt.

173. Deandl, hast ghört?
Afn Freitag wirst gschert,
Am Samstag balbiert
Und am Sunntag punziert.

174. Du sakrischa Mann,
Ba dir kann i nia sein,
Bald i n Hausknecht dazua lass,
Im Flux hat ern drein.

175. Trinkts a mal uma,
So kimmts af mi a;
D Frau Wirthin lasst vögln,
D Kellnerin a.

---

174. *im Flux* 'rasch, sogleich'.

176. Wanns regnt und schneibt,
Wanns dunnert und blitzt,
Wanns Mensch ins Bett brunzt,
Aft sagts, sie hätt gschwitzt.

177. O du scheanglats Luada,
Du bist mas recht Land;
Hiazt greif is da Blinden,
Soachts mar in d Hand.

178. Wann da Schwanz a mal patzwoach is,
Aft is nix mehr z than,
Und wann d Fotz a mal zrrissn is,
Muasz mas zsamm nahn.

179. A Türk und a Jud
Und a kloan zrrissni Fut
Und a patzwoacha Schwanz
Is a trauriga Tanz.

180. Mei Schatz is a Schwoagrin,
A bluatjungi Huar,
Sie legt si schean zuacha
Und hüllt mi schean zua.

---

177. *scheanglat* 'schielend'.

181. Heunt Nacht hat ma tramt,
Und es druckt mi die Trud;
Wiar i munta bin woarn,
Han i s Mensch bei da Fut.

182. Heunt Nacht hat ma tramt
Und da Tram hat mi gfreut;
I han gmoant, i han s Mensch,
Han n Brunzscherbn umkeit.

183. S Deandl hat in Kittl gschissn
Und ins Pfoad a;
Aft han i ihr oans afigebn,
Lassts an Schoass a.

184. Dort untn ban Zaun
Hat mi kraxlt mei Mann;
Han 'tausendmal vagalts Gott' gsagt,
Wie wohl hats ma than.

185. So a steirisches Mensch
Das hat a frisch Bluat,
Muass a rechti Huar sein,
Wals an jada scheen thuat.

---

181. *Trud* 'Alp'.
182. *n Brunzscherbn umkeit* 'den Nachttopf umgeworfen'.

186. Auf der Simmringer Had
Hats zwa Fut aussigwaht,
War a Schwanz a dabei,
Habn's preferanzelt alle drei.

187. D steirischn Menscha
Sand all in oan Acht,
Han d Pfoad untn zschnitten,
Schneiztüachla draus gmacht.

188. Meî Schatz is a Schwoagrin,
Kann strickn und nahn,
Da Bua is a Hafna,
Kann Scheisskachl drahn.

189. Mei Schatz is a Laufa,
Er lauft vorm Wagn;
Sei Schatz is a Stubenmadl,
Muasz d Scherbn austragn.

190. Was nutzt mas obn weit,
Gehts ma untaschi z dräng;
I nimm glei a Zangl
Und ziach mas in d Läng.

---

186. *preferanzelt* 'Préférence gespielt'.
189. *Scherbn* 'Nachttopf'.
190. *dräng* 'eng'.

191. Und goar oft denk i dran,
Was i heunt Nacht han than,
D Füass ganz vadraht,
D Wadln voran.

192. Geh leich ma dein Deandl
Zum Umaflankiern;
Di meini is schwanga,
Sie kann si net rüahrn.

193. Mei Schatz hat a Brettlgeîgn
Ba den oan Fusz;
Und wer wird denn da geign,
San d Soatn voll Ruasz.

194. Du bist von Umhausn
Und i bin von Zell;
Hiazt than mar a weng mausn,
I hab Hosenrewell.

195. Der Vater hat gsagt,
I soll besser hausn,
Die Katz ausn Haus gebn
Und selber mausn.

---

194. *Hosenrewell* 'Aufruhr in den Hosen'.
195. *hausen* 'sparen'.

196. Blattl aufi, Blattl abi,
Blattl hin und wieda,
Koani Tuttla, koani Watzla,
Is denat zwida.

197. Und es is af da Welt
Schon oamal so da Brauch,
Dö Deandln legn si unta
Und dö Buabn afn Bauch.

198. I lass di net aufi steign,
Möchst ma was thoan,
Und i lass di net schliafn
Auf mein neign Stoan.

199. Du herziger Schatz,
Bei dir is guat liegn,
Häst du nöt so gschissn,
War i no oamal bliebn.

200. Af da Hochalm scheint d Sunn warm,
Liegt d Sennrin afn Heu,
Und da Küabua, der Schlankl,
Liegt selbn dabei.

---

196. *denat* 'doch'.

201. Bist denn du da Hopfavogl,
Bist denn du da Steig-auf-d-Leit?
Steig af mi, stecka eini,
Hast a net weit.

202. Z Linz und z Mathausn
Is a sandiga Bodn,
Und da hat der oan Bua
S Mensch in Taubnkobl gschobn.

203. I bin a jungs Büabl,
Geh gern zu da Geign,
Drum kennan dö Deandln
Mi alli guat leidn.

204. Leg di nur zuwa,
Schwarzaugata Bua,
Woanst alli Nacht kemast,
I lachat dazua.

205. Werst ja epa niama zuakehrn,
Werst ja epa niama dableibn,
Werst di epa niama eina legn,
Werst ja epa niama wetzn.

---

205. *epa* 'vielleicht, etwa'.

206. Oan Berg und oan Thal,
Zwoa Rössl in Stall,
Zwoa Deandl in oan Bett,
Oans liab i, oans net.

207. Kärtnerisch halsn,
Tirolerisch liabn,
Steirerisch schuastern,
Dasz d Hoar davon fliagn.

208. Deandl, na, na,
Und du schlafst net aloa,
Wia kinnst denn aloa
So viel schnauferln thoan?

209. S Diandl ist jung und schen,
Buama hats mehr als zween,
Sechs und sieben hat sie gwiss,
Wals a Wixerin is.

210. S Mensch hat a süass Loch
Und an schen Tram,
Sie hätt mi viel liaba,
Wann i öfter nur kam.

---

208. *schnauferln* 'geräuschvoll athmen'.

209. *Wixerin?* in Niederösterreich *Wixa* 'galant homme' Castelli. Oder quae manibus penem fricat?

211. S Deandl is kloan,
Kannst ihr ban Stehn nix thoan;
Allzeit muass liegn in Bett,
Sist that sies net.

212. I und mei Alti
Mir hausn nit übl;
Wann ma koa Schmalz net habn,
Scheissn mar in d Kübl.

213. Hessa, Bua, hast a Schneid,
Her af mein Bauch;
Därfst ja so schiach net thoan,
Is ja so Brauch.

214. Alli Madln kunnt i habn,
Bis af oani,
Dö kunnt i a no habn,
Sie hat aba koani.

215. Deandl, hast ghört,
Schau, dei Vögerl war gschert. —
Warum denn nöt goar?
S ist gsteckt vollr Hoar.

216. Han a wol a Schwoagrin,
Is drausst in da Veitsch;
Und sechs Fratzn hats ghabt,
A Huar is af deutsch.

217. Deandl, du bist a rechts Ludaland,
Was hast denn Nachtn mer than?
Legst di zan Buabn, und kennst n net,
Und hast koan Pfoaderl net an.

218. Mei Schatz hat an Dofl,
Kann ihrn net wendn;
Dö Tuttln habn zwanzig Pfund
Und da Bauch an Zentn.

219. I iss nit gern saures Kraut
Und nit gern süass;
Mei Deandl hat an Ranzelbart
Zwischn di Füass.

220. Bald reit i an Schimmel,
Bald reit i a Ross;
Mei Schatz hat a Pumperl
Wiar a Haltahaus gross.

221. Das Kitterl is zrrissn,
Das Pfoadal vanand,
Und da hab i glei gsegn,
Wia d schwarz Katz aussa zahnt.

---

218. *Dofl* 'Dickfusz mit bleibender Geschwulst'.
219. *Ranzelbart* 'Schnurrbart'.
220. *Halta* 'Hirt'.

222. S Mensch steht herentern Bach
Und da Bua steht derent;
Da hebt sie ihr Pfoadl auf,
Zoagt eam die Zähnt.

223. Was nutzt mi da Bua in Bett,
Wann er net sticht?
I schneid eam sei Schwanzerl weg,
Wirf eams ins Gesicht.

224. S Deandl hat zwoa Kittlschlitz,
An grossn und an kloan;
Oana ghört für die Noblen,
Und oana für die Gmoan.

225. Seitdem i bei dir bin gwest;
Han i koan Gsund;
I woass net, was than hast,
Du sakrischa Hund.

226. Leg di nur zucha,
Du mei Schatz;
Liegt der Hund a alli Nacht
Bei unsra Katz.

227. Wann d Sunn niama scheint,
Nur leichtn d Stern,
Gehn d Buama zan Menschern,
Wie d Sau zum Bärn.

227. *Bär* 'männliches Schwein'. Vgl 273.

228. Der Oansiedla z Kathrein
Hats Halsn afbracht;
Bein Tag geht er bettln
Und vögln af d Nacht.

229. Du Deandl, willst wissn,
Wia d Herzäpfel sein?
So geh nur glei her da
Und beiss a Mal drein.

230. So roat wia Bluat,
Und so süass und so guat;
Geh, beiss na glei drein,
Aft woasst, wia sö sein.

231. Mei Stutzel is gspannt,
Hängt daham af da Wand;
Bei mein Deandl in Bett
Geht er af da Rast weg.

232. Mei Schatz is a Kellnerin,
Sie hat ma treu gschworn,
Dasz sie 36000 Mal
Gstempelt is worn.

233. Wann d Fuhrleit than schnalzn,
So kracht a glei d Schnuar;
Wann a Deandl zwa Buabn liabt,
Is a doppelti Huar.

234. Es lasst si net leugna
Und es bleibt a Mal gwiss,
S besti af Erdn
Is a saftiga Schiss.

235. Und d Sau hat an schweinan
Fuass und Kopf a,
Und s Mensch hat an Tritschla than
Und an Schoass a.

236. Mei Büabl hat Hiasl,
Hat Hiasl ghoassn;
Hiazt is a ma gstorbn
Von lauta Schoassn.

237. S Deandl hat n rotn Kini,
Glaub goar, sie hat d Ruhr;
Bua, wannst n rotn Oba hast,
Gibst ihrn dazua.

238. Und mei Schatz is a Schwoagrin,
Hat vorn an braun Stern;
Sie hebt mar oft zuacha,
Dasz i dalkat mecht wern.

235. *Tritschla* 'ein Furz, welcher nicht sehr prall, sondern mit etwas weichem vermischt ist'. Castelli 115.
237. *n rotn Kini* 'roten König, die Menstruation'; der 'rote Ober' vom Kartenspiel.

239. Leg di nur zuacha
Und schlaf an eichtl,
Und schau, dasz di net schneidst
Bei mein Taschenveitl.

240. So leg di nur zuacha,
Du schwarze Mierl;
Du megst di bald schneidn
Bei mein Hosenthürl.

241. Sakrisches Mensch,
Du hast Fleh in dein Bett,
Und sö thoan mi z Tod beissn,
Sunst wissat i s net.

242. Leg di nur aufi
Und denk net afs Bett,
Und sei hiazt net so faul,
Aft beissens di net.

243. Bin ban Fensta ausgangn
In da zwölfte Stund,
An Floh han i gfangn
Wiar an Fleischhackahund.

---

239. *an eichtl* 'ein wenig'. *Taschenveitel* 'kunstloses Taschenmesser', hier für 'penis'.

244. Leg di nur zuacha
Und thaimas gschwind;
Wanns da wolthuat, muasst zuckn,
Sist machst mar a Kind.

245. Drei Deandln han i ghabt,
Dö oani scheanglat, dö oani blind;
Der oan han is angriffa,
Dö hats goar z weit hint.

246. Wenn mei Büabl a Stieglitz war
Und i war a Zeiserl,
Da mecht i dö Gspusi segn
In den Vogelhäuserl.

247. Geh i da neuli ins Grasn aus,
Geh-i da neuli in n Klee,
Kemman drei lustige Jagersbuabn,
Hebn mar mei Kitterl af d Heh.

248. Der erste, der hat halt ka Pulver net,
Der zweite, der hat halt ka Blei,
Der dritte, dem steht halt sei Hahnl net,
Kinnen nix machn all drei.

---

244. *zuckn* 'zurückziehn'. *sist* 'sonst'.
246. *Gspusi* 'das Schöntun Verliebter.

249. An Wein müassn mar trinken,
An Rausch müassn mar habn,
Sist findn mar net hintri
In n schwarzen Schliafgrabn.

250. In n schwarzen Schliafgrabn
Wird nix gstossn, nix gschlagn,
Wird nix gscholtn und nix gfecht,
Aber gschuastert wird recht.

251. Der Pfarrer von Damischbach
Dreimal verkünd't:
A schöns Deandl liabn (pempern)
Is allweil ka Sünd.

252. Der Pfarrer von Thauer
Hat an, wia a Bauer;
Der Pfarrer von Rum
Hat an eselsgross Trumm.

253. Dort obn am Bergl
Is die Weltkugl rund,
Dort vögeln zwoa Pfaffn
An schäbign Hund.

254. Kan Pfaffn lass i nöt drüba,
So a Saumagn war ma no recht,
Da ma, statt rechtschaffn z flickn,
Allwal in Arsch leckn mecht.

255. Der Pfarrer z Sankt Peter,
Bald geht er, bald steht er,
Bald loahnt er si an
Ba da Köchin voran.

256. Obers Bruck, unters Bruck
Hat der Pfarrer d Köchin buckt;
Er hat glacht, sie hat glacht,
Habn an schean Buabn gmacht.

257. Unsa Herr Pfarrer
Is a heiliga Mann;
Er pudert statt da Köchin
Sein eignen Kaplan.

258. Der Pfarrer z Sankt Veit
Hat sei Köchin eingweiht;
In da Thomas-Wochn
Hat er s heili gsprochn.

259. Der Pfarrer von Grinzing
Der hat an kloan winzing,
Zugspitzte Huat,
Aba stehn thuat er n guat.

---

257. *pudern* 'coire'.

260. Der Pfarrer von Grinzing
Der hat an kloan winzing;
Sei Köchin jedoch
Hat a damisches Loch.

261. Der Pfarrer von Sankt Martn
Hat an Schwoaf, an stoanhartn;
Er wussts nit worum,
A so schwar is sei Trumm.

262. Der Kaplan zu Maurizn
Thuat ban Pudern stark schwitzn;
Mi thuats ban Petschieren
Halt allewal gfriern.

263. Der Pfarrer z Sankt Lenhard
Der hat si vairrt,
Und hat statt der Urkund
Die Köchin petschiert.

264. Der Pfarrer von Gmundn
Hat an Knecht, an krumpn,
Der hats Mensch ban Arsch ghalsn,
Hats Gsicht nöt gfundn.

---

260. *damisch* 'sehr gross'.

265. Der Pfarrer af da Lindn
Hat an Schwanz, an krumpn;
Wier a schuastern hat wolln,
Hat ers Loch net gfundn.

266. Unsan Herrn Pfarrer
Hat die Liab so vablendt,
Hats Mensch ban Arsch ghalsn,
Hats Gsicht goar net kennt.

267. Der Pfarrer von Falkenstan
Sagt, ma müasst narrisch san,
Wann mas net that
Wegn den Scheisscölibat.

268. Der Pfarrer von Oberwölz
Hat an fuchsgrabn Pelz,
Und die Köchin z Maxlan
Hat allwal oan an.

269. Dort obn af dar Alm,
Wo da Kukuk schean singt,
Dort tanzt da Herr Pfarra,
Dass eam d Kuttn umspringt.

270. N Pfarrer von Sankt Sem
Will da Schwaf niama stehn;
Hiazt frisst er an Kren,
Wird er n glei wieda stehn.

271. Hat da Pfarrer schöni Thala,
Geit er da Köchin oan dran;
Er geht mit ihr aussi in Gartn,
Dort loahnt er s an Zweschpnbam an.

272. Thua i mit mein Deandl schmiern,
Aft thuat da Pfarrer raisonniern;
Macht aba da Pfarrer a Kind,
Aft is koan Sünd.

273. Unsa Herr Pfarra
Hätt d Sauschneida gern,
Er liass n Vikari schneidn
Statt n Saubärn.





NOVELLE POPOLARI UMBRE.

I.

IL FESTINO D'AMORE TURBATO

Novellina popolare di Nocera (Umbra)

C'era una volta un marito e una moglie. La moglie avea l'amicizia d'un frate. El marito se n'era accorto e pensò d'acchiappaccili e de dagliece una gran bastonatura. Un giorno disse alla moglie che annava fori e che se sarebbe trattenuto diversi giorni; e partì. Invece d'annà fori, gì da un amico suo, glie raccontò el fatto, e po' glie disse: «Tu sta sera t'hai da vestì da poveretto, hai da gì a casa mia a domannà la lemosina, e scropì si c'è el frate.»

La moglie, appena partito el marito, mannò subbito a chiamà el frate, e quella sera preparono una bella cena; fecero una bella crescia, e messoro a coce una bella porchetta sullo spito. Mentre steono preparanno, va sto poverello, bussa e domanna qualche cosa per carità. El frate disse: «Facemolo entrà, glie faremo girà l'arrosto, senza che ce stemo a abbrucià noi». El fecioro entrà e glie dissoro: «Bonomo, gira l'arrosto, che doppo ce sarà qualche cosa anche per te.» Di lì a un momento si sente una bussata. La moglie va a aprì e vidde che era el marito. Arripose subbito la porchetta su pel camino, la crescia dentro la buca del foco, e fece mette el frate sotto el letto. Quel poeretto el fece mette a sedè sopra una catasta de legne. Va su el marito e dice: «Che ce fa questo qui?» «Marito mia, è un poeromo, l'ho fatto entrà per daglie qualche cosa». «Veni qua, bonomo, disse el marito, veni qua, magna qualche cosa.» Quell'omo annò là e disse: «Ve voglio racontà un fatto; quanno ero gioenotto, un giorno annavo fori e viddi un lupo grosso e grasso come quella porchetta che sta su pel camino, e glie tirai un sasso grosso e tunno come quella crescia che sta dentro la buca del foco; allora quel lupo me guardò con un occhiaccio come quel

frate che sta sotto al letto. El marito, che sente questo, pigliò una legna e cominciò a dà tante bastonate al frate e alla moglie, che ce dovettoro stà a letto diversi giorni, eppo' se magnarono tutta la cena lue e quell' ámico.

II.

LU PRETE SMINCHIONATU

Novellina popolare folignate

C'era una vorda un prete tantu sminchionatu (difficile a contentarsi) che nisciunu (nessuno) ce volia stà per garzone. Un ghiorno che stia a piagne, trovò unu che glie disse se ce lu pigliava per garzone, ma con pattu che insomma non se doviano lascià mai, e che lue (lui) avria fatto quello che glie commannava, se no glie dovea taglià un bracciu, e che, se lu prete lu mannava via, glie duvia taglià lu bracciu. E lu prete glie disse de scì; una vorda glie disse che lue dovea semenà un saccu de fae (fave), intanto che lue dicea la messa; e lu garzone piglia la zappa, va ghio lu campu e fa 'na fossa e

ce butta tutte le fae; quanno (quando) lu prete tornò, glie disse se l'ia (aveva) fattu; lue glie disse de scì, e lu portò 'ntell' ortu a vedè; lu prete cominciò a lagnasse, e lu garzone glie disse: «Ma abbi pacienza, come ho da fà a semenà un saccu de fae, intanto che tu dici 'na messa, non pô stà: se non te capacita (non ti piace), manneme via e fammete taglià lu bracciu» e lu prete dovette stà zittu; 'n altra vorda lu prete glie disse: «Jo vo in un locu; tu fa passà un paru de boi da sta finestra;» e la finestra era ciuca (piccola); lu voleva fà, perchè se lu garzone non glie lu facea, glie tagliava lu bracciu; lu garzone piglia li boi, li fa tutti a pezzi e butta sti pezzi dalla finestrella; lu prete torna e dice: «L'hai fattu?» «Sci, padrò» e glie fa vedè sta cosa, lu prete comminciò a piagne e a strillà e lu garzone glie disse: «Ma come ia (avevo) da fà; po'sta (possibile) che un paru de boi poteno cape (entrare) 'nt' una finestrella?» E allora stu prete glie dà un brancu de pecore e lu manna (manda) a paralle (pararle, custodirle) ma non glie dia (dava) gnente a magnà, e quistu ogni ghiorno se vennea una pecora e magnaa: alla fine glie ne'rmase (rimase) una sola e va dallu prete »Ah! prete mia, che m'è successu (avvenuto).

So' venuti l'agnoli (angeli) dar cielo e m'honno (hanno) portate via tutte le pecore in cielo; me ce ne'rmasta (ce ne è rimasta) una perchè è cattia (è la peggiore)»; lu prete stette zittu: e glie da un brancu de porci; lu garzone glie li vennette tutti per magnà e se lasciò tutte le code; e un ghiorno piantò tutte ste code per terra, e pua (poi) annò (andò) dallu prete a diglie che lu diavulu glie s'era portatu sotto terra tutti li porci e che spuntavono su tutte le code; lu prete annò a vedè e cominciò a tirà tutte le code che glie veniano su, e se credette che se stroncaano (rompevano) perchè lu diavulu tirava sotto. Intanto pe' tirà via s'era scordatu (dimenticato) delle scarpe: e disse allu garzone de ghielle (andargliele) a piglià. La garzone va a casa e dice alle sorelle dellu prete che ce n'ia (aveva) due, che lu prete ia ditto (detto) che loro doviano annà a dormì con lue. Quelle non ce crediano, e allora lue s'affacciò alla finestra e strillò allu prete: «Tutte due, zi' (zio) pre' (prete)?» E quillu, che glie parea dicesse delle scarpe, gli rispose: «Tutte due». Allora lu garzone ci annò (andò) a dormì, e pua dopo scappò via pe' non fasse taglià lu bracciu; e lu prete sminchionatu 'rmase (rimase) con tantu de' nasu.

III.

TIMITILLA

Novellina popolare di Nocera (Umbra)

C'era una volta un marito e una moglie. El marito gia sempre fori e quanno stea fori el marito, la moglie ce facea gì sempre qualche frate, e faceono pranzi buscaroni. Un giorno che el marito stea fori, Timitilla fece un gran pranzo, e ce gì un frate. Quanno steono per mettese a tavola, eccote che te sentono 'na bussata. «Jiii....», disse Timitilla, «questo è el marito mia; per carità,» disse al frate, «metteteve dentro 'sto credensone, che nun v'artrova.» Eppo' anniscose subbito tutta la robba, e va a aprì al marito. El marito va su, sta un po' lì, eppo' disse alla moglie: «Damme la chiave del credensone» (se l'era immaginato lu maritu che ce stesse qualche cosa sotto, perchè l'avia fatto aspettà tanto de fori, prima de giglie a aprì) «Che te ne fai marito mia?» glie rispose Timitilla. «Damme la chiave del credensone te dico.» Basta daglie che te daglie, alla fine glie la dette. Allora aprì el credensone, e vidde el frate. «Che fai qui?» glie disse; «O quatrini, o la pelle.» El frate tua

quanno se 'ntese dì a quel modo, cacciò su tutti li soldi che ci avia, glieli dette, e se gì via. Figurete che bastonatura ce pigliò Timitilla. Un altro giorno el marito argì fori, e eccote Timitilla che t' arfà un altro pranzo, e se sa, ci argì un altro frate. Sul più bello, quanno steono per mettese a pranzo, sentono una bussata. «Uuun.... questo è el marito mia,» disse Timitilla. Basta fece come quell' altra volta; fece annisconne el frate dentro el credensone, eppo' gì a aprì. Va su el marito, e glie disse: «Damme la chiave del credensone.» «Ma che te ne fai?» «Damme la chiave del credensone, te dico;» alla fine glie la dette; apre quel credensone, e ce trova el frate. «O quattrini o la pelle.» Sto poro frate nun ci avia manco un soldo; allora el marito de Timitilla, mannò a comprà una cannela de sego, eppo' alzò su la tonnica al frate, e glie attaccò la cannela sul cu . . .; eppo' glie l'accese, e l'armannò 'al convento. Un pezzo doppo Timitilla gì alla messa dalli frati, cala giù un frate dal coro, va in mezzo all' altari e disse: «Timitilla, Timitilla, ben composta e ben tornata, la mia borsa se n'è andata.» (Era quel frate, che el marito de Timitilla gli avia levato la borsa.) Ecco che scappò; fori un altro frate e disse: «E

io che non aveo nè borsa nè borsiere, el mio cu... è servito da canneliere.» Timitilla che sente questo, fischia via a casa, e doppo de quella volta non ce gì più.

IV.

LA PERFIDIA DELLE DONNE

Novellina popolare viterbese

Vi erano due sposi che si amavano da parecchi anni e, avendo mantenuto uno verso l'altra reciproca fedeltà, viveano in pace e concordia fra loro. Una volta il marito dovette partirsene, e andar lontano per certi suoi interessi; prima di separarsi vennero a scambiarsi mille dimostrazioni d'affetto a vicenda; la moglie lo sollecitava a ritornare al più presto, chè non poteva stare senza di lui, e si struggeva dal desiderio che ritornasse ben tosto. Nel partire si era dimenticato qualche cosa da lui lasciata sopra il comò, e dopo 5 o 6 ore da che era in viaggio se ne accorse; per questo motivo gli toccò ritornare indietro; entrò in cosa, penetrò nella camera della moglie e rimase

molto maravigliato e addolorato trovando la moglie che poco fa parea dovesse svenire di amore per lui in compagnia di persona tutt' altro che aspettata. Lì per lì restò attonito, come si disse, e silenzioso a tal vista, e se ne partì subito incollerito, deciso di non più ritornare per un pezzo pensando fra se: «Il Cielo ne scampi e liberi da mogli fedeli di questa fatta» e non potè trattenersi dal piangere e sospirare. E' fu tanto frastornato e commosso chè si dimenticò del viaggio che doveva fare, e solo si trattenne in un villaggio poco distante di lì. Mentre ivi dimorava, se ne stava tutto pensieroso, e nel leggere tante volte i fogli, trovò che in un altro paese vi era un uomo bellissimo, e non poco a lui somigliante, e non vi aveva altri che lo superasse in bellezza, salvo lui stesso. Allora che fece? Appreso il nome e il cognome di esso, andò in traccia di quello, e, giunto in sua cosa, divenne subito suo amico. Bisogna avvertire che il marito ingannato dal dispiacere sofferto era non poco dimagrato e impallidito. Quando si videro, quell' altro che aveva avuto pure notizia della sua incomparabile bellezza, lo trovò molto pallido e sciupato (estenuato). Mentre se ne stava il nuovo venuto in casa del suo gentile ospite,

essi viveano allegramente; però il marito ingannato non poteva dimenticare l'ingiuria ricevuta dalla moglie, sempre sospirava e a lei pensava. Un giorno, essendo il suo amico andato a spasso, standosene il marito ingannato mesto, e pensieroso alla finestra, volgendo sempre in mente l'offesa ricevuta, da una porta del giardino di quella casa vide aprire una finestra, appoggiarvisi una scala di seta, e salirvi su un orrido indiano nella camera di quella. Allora egli si rallegrò pensando che mentre aveva trovato con sua moglie un bellissimo giovane, quest' altra si dava in braccio a un uomo mostruoso e ben vide che tutte le donne sono ingannatrici; allora, dimenticando l'offesa ricevuta, ridivenne vispo, allegro, bianco, rosso come prima; sicchè que' due parevano fratelli carnali, poichè in breve questi si rimesse in carne; per qualche giorno nascose all' amico lo schifoso segreto, e intanto la moglie continuava sempre la sua vergognosa tresca. Dopo alcuni giorni i due amici andando a spasso, l'uno palesò all' altro la colpa della sua e della moglie dell' ospite, facendosi giurare segretezza, e aggiunse: «Ora siamo perfettamente uguali, chè abbiamo mogli parimente infedeli e ingannatrici; io mi consolo che la nostra sorte sia uguale,

poichè primacre devo essere il solo ingannato; però vostra moglie mi parve più colpevole della mia, perchè, se questa si dette in braccio ad un bel giovine, la vostra invece si è lasciata andare in braccio ad un sozzo indiano.» A tali parole rimase meravigliato e costernato il marito di costei, tanto più, quando assistette allo sconcio fatto. Allora costui decise di partirsi col suo amico, e andarono entrambi a fare un viaggio, lasciando le loro mogli infedeli. Camminarono per diversi giorni e alfine capitarono in una città, si fermarono ad una bella locanda, la migliore di quel paese. Dopo qualche giorno videro che il locandiere aveva una bellisima giovane, e chiesero se era possibile di averla a loro disposizione; la ragazza acconsentì (doveva essere, come si vede, d'una virtù molto specchiata), questi due galantuomini adunque la tenevano notte e giorno a' loro piaceri. In questa osteria vi era un suo antico, amante, e un giorno trovatala sola, la invitò a volerlo la notte ricevere e piegarsi alle sue voglie; ma essa disse essere la cosa impossibile, trovandosi sempre in mezzo a quei due; ma l'altro insistette tanto ch' ella acconsentì ai desiderì del suo ragazzo. E la notte seguente piano piano il ragazzo entrò nella camera, ov'essa

giaceva con quei due galantuomini e trovò modo d'ingannarli entrambi; ciascuno di loro credeva che fosse il compagno colla giovane, e sul fare del giorno, ritiratosi quel ragazzo, questi due cominciarono a querelarsi a vicenda di aver troppo voluto ciascuno di loro usare colla giovane, defraudando il compagno e uno sfidò l'altro a duello. Ma questi propose di chiamare la giovane per conoscere com fosse andata la cosa, e, appena da lei vennero a sapere il tutto, avendo colla sua infedeltà la prova che certe donne non si contentano neppure di due uomini e tutte le donne sono uguali, decisero di contentarsi delle proprie mogli e ritornarono dalle medesime, riprendendole come se fossero sempre state buone e saggie.

V.

LA PROTERVIA DEI FRATI PUNITA

(Novellina popolare spoletina)

Una volta c' era un giovanotto che faceva il soldato. Un giorno gli venne la nova che la madre stava a letto per morire. Esso chiese la licenza di tornare in casa e

la ottenne e il colonnello gli diede un suo cavallo, perchè facesse più presto. Questo giovane aveva un' innamorata, ma posticcia; e costei, come, seppe che il suo amante doveva partire volle accompagnarlo per un poco di via; quando ebbero camminato insieme molto tempo, la giovane se ne doveva ritornare via, e, mentre si congedavano insieme, in un posto appartato dalle via passa un uomo e gli ruba il cavallo. Allora il soldato dovè camminare a piedi. Giunto a casa la madre gliene dette un altro e un giorno gli disse che andasse a venderlo. Così fece, andò in città e una signora avendo visto, quel bel cavallo, gli domandò se lo vendeva; il giovane rispose: «Si, sono venuto a venderlo.» «Quanto ne volete?» «Io non ne voglio niente.» «Come niente?» «Mi contento soltanto di un bacio.» «Che parole sono queste disse la signora?» E la serva diceva che un bacio non era niente; e così la signora si lasciò baciare. Il giorno appresso tornò di nuovo con un altro cavallo; la signora lo vide e domandò quanto ne valeva. «Io non ne voglio niente?» «Come niente?» «Mi contento soltanto di vedere l'allacciatura delle calzette.» «Che parole sono queste?» E la serva le diceva che ciò non

era niente. E la signora si lasciò vedere l'allacciatura delle calzette ed ebbe il cavallo. Il giorno appresso di nuovo il giovane tornò con un altro cavallo; lo vide le signora e domandò quanto ne voleva. Il giovane rispose: «Io non no voglio nulla.» «Come nulla?» «Mi contento solo di vedere l'allacciatura delle coscie.» «Che parole sono queste?» La serva le diceva che non c' era niente di male. Andarono in camera; e allora la signora pregava il giovane. Il giovane faceva il non curo queste cose: e la signora gli promise 400 scudi e tento fece e tanto disse che il giovane si piegò. Poi chiamò la serva e disse che andasse a prendere un cartoccio nel suo cassetto. La serva andò e consegnò il danaro al giovane che partì; poi disse alla padrona: «Abbiamo dato al giovane il cartoccio più piccolo, e così meno danari si è portato.» «Come? Il cartòccio dell' oro invece di quel dell' argento? Gli ha dato invece di 400 scudi, 4000 scudi: va, corri arrivalo e fatti restituire il danaro.» La serva se ne va, arriva il giovane e gli dice che gli ha dato più di quello che aveva chiesto; e quindi la pregò di restituirgli il danaro. Il giovane rispose: «Se fai quello che ha fatto la tua padrona te lo do.» E la portò in disparte;

10*

in questo mentre passa il padrone suo che tornava a casa, e la serva tutta impaurita non sapeva che farsi. Allora il giovane la copre con le foglie e la tiene forte per i capelli; poi quando passa il padrone comincia a gridare che gli si è rotta une pelle di olio e chiamava soccorso. Allora il signore scende da cavallo, prende per i capelli quella che esso credeva una pelle di olio e dice al giovane: «Va corri in città e chiama un aiuto e, per fare più presto, portati il mio cavallo.» Il giovane monta a cavallo, parte e non si è mai più visto. Dopo alcuni anni questo giovane, morta la madre, si fece frate; ma la gente cattiva è cattiva da per tutto. Ogni giorno esso andava ad una fonte, dove veniva una giovane a prendere l'acqua. Questa giovane era quella serva che aveva da poco tempo sposato, ma il frate non la riconobbe. Dunque ogni giorno il frate andava alla fonte e quando veniva la serva diceva: «Uì, uì, bella giovane.» Ma la serva non rispondeva, e tornata a casa disse al marito che un frate le diceva alle fonte: «Uì, uì;» ma non gli disse che lo conosceva. Il marito le rispose: «Tu digli: ««Uì, uì, frate che volete.»» E la giovane così fece, e il frate disse che voleva andarla a trovare in casa, e la giovane col consenso

del marito, rispose che venisse l'indomani, perchè il marito non c' era. Il giorno appresso il marito d'accordo con la moglie uscì di casa, venne il frate e, mentre mangiavano, tornò il marito, caricò di bastonate il frate e lo rimandò via. Il giorno appresso, quando la giovane andò alla fonte, trovò il frate e gli disse che fosse andato l'indomani, perchè il marito era andato fuori. Il frate vi andò, ma per sicurezza si portò un altro frate amico suo. Mentre mangiavano, torna il marito, bussa e la moglie lo fa aspettare e dice ai frati che si mettano dentro una botte, perchè così il marito non li avrebbe scoperti. Poi va ad aprire e il marito non esce in quella giornata; le sera disse forte alla moglie che mettesse a bollire dell' acqua, perchè voleva accomodare la botte, dovendo mettervi il vino. E quando l'acqua bolliva, la buttò nelle botte e i frati morirono. Questo marito aveva un amico pazzo, e la notte gli disse che in casa sua c' era un frate morto; perciò lo pregava che di nascosto lo gettasse nel fiume vicino. L'amico glielo promette, s'incolla il frate in un sacco e lo gitta nel fiume, ma tornato dall' amico gli dice: «Come non mi avete più gittato il frate?» «Sì, che l'ho gittato nel fiume.» «Ma sta ancora qui» E allora gli

fece vedere l'altro frate, e l'amico inferocito contro il frate lo prende e lo porta un' altra volta al fiume; ma mentre tornava dall' amico, incontra per via un povero frate che correva a cavallo verso il convento. Allora il pazzo grida: «Ah birbone! Per questo facevi prima di me, perchè vai a cavallo! Ma ora non me la farei più.» L'abbraccia, lo porta al fiume e ve lo gitta dentro: quando tornò dall' amico gli disse: «Sai? Quel frate tornava a casa prima di me, perchè veniva a cavallo; ma l'ho arrivato e poi l'ho riportato nel fiume.» L'amico si mise a ridere e disse: «Invece di due sono tre.»

VI.

LA SPEZIALETTA

Novellina popolare di Nocera (Umbra)

'era una volta un re e una regina e non ci avevano manco un figlio. Un giorno la regina gì da una fata a diglie perchè non poteva partorì, allora la fata glie disse che avrebbe fatto una figlia, ma che a 16 anni avrebbe partorito. La regina annò via, e dopo 9 mesi partorì, e fece 'na femmena. Quanno la figlia avea 12 anni, per non fa avverà

quello che avea detto la fata, fece racchiude la figlia in una palazzo con altre unnici regazze, e comannò che non ci avesse d'annà nessun omo. Un giorno quelle regazze sentirono un gran rumore sotto le finestre; allora messero un taolino sopra all' altro, e montarono su una finestra, perchè le finestre erono tutte alte, e viddero che ce stavono a giocà a palla un figlio d'un re con certi altri giovinotti. El figlio del re alzò la testa, e vedde quelle regazze; domannò chi erono e glie dissero el fatto come era. Allora el figlio del re pensò d'annacce la notte; messe la scala de seta, montò su, glie disse che voleva dormì con loro una notte per uno. Quelle regazze furono contente, e così el figlio del re, comincianno dalla figlia del re, annò a dormì una notte con ciascuna. L'ultima notte toccava a una regazza ch' era figlia d'uno speziale. Sta regazza, perchè non ce voleva annà, accommodò el letto sua sopra el loco commodo; così el figlio del re quannos' annò al letto, el letto se scaricò, e cascò drento el loco commodo. La matina certi muratori che passavono, sentirono certi fiotti, guardarono giù per un fosso e ce trovarono el figlio del re tutto sporco e tutto rovinato: el pigliarono su e l'arportarono a casa. Doppo

nove mesi tutte le regazze partorirono, meno che la figlia dello speziale, che glie dicevono la Spezialetta. Tutte quelle regazze non sapevono come se fà, ma la Spezialetta che era più birba de tutte disse: «Lasciate fà a me che ce penso io.» Eppo' scrisse alla regina che glie mannasse unnici vestiari da bambini, e un vestiario da medico, perchè era carnevale e se volevono divertì. La regina glieli mannò; allora la Spezialetta vestì tutti quelli figli, e li messe drento un canestrone eppo' se vestì da medico, scappò per una finestra, e annò al palazzo del re, bussò, e disse che era un medico venuto da fori, e che voleva visità el figlio del re, perchè avea saputo che era cascato drento un fosso. El fecero entrà, visitò el figlio del re, e disse che ce sarebbe artornato doppo pranzo, e che intanto ce lasciava là quel canestrone che portava; glie dissero de sì; allora lo messe sotto al letto der figlio del re e se n'annò via e artornò dalle compagne. Poco doppo li figli che stavono drento al canestrone cominciarono a piagne. El figlio del re chiamò el servitore che glie scacciasse li gatti, ma el servitore glie disse che non c'era gnente. Allora s'accorsono che piognevono drento el canestrone del medico, e dopo pranzo el medico non

artornò; loro aprirono el canestrone, e ce trovarono quelli unnici figli. El figlio del re capì subbito, e pensò che era stata la Spezialetta. Intanto la figlia del re avea finiti 16 anni, e la madre credenno che non se fosse avverato quello che gli avea detto la fata, la cavò da quella casa, e così scapparono anche quell' altre regazze. Quanno el figlio del re se guarì, pensò de vendicasse della Spezialetta, disse alla madre che voleva sposà la Spezialetta; essa disse subito che non voleva, perchè diceva che la voleva ammazzà, ma la regina glie disse che sposasse puru el figlio suo che ci avrebbe pensato essa per non falla ammazzà. Allora la Spezialetta lo sposò. La regina fece fà 'na statua de zucchero che s'assomigliava tutta alla Spezialetta, eppo' la messe sul letto del figlio invece della sposa, e fece mette la sposa sotto al letto, e glie disse che se el figlio faceva qualche cosa a quella statua, avesse dato uno strillo; eppo' la regina s'anniscose dietro la porta. Annò per coricasse a letto el figlio, e cacciò fori uno stilo, dette una stillettata a quella statua e glie disse: «Oh! ce sei capitata.» Allora la Spezialetta dette uno strillo, la regina corse là, e disse al figlio: «Brutto birbone, aveva ragione che non te

voleva la Spezialetta, adesso chiamo li carobinieri per fatte mette carcerato.» Allora el figlio se messe tanto a piagne e se raccomannò tanto alla madre, che allora fece scappà fora la Spezialetta e el figlio l'abbracciò, e doppo gli volle sempre bene, e coscì stettero bene e meglio.

VII.

LA SPOSA CARITATEVOLE

(Novellina popolare reatina)

Ce stea 'na femmena che se chiamaa Catarina e c'aea maritu. Nu giornu lu maritu jè fore e disse a la moie che la sera no' saria renutu. Appena partitu, Catarina se mese da la finestra. Passaa 'nquillu mumentu lu compare Ricciu: «Oh compà! Massera, bemme a troà, che maritemu è itu fore; faremo du' frittelli de pulenta, 'npo' de umidu, e ce lo magnaremo a core a core; lo 'inu po' no' ce mancarà.». «Scì, scì, commà, dici be': a che ora pozzo 'enì?» «Be' 'mpo' a la aemmaria.» «Ba bé.» Catarina segnitaa a stà da la finestra e eccote che passa lu compare Gentincasa. «Auh compà!» «Auh commà!»

»Me 'eniristi a fà 'na visita massera? Maritemu è itu fore.» «E prechè no?» «A che ore pozzo 'enì?» «Be' a 'n' ora 'e notte, ce raffiataremo 'mpo'.» «No' mancario.»

La'mpocu eccote lu compare Chicchessia. «Compari! Staio sola, prechè no' me' enchi a troà?» «E lu compare?» «È itu fore.» «A che ora pozzo 'enì?» «Be' 'mpo' a du' ora 'e notte. «Allora ce deertiremo.» No aea mancu fenitu de parlà, eccote lu compare Prete. «Sor compà!» «Caterina che fai?» «Staio sola come 'na mammoccia.» «E tu' maritu?» «È itu fore; me potristi 'enì a fà 'na visita no?» «A che ora?» «A tre ore de notte.» «Oibò! È troppu tardi' se potrebbe dà scandalu.» Ma be', be' che no, te 'ede nisciunu e po' te ne troarai contentu.» «Sia come vôi.» Catarina passatu lu prete se ne rentrò, chè era già tardi, e se mese a preparà da cena. Tirò lu collu a du' pollastrilli e li mese 'na cazzarola. Fece nu brau callaru de pulenta; cacciò nu carafoncillu, apparecchiò pe' dui e 'ntantu 'rtoccò l'aemmaria. Ecco lu compare Ricciu che se presenta. «Brau compare 'e' 'enutu a tempo», e s'assettaru a magnà. Mancu aeanu fenitu, eccote 'na bussata. «Compare Ricciu meu, ecco maritemu, nascunnite, nascunnite pe' carità!» «Ma do' diaulu me metto?» «Mittite 'mpo' a' pei de lu

lettucciu meu.» «Ba be' ma me tocca spoglià e leamme 'este pelli da li cianchi chè so' tutte 'afosse, chè oggi a pioutu.» «No, mittite jò come te troi e lestu.» «Appiattate be', coscì!» e apre. Compare Gentincasa intra che sta ammanitu. E essa caccia du' autri piatti de pulenta e se mettemu a magnà. Se fannu du' ora senza accorgesene e ecco 'n' autra bussata. «Compare meu! È maritemu schiaffate sotto a a lu lettucciu meu, ma pianu pe' carità, no' te move!» E corre a aprì. Era lu compare Chicchessia. «Comara so' ariatu a ora?» «Scì, scì! Assettate e magnamo.» Passò 'n' autra ora e ecco 'n' autra bussata. «Compare meu, ecco maritemu; mittite entro a istu creenzone chè sta' sicuru,» e rechiuse e corse a aprì. Era lu prete. «So' stato puntuale Caterinuccia mia?» «Scì, sor compà, è tuttu all' órdine.» Lu poru prete, appena s'era assettatu, eccote nu bussatone. «Oh poeraccia me! Ecco maritemu.» «Dici daero e come faccio?» «Arrampicate sopra a istu creenzone e accucciate be' che esso su non ce guardarà daero.» La pora Catarina tutta triulata sparecchia ne un lampu e corre a aprì. Entratu lu marito' ntese un certu odore de cucina e 'ncuminiò a dì: «Che odore! Ha' cucinatu quarcosa?» «Scì, maritu meu, pareache lu core me lo 'icesse che tu renissi, e

t'aiu fatto troà da cena.» «Assettamoce donca e magnamo 'n grasia de Dio.» Benne l'ora de jè a lettu, e lu lettu de lu maritu non era refattu. «Aspettate maritu meu che mo' lu strarefacciu.» «Ma no; che pe' massera me metto ne lu teu.» «Ma datte fremma che lu refaccio 'n du' battute.» Ma lu maritu fece lu surdu e se schiaffò entro a lu lettucciu de la moie. Stende li cianchi e sente certu pilu. «O poru Ricciu! (chè coscì se chiamaa lu 'attu che ce teneanu,) se 'nfusu tutta che a' fattu!» Lu compare Ricciu che se pensaa che l'aesse co' issu scappò fore e disse: «Compare meu bona grazia de moglieta che m'ha chiamatu.» Lu maritu allora zompa da lu lettu, piglia un mastone e dice: «Dunque ce sta gente 'n casa.» Gentiannasa scappò fore e se 'olea scusà, ma lu maritu 'ncomincia a dì: «Ce fosse chicchessia non respetto nisciunu.» Scappa de lu credenzone Chicchessia e gli dici: «Pigliatela con moglieta e no' co' noi autri poeritti.» Ma lu maritu se 'nfumò tantu e aria fatte quarche spropositu 'rossu, ma se trattenne e disse: «Se no' fosse pe' amore de Illu lassù!» L'arciprete che se pensaa l'aesse co' issu: «Bravu, gli disse, che porti rispettu a li sacerdoti» e calò a la meijo pe' terra. «Ma tu puru ser Arcipre' ce sta'?» Allora 'ncomincià a

bastonà de core e illi poeritti feceru a curi curi e chi scappò de qua e chi de là.

VIII.

LA CAPRA BERGOLLA

(Biciafavola marchigiana di Cagli)

C'era 'na volta 'n giovinott; era 'n contadin, ma era bell stu ragazz; issu come fann i contadini giva alla mattina a bon'ora fora a laorà. Passeva pen prate blissimo tutt fiorite, dett 'l prate fiorite. Ze stu prate c'era 'na bella fontana cu l'acqua d'argent e i pesci d'oru. 'Gni mattina stu contadin vedeva a canta alla font 'na bella regazza ch' era de 'na blezza 'mpossibil a dicesse. Ste giovin ce s'era apassionate, la nott 'n dromiva più, 'l giorn 'n magneva, e al camp lavoreva poco o nient. Penseva sempre a cla giovina; ma 'n sa rischieva de dille che i voleva ben. 'Na mattina s'azzardò de salutalla; lia i rispondette. 'L giorn dopp arfece li stess alfine po' i disse che i voleva ben e ce volia fà l'amore. Lia fu tutta contenta, e lù contentone. Basta

pen falla tanta longa 'n passò tant temp che la ragazza a resta gravida. Lu la volia sposà, ma sicome ancora era giovine 'l patre 'n volia. Basta lu tutt 'l sant giorn steva a costa alla gonna dla mare come 'n munell. 'Na sera i disse: «Dmattina me tocca gì via, per cui aspettme fino a sera; se a sera 'n me vidi 'n te mett in pensieri, che avnirò la mattina dopp, perchè ho da fa 'n città.» Lia i' diss che fuss arnuto prest, e lu gì via. Ma anvece de gì via, stett a chesa; la nott scappò, va alla fontana, entra 'n ten bosc; drent al bosc c'era la chesa de sta ragazza; pijò 'na scala ch'era vicina alla porta, rentrò pla finestra e va 'n tla stanzia dla so amant. Steva là 'n bel giovin, bell come lia. Figuratve la rabbia de stu por contadin; ebbe prò tanta virtù da pià 'l fiolo sue, e gissene via, senza dì nient a essa. Appena prò cla ragazza vist ch' i porteva via 'l fiolo, cminciò a fà l'infern e ie diss:

«Se 'l fiol 'n m'ardarai.
'L su' cor tu mangiarai.»

'L contadin gì via cu chel bambin, e 'n se fece più arveda da cla ragazza. Dopp qualch ann i moritte l' patre a stu cuntadin e pensò de pià moie per mandà avanti la chesa. Pijò 'na ragazza bona e bella,

ma era 'na contadina. A questa i fece creda che chel munell era 'n por bastardin arcolt per compassion. Sta ragazza i wolia ben come a 'n filli suo. 'L marité ieva cmandato 'n fin del prim giorn de 'n gì mai a pijà l'acqua al bosc. Ma 'n giorn che l'acqua 'n st' altra font te s'era scincca, gì a pijalla al bosc. C'era cla ragazza, cmincionn subbit a discur fra de lor e se sa come fannu le ragazze, fesen subbit lega. Cla fata cercava de dì corna de 'l marit de cl' altra; alfine i diss che chel munell ch'even per chesa era 'l filli del marito, ma cla contadina 'n ci credia. Alfine argì a chesa; appena arivata bvett l'acqua, e pena bvuta l'acqua, dventò brutta, brutta, e po' se sentiva drenta al corp n'astio cu chel munell che l'aria mazzato. Quand' arnì 'l marit ebbe da schiattà al veda la moie dventata tanto brutta. Ma la seguitò a benvolè li stess, purchè iesse abadato a chel munell. Ma la moie dventava 'gni giorn più trista. Alfin 'n giorn scappò de casa e vist 'na bella cappa che magnava l'erba, dmandò ai vicini si era la loro, ma en era de niscium: lia allora la pijò per sè e la mannava a pascolà 'gni giorn da chel munell. Quest la sera dicева alla cappa (che parleva):

Capra bergolla, se' tu ben satolla?
Ben satolla e ben satollata
Benedett chel pastore che m' ha parata.
Monta a cavall che te port' a casa.

'L munell giva se la schina dla crapa, e rivayen ten moment a chesa. Allora la matregna dmandava alla crapa:

Crapa bergolla si' tu ben satolla?
Mal satolla e mal satollata;
Maledett chi se la schina m' ha montata.

Allora la matregna dai a bastunà chel fiolo. Un giornie je ne diè tant che chel por munell diss: «Quand arvien babb el dirò.» La matregna allora pija 'n coltell e lo scanna. E po' per vendetta pensa de fà magnà 'l core al so' marito. Di fatti cocette 'l core de chel munell. Arnì 'l marit dal camp e come feva sempre dmandò: «Do' è Ambrogino?» «L'ho mess a lett sta sera che era tant strani.» L' marito se mise a taola e cmenzò a magnà. Pena eva magnat do' bconi sent a cantá:

Magna, magna de bon sapore,
Magna del to' filli 'l core.

Era la crapa che cantava. 'L por contadin i s'ebbe da pijà 'n accidente. Va 'n stanzia e vist 'l fiolo mort s'a 'l pett spacato. Pija 'l coltell, arvà 'n cucina per mazzà la moie e s' artrova davanti cla ragazza dla fontana.

Armanett de sass. I cascò 'l coltell e 'n poteva più parlà. La moie sua era per terra morta. Allora la ragazza cminciò a parlà così: «Ambrogio i' sero la fija de 'n principe; mi' padre eva fatto da ragazzo 'na burla a 'na fata e po' 'n l'eva più sposata. Esta i fece magnà 'l core der fiolo, e po' prese me e mi' fratell, ce pertò ten chel basso e ce condannò, a me de armanè fatata finchè 'n avessi partorito e fatt magnà 'l core al mi' marito e lu' finchè 'n 'vesse mazzato l'ocell grifone. Adess mi' fratell ha mazzato l'ocell grifone; st' ucell drenta all' oss de 'na penna porta cert' olio che arsussita i morti, adesso ve rinvivirò 'l vostro fillio». Di fatti, l'arsussitò. Sta ragazza era sempre più bella lia era la crapa bergolla. Chel contadin, allora sentito questo odendo che cla pôra giovine 'n c'eva colpa, la sposò, e ie fece 'n branc de fioli.

Fecen le nozze e le nozzarelle,
A me 'n me detter cuelle,
Me detter 'na tazza de broda,
La misi 'n tna sacoccia,
Me scottò tutta 'na coscia.
Stretta la foia lunga la via,
Dicete la vostra chè ho detto la mia.

IX.

LA MALIZIA PRECOCE D' UNA FANCIULLA

(Novellina popolare d'Amelia)

C'erano una volta marito e moglie che non potevano avere un figlio. Dopo molto tempo dacchè s' erano sposati, ebbero una figlia femmina che chiamarono Rosina. Poco dopo nata, fecero venire in casa degli indovini, affinchè predicessero la fine della loro figlia. E tutti dissero che doveva morire per un osso. Chiusero adunque la figlia in una casa, e con essa un uomo ed una donna, affinchè le servissero da educatori, coi patti però che non le facessero mai vedere alcun osso. Ma, col passare del tempo, la figlia sa che si trovano gli ossi, e minacciando gli educatori, ne arriva ad averne uno. Tutto il giorno stava rinchiusa nella camera a appizzatare quell' osso, finchè l' ebbe ridotto buono a forare un muro. Udendo vicino alla sua camera, ove era il dormitorio di un collegio, fare molta cagnara, si mise in testa di forare quel muro e vedere cosa facessero nell' altra camera. Dopo molto lavorare lo forò, e per sua buona ventura

dall' altra parte era tappezzato, sicchè potea vedere i fatti degli altri e poi ricoprire il buco fatto. Per caso sotto al suo buco c'era il letto di un giovane. Rosina ingrandì tanto quel buco, chè gli ci entrava un braccio, ed allora provvistasi di un foglio di carta dorata, ne tagliò una stella, e di notte l' appicciò sul viso del giovane, mentre dormiva. Il giovane si mise a cercare chi gli avesse potuto fare questo scherzo, e dopo molti e molti giorni la Rosina si scoprì. Allora cominciarono ad amarsi, ed il giovane per non lasciarla mai si finse ammalato. Dopo qualche mese di malattia, il rettore del luogo lo avvertì che ritornasse a casa fra pochi giorni. Il giovane avvisò la Rosina, ed essa chiamata la educatrice, anche questa volta con minacce la fece piegare alle sue voglie; si fece portare una tonaca da frate all' insaputa de' genitori. E d'accordo con quel collegiale un giorno ad un' ora stabilita partirono. Arrivarono in un albergo e si fermarono lì a passare la notte insieme. La mattina essa si svegliò e non si trovò più l'amante a lato, di certo era fuggito, allora ficcatasi un pugnale nel core finì di vivere.

X.

LA DONNA HA UN PUNTO PIÙ DEL DIAVOLO

(Novellina popolare d'Amelia)

Un giorno un contadino stava a zappare; in quell' istante passò un prete, e gli domandò che cosa faceva, mentre che il prete gli domandava questo, il contadino zappando ritrovò uno stivale pieno di danaro. Il prete gli domandò i quattrini promettendogli di mandarlo in paradiso; il contadino acconsentì alla proposta, e il prete gli disse che la vera strada per andare in paradiso era di salire in cima d' un poggio e gridare: «Mi butto! Mi butto!» e poi buttarsi. Il contadino andò in cima d' un poggio e cominciò a fare, come il prete gli aveva detto, mentre questi fuggiva. Alla grida del villano accorse una sua figlia che si chiamava Vittoria, e, sentendo il fatto, corse dietro al prete, e lo raggiunse. Arrivarono in un' osteria, mangiarono e poi chiesero alloggio. Gli fu dato. Il prete si accordò colla Vittoria, che dopo la mazzanotte l' avrebbe chiamata per venire a giacere insieme con lui. Andarono a letto e dopo che il prete si fu addormito, la Vittoria

va nella camera di lui, vuota lo stivale dei danari e fugge. Il prete verso la mezzanotte si alza, e comincia a gridare: «Vittoria, Vittoria!» Alle grida accorre l'oste, che lo prende a bastonate e lo fa andare a casa con una bella vittoria sulle spalle.

XI.

LA FINTA INFERMA

(Novellina popolare di Amelia)

Una volta c'era un marito e 'na moie contadini e ci a veano un compare prete. Una sera che il marito stava fuora il compare disse: «Commare, è tanto tempo che non siamo stati un po' allegramente, ch'io non me ne recordo. Quanno la potressimo fà 'na cenarella insieme?» «Domani, rispose, la donna, quanno non ce sta issu. Appena che retorna dalla campagna io me metto a letto, faccio finta che sto ammalata, e glie dico che me chiami lu compare prete. Issu te domannerà che medicamento ce vole, e tu glie responnerai che 'na medicina se trova, ma sta lontana. Lui così minchione com' è ce andarà,

e no' resteremo insieme.» Il giorno dopo la moie fa come aveano concertato. Quanno revenne il marito, la chiama: «Mariuccia, Mariuccia!» E quella de là su letto: «Me so' dovuta corcà, chè sto tanto male.» «Ma come? Se stie bene questa matina?» «E che ce vo' fà? Lo male è venuto tutto in un momento; chiamame un po' lu compare prete ch' io mo' me moro.» Va, e il marito chiamato il prete lu porta a casa. «Commare, e che hai?» «Sto tantu male, sto tantu male!» Quello attenta li polsi? «O compare, è molto gravata questa, sta senza polsi.» Il povero marito responne piagnenno: «O compare, fatelo per amor de Dio, diceteme lu rimedio che ce vole, credessi de fà qualunque sacrificio, vojio che mogliema campi.» «Se non te sa duro, il rimedio ce sarebbe, ma bisogna andà lontano, lontano.» «Oh non glie fa gniente, credessi d'annà anche all' Inferno, ci annerò.» Allora gl'insegnò un paese, e glie scrisse sora 'na carta la robba che ce volea. Il marito piija il feraiolo e se ne va. Appena sortito, la moie s'alza e prepara ogni cosa pe' fà 'na bona cena. Finito de cenare se misero a fà festino. In questo mentre passa il compare che vendea l'olio, quanno sentì sonà disse fra se: «Capperi, qui dalla commare

c' è festino.» Volea bussà, ma poi se ripensò e tirò via. Piija la stessa strada del marito e l'arriva. Lu riconosce, e glie addimanna dove andava. «Titto, compare mio, respose, me sento tanto sturbato che non ne posso più. Mogliema sta tantu male che l' ho lassata in mano de lu prete, e mo' vaio a pijà certa robba de medicina.» «Ma non è possibile questo, perchè a casa tua se sona e se balla.» «Magari fosse come dici tu, ma non può esse, perche Mariuccia sta a letto e l'ho vista cogli occhi mia, che appena potea discorre.» «Ebbene, scommetto 'na borsa de quatrini che a casa tua c'è festino.» «Scommettamo.» Se retornarno, e 'l marito, quanno arrivarno a casa, se mese dentro il sacco dell' olio. Il compare bussa e la moie s'affaccia tutta scagnata. «Commare, per piacere me fai starmà quest' olio?» «Sì compare, entra pure.» «Capperi, quà come se sta allegramente! E il compare?» «È andato fora, ha fattu meijo, così ci ha levato l'incommodo. Tiralo un po' più qua quest' olio.» «No no, commare, in quel cantone se vie' starmenno un po' alla volta.» Lo fece cenare, e poi glie disse: «Adesso, compà, voijo che cantamo insieme.» «Ebbene pe' contentatte

cantarò. Allora essa ch'era ubbriaca cotta, cominciò a cantà:

Lo mio amore è andato in là in lane,
È andato in là e non possa revenire,
Je venga 'l feraiolo e a quissu none.

Rispose il compare dell' olio:

A me che m' ha promesso tre fiorini,
Voijo la borsa e voijo li quatrini.

In questo mentre responne lu marito dentro lu sacco;

Se non bastano tre, te ne do quattro;
Tiemme lu prete e scioglime lu sacco.

Allora sortì fora, e a forza de bastonate ammazzò prima il compare prete, poi la moie, e così se ne annette a venne l'olio coll' altro compare.

XII.

LA NIPOTE DEL PRETE E IL MORTO RISUSCITATO

(Novellina popolare ternana)

C'era 'na vorda un prete e avea 'na nepote assa' curagiosa. Quissu la mannaa 'gni sera a accenne lu lume allu mortu

quanno che ce stea. 'Na sera lu 'attu dellu prete stea chiusu na chiesa, e la nepote vane a appiccià lu lume come de solitu: lu gattu s'era missu a dorme sopra lu mortu, e quanno 'ntese che venea ggente fece nu zumbu, e jette vicinu alla gioinotta. Quissa ebbe 'na gran paura: brillò un po' inturno, e la entro je se smorzò lu lume. Lu 'attu pe' no esse chiuso 'n te la chiesa, se attaccò alla vesta della nepote coll' ugne. Quissa pe' la paura che fusse lu mortu je se pijiorno le 'nfantijole e cominciò a strillane. Lu mortu che nun s'era mortu, ma je s'era pijatu 'nu stravasu, se sveija e se 'mpaurine, e jette a vede se che era. Vedde questa bardascia e se pensò che fusse morta, e la schiaffò 'n tu lu catalettu, e pe' consolalla je se messe su 'n cima. Lu prete ch' ea intesu de strillà la notte, malappena fo giorno, se schiaffò su le braghe e jette 'n a chiesa a vedè se che era. Nun dubità che te vede lu mortu bellu bianco e ruscio che stea su lu catalettu a rescallà la nepote che s'era morta. Dice lu prete: «Ma mortu meo, che te buggiari? Ma si' cica paciu?» «Scine, dice lu mortu, e un millu! Audru che paciu: tu bruttu paciacciu, che manni de notte sta pôra fijia a guardà lu mortu, e pe' la paura s' è morta

puro essa. Accussiglie arriccontò tuttu er fattu, e lu prete, com' è de solitu, senza scòmmedasse cica arispose: «Ebbè, parcienza, vo dine che le sequie, che dovea cantà a tene, la cantarò a essa: accusì non la canto a uffa.» Se schiaffa su la stola e lu piviale, fa le sequie: la mortu resmijatu lu fece sagristanu e la pora sagristana jette a fà la terra pe li cici.

XIII.

LA MERLA E COSTANZA

(Novellina popolare di Amelia)

C'erano 'na volta due mercanti, uno avea 'na fijia zitella, l'altro un fijio giovenetto, e faceono l'amore insieme. Il padre de Peppino fallì, e la ragazza quanno vide che lu sposo s'era impoerito, non avea più voija de discorrece. Quello che non era un minchione, e capiva tutto, disse fra se: «È meijo che me ne vada via, così me ne scorderò meijo.» Piija un cavallo e parte. Cammina, cammina, arriva da 'na città, e capita proprio 'n una bottega de mercante. Lì come se sa, comensano a discorre. Lue

glie racconta ogni cosa, che s'era innamorato d'una certa Costanza, e vulia sposalla, ma quilla dopo 'n po' de tempo no' je dava più retta, e s'era messa sulle grandezze, allora pe' scordarsene, se n'era annatu via. Il mercante glie rispose: «Vôi venire pe' giovane con me?» Peppino senza dire nè come nè quanno acconsentì. Di fatti ce stette molto tempo. Però prima de partì, lassò ditto a casa sua che, se sposasse Costanza, glie l'avessero fatto sapere un po' de giorni prima. Va e tutto un momento je arriva una lettera che Costanza annava a marito. Quisto allora disse ar padrone: «È tanto tempo che non sono andato più a casa, che voijo vedere un po' come stanno le cose, e se j'è successo niente.» Al padrone glie rincresceva molto che partisse, ma Peppino promise de ritornà. Allora fecero li conti, e glie rientrava tutto 'l salario, perchè nun avia pijato gniente. Va da una città vicina e se ferma puro da 'na bottega de mercante; se fa fare tre tonache, una da pellegrino, una da prete, e una da romito. Rimonta a cavallo, e se parte per un' altra città, entra da un orefice e se compra tre diamanti; uno da cento scudi, uno da ducento, e uno da trecento. Se armette in cammino, e artorna alla patria sua; entra 'n t' una locanda, e

dice al padrone se ce ha un luogo da dormire per tre sere e un altro per arpone la bestia. Quanno fu sera, cenò, e se mise a letto. La mattina s'arza e se veste da pellegrino, se mette ar deto l'anello da cento scudi, poi se n' annette alla casa di Costanza, e bussa pe' un po' de limosina; la serva che glie diede 'na pagnottella, s'accorse del diamante. Va dalla padrona e glie dice: «Sora padrona mia, che bell' anello porta quel pellegrino! Mancu lu sposo ce l'ha come quello.» «Davero, rispose quella, chiamalo un po'.» La serva s'affaccia e glie dà 'na voce. Quello se artorna indifferente, e allora la serva glie disse: «La padrona è sposa, faglie vedè un po' l'anello.» Costanza se lo misurò, je dice che glie piaceva, e volea che je lu vennesse.» Ma il pellegrino glie respose: «Jo non lo vendo, ma giacchè siete sposa, ve lo regalo, se toccamo assieme la punta del piede.» Costanza diceva: «No, no, non voglio, ma dopo tante chiacchiere della serva fece quello che vulia.» Il giorno dopo Peppino se veste da frate, se mette l'anello da ducento scudi e artorna alla casa de Costanza a chiede l'elemosina. Succede la stessa scena del giorno avanti. La serva je lu vede, e lo dice alla padrona. La sposa se lo vulia comprà, ma

lu frate birbo glie respose che je l'avrebbe dato se accostava il ginocchio col suo. Quella non voleva, ma la serva anche 'sta volta la persuase, e cosi se contentò. Peppino se ne revà alla locanda, e il giorno dopo se veste da romito con l'anello da trecento scudi, e bussa alla porta de Costanza. La serva fa calà giù la padrona, che se lo volea comprà a qualunque costo per lu giorno de lo sposalizio. Ma lu romito glie disse: «Jo lo voijo regalà, purchè me facci dormì una notte con te.» Costanza assolutamente nun vulia, ma la serva: «Che glie fa se 'sta notte dormi con questo, tanto domani sera devi dormì co' lu sposo, e non te ne vie' danno.» Cosi se accomodarno, e la sera lu romito ce doveva andà a tre ore de notte, perchè prima ce stava lu sposo. La sera va e se ferma da uno stanzino 'n capo le scale; quanno se ne annette lo sposo, salì de sopra e andò a dormire con Costanza. Questa se spogliò, se cacciò la camiscia, e la mittie' sopra lu letto. La mattina Peppino s'alza avanti giorno se piglia la camiscia e se ne va proprio a casa sua. A casa tutti chi de qua, chi de là: «Ben tornato, ben tornato! Ti trovi proprio allo sposalizio de Costanza l'amante tua antica.» Dopo lue se ne va 'n

piazza, incontra i fratelli della sposa issi, glie diedero il ben tornato, e poi per forza lo invitarono al pranzo. Questo sulle prime disse de no', ma poi ce annette. Al pranzo se ne stava tutto malinconoso. Gli altri glie fanno: «Ma troppo stai zitto, eppure sei stato fuora e dovresti raccontà qualche cosa.» «Giacchè lo volete, ve posso raccontà un fatto che me successe. Una volta andiedi a caccia, caricai lo schioppo da cento scudi, tirai a una merla, e la colsi sulla punta del piede. Il giorno dopo ce ritornai collo schioppo carico da ducento scudi, glie colsi 'n un ginocchio, ma non la potetti colpì. Il terzo giorno caricai lo schioppo da trecento scudi, tirai e la feci fredda. La merla è Costanza, questa notte ho dormito insieme con lei, e se non ce credete, eccove la camiscia sua.» Tutti armasero maravigliati, Costanza che se ricordò de tutto, disse ch'era vero, e allora tutti se misero a ride. Lo sposo non ne volle sapè più de essa e se la svignò, e così Peppino che prima era stato disprezzato, e rifiutato fu per forza el marito de Costanza.

XIV.

LA COMPAGNIA DI SAN BRACALE

(Novellin popolare folignate)

C'era 'na volta un omo e quist' omo avia moije e se n'era innamorato un prete. Quista donna ci avia 'na comare che sempre je diceva: «Ma quillo prete te vo' bene, te vo' parlà, e ha ditto che il primo giorno che va fora lu tô marito ti vo' venì a trovà; ha ditto che vo' fà 'na grande cena e che ci avemo da stà noi tre soli.» E quilla je disse: «Lu faremo.» Un giorno va a casa lu marito e je dice: «Domani sta la fiera in un paesetto vicino, e io ce voijo annà. Parto quista sera, così domane per tempo me trovo alla fiera.» E quista tutta contenta va a trovà la comare e glie dice: «Ohu! comare mia, lu maritu va alla fiera, tu avvisa lu prete che questa sera facemo la cena.» La comare corre, corre su dallu prete: «Eh! Don Crispoldo, lu maritu della comare mia va alla fiera, tu damme li quattrini che preparamo la cena.» Lu prete je li dette e la comare preparò la cena. Lu maritu

parte e lu prete va a ritrovà la moije. E mangiarono bene e dopo je disse lu prete: «Vedi questa sera che non c' è lu maritu tua no volevi stà con me, e vedi quanto stamo bene.» E la comare je diceva le medesime cose. Dopo che avevono mangiato e bevuto, lu prete che s'era straccato de beve e mangià, diceva: «Mo' che faccio? Bisognerebbe che andassi a casa.» E la comare je diceva: «Dove vuoi annà, Don Crispoldo? La comare mia sta senza maritu e te po' accomodà con essa.» Lu prete fu contento e annò colla comare nella camera de questa; i due amanti se spojorno nudi, se ne girno au letto insieme, e cominciorno a trastullarsi amorosamente; mentre che lu prete se la godeva colla comare, se udì 'na gran bussata: «O comare mia, quistu è lu maritu; come facemo?» «Risponnegli 'n po', ma non lu fà entrà.» S'affaccia la comare e dice: «Chi è?» Lu maritu de sotto la fenestra disse: «Comare mia, famme el piacè, buttame giù le bisacce che me ne so' scordato, stanno sopra 'na cassa lì alla camera mia.» La comare in fretta e allo scuru prese le brache de lu prete e je le buttò. El maritu prese le brache e annò alla fiera. Se fece jorno e lu prete se voleva vestì, e dice: «Ohu! Doe sono

annate le brache mia che non l'ho?» E anniede a domannà alla comare doe stassero le brache dellu prete: «Eh! comare mia, quista notte l' ho buttate allu maritu tua; invece delle bisaccie je ho buttato le brache dellu prete.» «E mo' come facemo? Che je dicemo allu maritu mia? Vedemo 'n pò de fà alla meijo.» «Sta 'n po' zitta, comare mia, che mo' rimediamo a tutto; lu prete ce n'ha 'n altro paru?» La comare annette alla casa dellu prete a pijià 'n altru paru de brache, e poi se le mise puru essa, e cussì stava lì in casa della comare e venne lu maritu, bussa e je aprirno. E la comare je disse: «Ohu lu compare!» E je zompava attorno: «Che hai apportato dalla fiera? Mi dispiace che la comare sta pocu bene.» E intanto che je faceva quistu discorso je faceva vedè le gambe. E allora lu maritu de quella diceva alla comare: «Che vuol dire che porte quiste gambe così nere?» «Ah! compare mio, ah! Che non lo sai? Non je l'hai viste mai alla moije tua?» «Ma che je ho da vedè alla moije mia?» «Ah! Ma che non lo sai, compare mia? Io e la moije tua stamo scritte sulla compagnia di San Bracale.» «Oh! comare mia, quanto te so' obbligata!» E la comare, je disse: «Perchè me sei obbligato?»

«Te so' obbligato, comare mia, perchè adesso veniva a casa e ammazzava la moije mia, perchè me credevo che stasse a dormì collu prete. E in vece che me dite, state scritte a quista compagnia e io non lo sapevo. Ho calunniato quellu pôru prete ch' è così bono. Invece, comare mia, vallo a chiamà chè io je voijo domannà perdono, e lo voijo fà pranza con me, e ce deve stà tu pure, comare mia, e dovemo stà allegri.» La comare anniede a chiamà lu prete e pranzorno bene e meijo e vissero in pace. Accussì lu prete senza perdere l'amicizia de lu maritu, potette continuà a godere i piaceri d'amore colla so' comare, e per gratitudine de lu servizio auto da l' altra comare, ch' era puru giovine e bella e innamorata anche de lue, se contentò de faje gustare insieme anche a essa li stessi piaceri carnali.





NOVELLE POPOLARI TOSCANE.

I.

IL PRETE BRACALONE

C'era 'na volta a Bibbiena un macchiajolo abbastanza rozzo e ignorante d'una trentina d'anni; costui abitava presso un contadino, col quale era stretto in amicizia, sicchè stavano sempre insieme. Il macchiajolo aveva in moglie una bella giovinotta di 21 anno, che godeva fama della ragazza più perbene del paese, e non aveva mai ascoltato nè prima del matrimonio, nè ora nemmeno ascoltava nessuno dei tanti innamorati che le facevano la corte. Non è però a stupire se avesse tanti ammiratori, essendo veramente

un bel tocco di sposa, come si suol dire, una vera bellezza sensuale; era brunazza, dagli occhi neri e sfavillanti, dalle guancie rubiconde, assai atticciata di membra, paffuta, rotonda, piena di succo. Anche la moglie del contadino sua comare, perchè li aveva tenuto a battesimo un bambino, era pure una bella sposa grassa e fresca come una mela casolana, e superava di soli 4 anni l'età della vicina. Erano esse molto amiche e stavano sempre insieme specialmente, quando i loro mariti non si trovavano in casa. La moglie del contadino aveva l'amicizia d'un nerboruto prete cappellano in quel paese, e quando suo marito andava fuori al mercato e stava assente per qualche giorno da casa, (e ciò gli succedeva spesso) lei si faceva venire il prete suo ganzo in casa, e passava nottate deliziose in letto insieme con lui. Nel frequentare la casa della moglie del macchiajolo ebbe occasione di parlare coll'amica sua del proprio ganzo e delle nottate deliziose che passava insieme con esso in letto; onde questa che, sebbene onesta, pure amava la celia ne' discorsi, un poco alla volta senz' accorgersene cominciò a prender gusto alla descrizione de suoi piaceri amorosi col capellano, sicchè anche la Geltrude (che

così aveva nome la moglie del macchiajolo) non potè astenersi pure dall' ardente voglia d'imitare la sua comare Antonietta (la moglie del contadino) e di procacciarsi essa pure un ganzo, e anche lei decise di scegliersi un prete, perchè in genere queste persone sono più discrete, e sanno più piacere alle donne. E più d'una volta la Geltrude avendo veduto passare il curato s' innamorò di lui. Era questi un sacerdote di carattere integerrimo, assai caritatevole per i poveri e molto amato da' suoi parrocchiani. Sebbene piuttosto austero di natura, pure piaceva per il suo aspetto assai simpatico; egli aveva 40 anni, era molto ben complesso, gagliardo, e grasso, dal nero crine, dal volto vermiglio e gioviale, dall' ampie spalle, dall' occhio vivace e lucente; insomma spirava una grande aria di salute e di esuberanza vitale da dover piacere alle donne. Sulle prime la donna vergognandosi di scoprire la sua passione al curato, molto più che sapeva quanto fosse austero, cercò di frenarla, ma poi, non potando più reprimersi, gli scrisse una lettera, in cui gli faceva un' ardente dichiarazione d'amore e lo pregava d'aver pietà di lei e di volernela ricambiare. Verso la fine la Geltrude informava il curato, che se avesse

consentito a ricambiarla d'amore, gli avrebbe fatto sapere per mezzo della sua comare Antonietta, quando suo marito fosse con quello di costei assente da casa, perchè potesse venire a passar la nottata in letto con lei. Don Bernardo, il curato appena ricevuta la lettera amorosa, la lesse e, siccome conosceva benissimo di vista la Geltrude, dall' immagine della sua beltà sensuale si sentì subito così commuovere il cuore, che gli si sciolse il duro ghiaccio che attorno l'avvolgeva, e invadere da un uguale intenso fuoco; onde sotto l'impero della nuova possione rispose tosto alla Geltrude che accettava molto volentieri il suo amore; ch' era disposto a ricambiarla di pari amore, e che sospirave il momento di testimoniarglielo coi fatti. Non è a dire quanta consolazione desse alla Geltrude la risposta del prete; quindi a lei pareva mille anni che il marito si allontanasse da casa per starsene un poco a suo agio col curato che amava tanto. Ma non andò guari che i suoi voti furono esauditi, oltre a quella parecchie altre volte; poichè quasi tutte le notti aveva bisogno il marito di andarsene a caricare la soma delle legna, e si accompagnava sempre col vicino, e con lui dopo divideva il guadagno. Onde la Geltrude

mandò ad avvisare Don Bernardo, che venisse da lei quella sera in sua casa, poichè il marito se n'era andato via. L'Antonietta sua comare, che dovea andare a riportar l'ambasciata al prete, fece capire alla Geltrude che voleva prender parte al festino anche lei, perchè s'era pure molto incapriccita ancor essa di Don Bernardo. La Geltrude, che non era punto egoista e gelosa, e che amava tanto la compagnia di lei per il suo umore gioiale e allegro, prevedendo che la sua presenza avrebbe reso il festino più dilettavole consentì appieno al desiderio dell'Antonietta. Questa dunque corse trafelata dal prete a far l'ambasciata, e nello stesso tempo ancora chiese a lui di poter prender parte al festino. Don Bernardo che ormai altra volontà non avea che quella di compiacere altrui, consentì ad amare pure l'Antonietta. Venuta la sera stabilita, essendosene già partiti il macchiajolo e il contadino, l'Antonietta si recò in casa della Geltrude. Questa oltremodo lieta di sapere che il marito col compare doveva star fuori tre giorni apparecchiò un lauto pranzo colle provviste già mandate dal prete. La Geltrude e l'Antonietta, per poter più piacere al prete, si vestirono in abiti negletti con guarnelletti

corti, con busti molto scollati e cogli abiti senza maniche. Sicchè la Geltrude mostrava nude le giunonie polpute candide braccia fino alle spalle, e dal busto scuro che faceva risaltare il candore della pelle lasciava uscir fuori fino alle fragolette le sue macicane lattee mammellone, così protuberanti e ricolme, che parevano due mappamondi. L'Antonietta pure dal vestito scollato e senza maniche mostrava sporgenti fuori le bianche turgide poppe, e nude pure le cicciute braccia. Eccoti frettoloso venire Don Bernardo, ed entrando nella saletta rimaner estatico dal piacere libidinoso alla vista delle due donne seminude. Queste non meno al vedere il nerboruto prete, già pregustando le delizie veneree, che avrebbero con lui goduto, ardono di concupiscibile appetito; onde gli si fanno incontro e colle desiderose braccia a gara se lo stringono al seno, lo inondano di focosi baci, e di altrettanti stretti abbracci e caldi baci vengono ricambiate ad usura. Indi le due donne si seggono a tavola, facendo adagiare il prete in mezzo a loro, e cominciano a macinar a sei palmenti e a trincar allegramente. Le donne servono il prete, beata quella tenendosi, che gli porge il miglior boccone, e spesso gli danno e ne ricevono i più ardenti

baci, e i più stretti abbracci. Intanto i cibi copiosi e i vini fanno circolare il sangue loro più rapido nelle vene, onde le ardenti occhiate, i palpeggi, le strette, i baci e i pizzicotti vanno sempre più crescendo, e verso la fine del pranzo esaltate le due donne dai vapori del vino si seggono sulle coscie di Don Bernardo e si avvinghiano al collo di lui che calate giù le brache avea posto a nudo le sue coscie polpute e pelose e le pudende, ma ormai non potendo più contenere il lussurioso loro fuoco, dopo aver esaurito quanto i piaceri preliminari della vista, e del tatto hanno di più squisito, le due fervide spose e il prete corsero in camera e spogliatisi affatto ignudi tutti e tre, per godere più saporite le carnali delizie, l'Antonietta e la Geltrude si coricarono e fecero giacere in mezzo a loro il prete. Anzitutto si bearono colla vista scambievole delle proprie nude bellezze, e poi dettero principio all' amorosa lotta, e salito il prete sul ventre della Geltrude cominciò a correre la geniale palestra con un vigore ed una maestria somma, forte spronando la giumenta al corso, e suscitando nella donna un sovrumano diletto col suo mostruoso palafreno. Compiuta la prima posta, corse

la seconda coll' Antonietta, e così per non far torto all' una o all' altra, inondando entrambe d'immenso venereo godimento e, palesandosi un gagliardissimo e infaticabile stallone, parecchie volte scosse vigorosamente il giuggiolo ad esse. Intanto il prete aveva già ricominciato un' altra volta la danza trivigiana sulla pancia della paffuta Geltrude, facendola silinguire dal gusto, quando eccoti sul più bello sentono forte bussare alla porta della strada. Era il macchiajolo che bussava, essendo tornato a casa per prendervi il pastrano dimenticatosi, del quale aveva bisogno, perchè s'era levato tempo cattivo. S'affaccia la comare alla finestra e gli chiede tutta impaurita che cosa voglia. Il macchiajolo grida che gli getti giù il pastrano. L'Antonietta in fretta e al bujo cerca il pastrano, non lo trova; alfine a tastoni scambia le brache del prete col pastrano, e, in cambio di questo, le gitta giù al macchiajolo, che le prende e se le butta addosso mezzo sonnacchioso e ritorna via. La comare richiude la finestra, e si corica di nuovo, e si riprendono gl' interrotti piaceri fra le due donne e il prete. E questi senza punto stancarsi fino all' alba gagliardamente lavorò di schiena, e ruppe dodici ben arrestate lance

nel gagliardo venereo scudo delle due ganze e prima di alzarsi concertarono di trovarsi altre volte a tanto soave convegno. Intanto il prete si alza, comincia a vestirsi per andarsene via, ma non gli riesce più di ritrovare le brache. Le due donne disperate non sanno che fare, e sospettano d'averle gettate al macchiajolo in cambio del pastrano, onde al prete tocca d'andar in fretta, per non esser visto da alcuno in mutande, alla cura. Il macchiajolo, fattosi giorno, s'accorge d'avere addosso le brache del prete invece del pastrano, indi sdegnato brontola: «Birbona della mia moglie! Quando vado a cosa, la voglio ammazzare; chè aveva il curato con sè a giacere in letto.» La comare però pensa tosto ad un' astuzia e fa coraggio alla Geltrude. Si fa dare un pajo di brache nere dall' altro prete suo ganzo; se le mette, poi se ne va via e, quando venga il macchiajolo, essendosi prima già dato l'intesa colla Geltrude, questa lo dovrà mandare dall' Antonietta. Eccoti ritorna il macchiajolo a casa tutto arrabbiato e grida a sua moglie: «Porca buggerona! Stanotte ti eri fatto venire il curato in letto per sollazzarti con lui eh?» — «Marito mio, perchè dici mai questo?» risponde la Geltrude. Ed esso mostrando a lei le brache del prete

riprende: «E queste brache nere che m'hai gittato dalla finestra per errore invece del pastrano di chi sono?» — «Marito mio, soggiugne lei, non lo sai? Ebbene te lo dirò; io e la mia comare siamo della compagnia de' bracaloni, e perciò bisogna portare le brache nere.» — «Ma io non ci credo, insiste il marito, conducimi dalla comare, e se sarà vero quel che dici, ti perdonerò.» Se ne vanno tutti e due dalla comare; la Geltrude entra per la prima e le dice: «Antonietta, lo vedi, mio marito mi vuole ammazzare; egli sostiene che avevo il curato in letto a trastullarsi con me, perchè invece del pastrano stanotte gli ho gittato le brache nere.» «Allora, dice la comare al macchiajolo, come siete stolto! Non lo sapete che ancor io sono della compagnia de' bracaloni?» Nel dir questo gli fa vedere le sue brache nere. Allora il macchiajolo le dice: «Moglie mia, perdonami, se stamattina ti ho strappazzato; poichè, quando venni, il dubbio che tu mi fossi stata infedele, usando col curato, mi aveva tanto stizzito, che in quel momento, io ti avrei uccisa, ma ora vedo che sei proprio innocente e infatti anche la comare me lo assicura; come mai ho potuto sospettare di te e di quel sant' uomo di Don Bernardo?

Voglio riparare il male fatto e preparare un desinaretto, e vi voglio invitare anche il curato, che da qui avanti dev' essere un amico di famiglia.» Ciò detto il macchiajolo e sua moglie rincasano; il giorno dopo egli mantiene la sua parola; fa allestire un buon desinare, v'invita la comare e il marito di lei, e anche il prete. Per dimostrare fino a qual punto si fida del prete, a tavola l'obbliga a sedere accanto a sua moglie; narra il sospetto ingiusto che ha concepito sul conto della Geltrude e del curato, e in pena di tale sospetto egli vuol dare la prova della massima sua fiducia nella virtù della moglie e del prete, esigendo che d'allora in poi debba il curato diventar amico di casa, venire a trovarlo e a far compagnia a sua moglie, quando per caso abbia a lasciarla sola. Ognuno s'immagina che il macchiajolo non parla a sordi; onde profittando della facoltà ricevutane, ogni qual volta esso è lontano, specialmente di notte la Geltrude e insieme l'Antonietta passano le più deliziose nottate in letto con Don Bernardo, e talvolta pure coll' altro prete ganzo dell' Antonietta che prende parte al venereo loro sollazzo. Così, accortamente destreggiandosi, le due spose godono a lungo felicemente de' propri

amori co' due preti, e l'Antonietta, volendo ricambiare la Geltrude della cortesia ricevuta, induce Don Pasquale, il suo ganzo ad amarla e a trastullarsi con lei; il che non le impedisce di spassarsela pure con Don Bernardo, come l'Antonietta del pari prosegue a sollazzarsi con Don Pasquale, e una stessa camera e un medesimo letto li accoglie tutti e quattro ignudi per sfogare il loro fomite carnale.





NOTE COMPARATIVE

AL I VOL. DEI *ΚΡΥΠΤΑΔΙΑ*.

NOVELLE SECRETE RUSSE.

No. VII: *Le pou et la puce*; cfr. Grécourt, *Oeuvres diverses*; Amsterdam. 1775, t. I, pag. 238, fable: *Les deux rats*; D'Auberval, *Contes en vers erotico-philosophiques*, Bruxelles, Demanet, 1818, t. II, pag. 13: *Les trois voyageuses ou les trois puces*.

IX: *Le c.. et le cul*, cfr. *Recueil general et complet des fabliaux* etc. *publiés par A. de Montaiglon et G. Raynaud*, Paris, librairie des bibliophiles, 1877—83, t. II, no. 39: *Le*

debat du C.. et du C..., A. C. de Fabritii, *Libro dell' origine de' volgari proverbî*, no. 4: *Chi non si può distender si ritragga; Parnasse satyrique du XVIIIe siecle*, Neuchatel, 1874, pag. 31: *Les deux bavards*; cfr. pure le *Cazzaria dell' Arsiccio Intronato* (Antonio Vignali di Buonagiunta) Napoli, 1530, e il *Debat de l'homme et de la femme fait et composé* par frère Guillaume Alexis (vol. III delle *Joyeusetés* edite dal Techener, e anche vol. I delle *Anciennes poesies françoises raccolte da A. de Montaiglon.*)

XIII: *La tête de brochet* vedi *Les Heures de Paphos, contes moraux par un Sacrificateur de Venus*, 1787, pag. 10: *L'écrevisse; Les Nones fugitives, ou le pucelage à l'encan, opéra-comique, suivie de contes moraux et d'anecdotes voluptueuses, Anecdotes voluptueuses* pag. 47: *Le bijou dentelé*; Robbè de Beauveset, *Oeuvres badines, Contes*, Londres et Paris, 1801 P. I, no. 32: *Les mouches à miel*; Abbè Bretin, *Contes en vers et quelques pieces fugitives*, Paris, 1797, pag. 25: *La tête du brochet;* Plancher de Valcour, *Le Petit Neveu de Bocace, ou contes nouveau en vers*, Genève, 1796, Liv. III, no. 7: *L'oiseau qui mord*; hanno pure qualche affinità colla presente novella le due seguenti del Morlino, e del Parabosco

(H. Morlini, *Novellae, fabulae, comoedia*, Parigi, Jannet, 1855, appendice, no. 10: *De puella mirifice a stellione liberata*; Girolamo Parabosco, *I diporti*, no. 17: *Camilla, giovane semplice, da una disgrazia accadutale prende occasione ed astutamente alla madre marito domanda.*

XIV: *Le mariage du benêt*; per il particolare del nome curioso di tabacco, che al fallo proprio dà lo scemo cfr. Grécourt, *Oeuvres diverses* t. I, pag. 230: *Le Bout du Tabac; Legende joyeuse, ou les trois cent trois leçons des hommes et des femmes impudiques* etc. Londres 1804, III, 11; Vasselier, *Contes*, Paris, J. Liseux, 1883, pag. 54: *La prise de tabac.*

XV: *La fiancée craintive*, cfr. A. C. de' Fabritii, *Libro dell' origine de' volgari proverbi*, no. 39: *Ciascun s'ajuta co' suoi ferriuoli*; Beroalde de Verville, *Le Moyen de parvenir*, c. XXIII *(Problème)*: *L'achat d'un meilleur outil.*

XVI: *La p... brulante*; cfr. Michele Angeloni, *Novelle*, Lugano, 1863, no. 5: *L'innocentina*, canto I; *Quattro novelle scelte*, Costantinopoli, 1865 (Bruxelles, Impr. de J. H. Briard), pag. 21, no. 2: *La novella della figliuola del mercatante.*

XXI: *Les moujiks et le seigneur*. La prima parte della novella ricorda il noto scherzevole uso, assai divulgato specialmente a Livorno, quando si sente qualcuno sventare, di dirgli: «Che peccato, che ora non siamo più al tempo dell' ultimo colera, chè altrimenti, se voi foste andato a fare queste vostre scorreggie tanto puzzone e strepitose davanti al governatore, avreste in un battibaleno, senza dire nè ai nè bai scroccato almeno anche a dir pochino un dieci paoli[1].»

XXIII: *Non*; cfr. Gudin, *Contes en vers*, t. II, Paris, 1804, liv. VIII, *Contes érotiques*, pag. 329: *Le non*[2], Vadé, *Contes: La muette et le bavard* (*Anthologie satyrique, répertoire des meilleures poésies et chansons joyeuses parues en français depuis Clément Marot jusqu'à nos jours, publié par et pour la Société des Bibliophiles Cosmopolites*, Luxembourg,

---

1 Il paolo era un' antica moneta d'argento di Toscana del valore di 0,56; sicchè 10 paoli parrebbero equivalere a L. 5,60.

2 In una novella poetica erotica polimetra in tre canti stampata alla macchia intitolata: *Natura e contronatura*, c. 2 si leggono questi due versi:

. . . . . . Mentre il labbro nega
La p . . . . va tonoreggiando: «Frega.»

Imprimé par les Presses de la Société, 1877 t. III, pag. 147); Messire Bourdeau de Bourdeille (Emile Villemot) *Le Petit Brantome de poche, illustré par Loir Luigi,* Paris, Paul Ollendorf, 1883; pag. 37, c. IV: *D'ung comédian qui estoit muet comme carpe*; Comte de Chevignè, *Les contes remois,* Paris 1868, Partie II, no. 6: *Oui et non.*

XXIV: *Le mari sur les oeufs.* La prima parte della novella si riconnette a uno de' più noti e diffusi episodi del divulgatissimo tema del melenso, che in Toscana prende il nome di Giucco, Giucca, o Giucà, e in Sicilia Giufà; anche il no. XXVII si riferisce allo stesso tema, benchè a un altro episodio del medesimo. La seconda parte di essa riguardante la donna travestita da soldato con quello che segue richiama direttamente al fabliau: *Du Berengier au long cul,* del quale si hanno due versioni; vedi per esso Anatòle de Montaiglon, et Gaston Raynaud, *Recueil général et complet de fabliaux des XIIIe et XIVe siècles imprimés ou inedites publiés avec Notes et Variantes d'après les Manuscrits,* Paris 1878 e 80 ti III e IV ni 86 e 93. Imbert ha verseggiato il detto conto. Vedi pure Bernhard Jülg *Mongolische Märchen, die neun Nachtrags-Erzählungen des*

Siddhi-Kür u. s. w. Innsbruck, Wagner, 1868, no. 18: *Die verrätherische Trompete,* pag. 23—27; Benfey, *Pantsch. Einleitung* I, pag. XXV, e pag. 136—38; Liebrecht in *Orient und Occident*, 1862, I, 116—21. Il particolare del sesso muliebre fatto credere al melenso una piaga occorre parimente nel libro: *La fleur lascive orientale, contes libres inédites traduits du mongol, de l'arabe, du japonais, de l'indien, du chinois, du persan, du malay, du tamoul,* etc. Oxford, 1882, pag. 181: *Le jeune homme qui ne connaît pas son sexe.* Occorre pure nella seconda metà della seguente novella segreta russa.

No. XXV. *Le chasseur et le sylvain*; la prima metà della novella somiglia in qualche modo alla 2ª della 6ª. *Notte* dello Straparola nelle sue *Piacevoli Notti*; in essa Castorio si lascia castrare da Sandrino per diventar grasso.

XXVI. *Le moujik et le diable.* Per questa novella cfr. J. La Fontaine, Liv. IV: *Le Diable de Papefiguière;* Rabelais, *Pantagruel,* Liv. IV, Chap. 46: *Comment le petit diable feut trompé par ung laboureur de Papefiguière*; Afanasieff, *Narodnuija Russkija Skazki*, II, 33; Asbjornsen, *Ny Samling,* Christiania, 1871, no. 74, 3; *Magazin für die Litteratur des*

Auslande 1834, no. 134; *Conde Lucanor* c. 41; Grimm, *Kinder- und Hausmärchen*, no. 189: *Der Bauer und der Teufel* (vedine nel t. III ediz. di Gottinga la rispettiva nota); cfr. pure un poema di Rückert d'origine araba, pag. 75; De Gubernatis, *Mythologie zoologique* t. II, pag. 119 e nota; Liebrecht, *Academy*, Giugno 1873, no. 74; riscontra pure Theophilo Braga, *Contos tradicionaes do povo portuguez*, no. 81: *O compadre Diabo*, e la rispettiva nota nel t. II, pag. 213–14.

XXVIII: *La femme de l'aveugle*; il De Gubernatis, che riporta in una delle sue opere di mitologia comparata una variante di questa novella russa, fa sopra essa molto sagaci osservazioni; cfr. pure *Recueil general des fabliaux*, ediz. del Montaiglon t. III, pag. 54, no. 61: *Du prestre qui abevete*; cfr. il *Poirier enchanté* nella *Romania* III, 314; riscontra su questo proposito le osservazioni del prof. Felice Liebrecht nel suo volume: *Zur Volkskunde, Alte und neue Aufsätze*, Heilbronn, Fratelli Henninger, 1879 (*Novellistik und Schwänke: Von den drei Frauen*, pag. 135—36); aggiungi: *Le novelle antiche dei codici panciatichiano-palatino 138, e Laurenziano-gaddiano 193 di Guido Biagi*, Firenze, Sansoni, 1880, pag. 199, no. 155: *De la donna*

de le pere[1]; *Bahar-Danush, or Garden of knowledge, an oriental romance, translated from the persic by Jonathan Scott*, Shrewsbury, 1799, tre vol.; vedi il 2º, pag. 64 (episodio della novella 8ª); G. Chaucer, *Canterbury Tales, Marchandes Tale* v. 10137—290; il particolare del supposto albero incantato occorre pure nel Boccaccio, *Decamerone*, Giornata VII, no. 9; nel Fabrizi, *Libro dell' origine de' volgari proverbi* no. 10: *Altri ha le noci, ed io ho le voci*, parte 1ª e in A. Cornazano, *Opus quod de proverbiorum origine inscribitur*, Milano, 1502; tale novella latina è affatto simile all' italiana del Fabrizi; il supposto albero incantato diviene poi un' invetriata in alcune novelle francesi, per le cui versioni cfr. *Contes à rire, ou récréations françoises*, Paris 1769, t. II, pag. 164: *Gageure de deux voisins à qui feroit son voisin cocu le plus subtilement*, e gli *Amusements françois au contes à rire*, Venise, D. Pitteri I, 752 (colla traduz. ital. di fronte) t. II, pag. 76: *La gageure des trois voisins*; in entrambe le novelle riscontra la prima parte.

---

1 In G. Rua *Novelle del Mambriano del Cieco da Ferrara*, Torino, E. Loescher, 1888 in nota a pag. 107 vi è citata una novella popolare piemontese inedita dal titolo: *L'albero incantato*.

XXIX: *Le tétras (Coq de bruyère)* cfr. il favolello del Garin: *De la grue*, Op. cit. t. V, no. 126; essò fu verseggiato dall' Imbert nel suo libro: *Nouvelles historiettes en vers*, 1781 pag. 189; vedi pure l'altro favolello: *Du Bouchier d'Abeville* di Eustazio d'Amiens, Op. cit. t. III, no. 84; Poggii, *Facetiae*, no. 69: *Anser venalis*; La Monnoye, *Opere latine*, fav.: *Rusticus capos vendens;* G. Chaucer, *Canterbury Tales: The Shipmannes Tale;* Sabadino degli Arienti, *Settanta novelle porrettane*, 1510, no. 34; Sacchetti *Novelle*, no. 231, Lasca, *Cene*, I, no. 6; Gudin, *Contes en vers*, Liv. III, pag. 111: *Les deux perdreux*; Ariosto, *Orlando Furioso*, canto 23, ott. 71—143; Malespini, *Dug. Nov.* P. II, no. 29; Franciscus Swertius, *Poet. Belg. Delic.*: *Mola*, fabula; La Fontaine, *Contes*, liv. II: *A femme avare galant escroc*; cfr. un' omonima commedia del Collè; Barbazan, *Fabliaux*: *Fabliau du pretre et de la dame*, t. IV, pag. 181; *Le Singe de la Fontaine*: *Le Mortier*[1]; Boccaccio, *Decamerone* G. VIII. no. 2; Bebelii, *Facetiae* Lib. III, pag. 188 (ediz. di Amsterdam 1660): *Factum cujusdam Francigenae*; *Nugae venales*

1 *Le fond du sac, recueil des contes en vers*, Rouen, J. Lemonnyer, 1879, t. 2; *Contes de Theïs*, pag. 31: *Le mortier*.

pag. 78 (ediz. 1681); Sieur d'Ouville, *Elite des contes*, P. II, pag. 136; *Roger Bontemps en belle humeur*, pag. 96; *Nouveaux contes à rire* (1702) pag. 63; *Contes à rire* t. II, pag. 128 (ediz. 1787); Merard de Saint-Just, *Espiegleries, joyeusetées* etc. t. I, pag. 38; Nogaret *Nuits parisiennes*, liv. IV, c. 8: *Le marchè rompu*; Masuccio, *Novellino*, no. 45; Nicolas de Troyes, *Le grand parangon des nouvelles nouvelles*, Paris, A. Frank, ni. 31, 39, 46, e 47; Giuseppe Rillosi, *Novelle in versi: Il tabarro di Don Tiraquello*[1]; Costo, *Il fuggilozio*, giorn. V, no. 15; Casti, *Novelle: La pistola*; Firenzuola, *Novelle*, no. 4; Fabritii, *Libro dell'origine de' volgari proverbi*, no. 20: *Per via si contia soma*; Grécourt, *Oeuvres* I, pag. 226: *L'abatteur des noisettes*; *Anthologie satyrique, repertoire des meilleurs poesies, et chansons joyeuses parues en français depuis Clement*

1 Cfr. pure *Le jardin parfumé du cheikh Nefzaoui, manuel d'érotologie arabe* (XVIe siecle) trad. franc., Paris Liseux, 1886, cap. IV *Relatif aux femmes méprisables*, parte 1a della novella: *Histoire de Bahloul et Hamdouna;* F. M. Luzel, *Contes populaires de Basse-Bretagne (Les littératures populaires de toutes les nationes* ti XXIV--XXVI), Paris, Maisonneuve et Ch. Leclerc, 1887, ti tre, III; *Contes divers*, no. X: *Petit-Jean et la Princesse Devineresse*; vedi pure il t. II dei *Κρυπτάδια*, *Folk-Lore de la Haute-Bretagne*, no. IX: *Le bossu.*

Marot jusqu' à nos jours etc. 1877, t. IV, pag. 172: *La sentence arbitrale;* Cholières, *Les aprés-disnées*, V: *Du babil et caquet des femmes*, Bruxelles, 1863 pag. 184.

XXXI: La semaille de p....; cfr. in Bordes, *Oeuvres libres et galantes*, il poema *Parapilla* di 5 canti; vedi pure: *Un Album di voluttà, Terza Serie*, Roma, 1864, Capitolo II.

XXXII: *L'anneau enchanté;* cfr. Aloyse Cintio de' Fabritii, *Libro dell'origine de' volgari proverbi*, no. 28: *Chi troppo vuole niente ha;* Robbè de Beauveset, *Contes en vers*, p. I, no. 2: *Origine de la prérogative de l'evêque d'Orleans;* Bretin, *Contes en vers*, pag. 66: *La bague enchantée;* Nicolas de Troyes, *Le grand parangon des nouvelles nouvelles*, no. 39; Vergier, *Oeuvres, Contes* I, 229: *L'Anneau de Merlin;* Fauchet, *Oeuvres*, 1610, fol. 584; *Recueil des fabliaux* t. III, no. 60: *De l'anel qui faisait les v.. grans et roides* (par Haisiau).

XXXIII: *La dame excitée*, cfr. Cintio de' Fabritii, *Libro dell'origine de' volgari proverbi*, no. 33: *Infra la carne e l'ungia alcun non punga*, parte seconda della novella; due varianti popolari umbre di questo racconto si trovano nel volume presente; vedi pure Gherardo Nerucci, *Sessanta novelle popolari montalesi*, Firenze,

Success. Le Monnier, no. 50: *Il mercante di sale;* Gennaro Finamore, *Novelle popolari abruzzesi*, Terza serie, no. 3: *Il fatto de' due compari* (Gessopalena) e variante di Vasto (nell' *Archivio delle Tradizioni popolari*, vol. V, fasc. II, Apr.-Giugno 1886, pag. 199—201). In una delle due novelle popolari umbre col dono di tre anelli di vario valore un giovane ottiene di toccare la punta del ginocchio, e l'inforcatura delle coscie d'una bella sposa, prima sua amante, poi di passar la notte con lei e di godersela seco; nell' altra un soldato ottiene di veder il piede, poi l' allacciatura delle gambe, e alfine l'inforcatura delle coscie d'una bella sposa col dono di tre cavalli, alfine li riacquista, e in grazia dell' ardente lussuria della donna ottiene di godersela a suo beneplacito e ne riceve lauto guiderdone. Nella novella montalese un giovane travestito da carbonajo col dono di tre anelli successivamente ottiene di poter baciare prima il piede, poi il ginocchio ignudo di un' antica sua amante, ora fidanzata d'un re, e poi di passare la nottata con lei. In una novella inedita toscana di Fauglia un giovane contadino ottiene d'imprimere un bacio sulle labbra d'una bella donna, moglie d'un avvocato col dono d'un mazzo di tordi, di

dare un bacio sulle mammelle nude di essa col dono d'un pajo di capponi, di dare un bacio sulle coscie nude col dono d'un capretto, e finalmente di goderla per un'intera nottata in assenza del marito col dono di un porco. Nella novella del Fabrizi un uomo col dono di cento fiorini d'oro ad una sposa e di dieci alla serva ottiene di palparle le gambe nude dal piede fino a' ginocchi; col dono di dugento fiorini alla padrona e di venti alla serva ottiene di palparle le coscie nude da' ginocchi sino all'inforcatura delle coscie; col dono di trecento fiorini alla padrona e di trenta alla serva ottiene di ficcare un' unghia del membro tra i labbri della natura; la donna eccitata dalla lussuria induce quell'uomo a cacciarglielo tutto dentro e per ottenere la soddisfazione del fomite carnale a lui restituisce i ricevuti doni, e inoltre gli dà una somma copiosa di danaro; cfr. pure Luzel, Op. cit. t. II; VI: *Le magicien et son valet*, IV: *Péronic*; *La Fleur lascive orientale* etc. XV: *La princesse invincible*.

XXXIV: *À la manière des chiens*. Il Delvau, *Dict. érot.* dice che «*chienner*, significa: se livrer avec une femme à toutes sortes de polissonneries cyniques, *caninae nuptiae*.»

Le faire, o *f... re à la manière des chiens* o *more canino* è lo stesso che usare con una donna *en levrette* e per questa speciale lubrica postura vedi il *Dict. érot.* di A. Delvau [1].

XXXV: *Les deux epouses.* Vedi G. G. Alione, *Commedia e farse carnovalesche nei dialetti astigiano, milanese e francese misti con latino barbaro, composte sulla fine del XV secolo*, tre tomi in uno (Biblioteca rara, Milano, G. Daelli 1865, pag. 56: *Farsa de Zoan Zavatino e de Beatrix soa mogliere e del prete ascolso soto el grometto* riscontra; pure il vol. II dei *Κρυπτάδια*, *Folk-Lore de la Haute-Bretagne*, no. XI *Le couvreur en paille* e la variante angionia cfr. eziandio G. Pitrè *Fiabe, novelle e racconti popolari siciliani*, Palermo, L. Pedone Lauriel 1875, t. III, Serie II, no. 170: *Li dui cumpari;* Gustav Meyer, *Albanische Märchen*, no. 2: *Die Frau und der Gevatter*; vedi la rispettive nota del Köhler; Grimm, *Kinder und Hausmärchen*, no. 95: *Der alte Hildebrand*; riscontra ancora la nota del Grimm a tale novella; in questo volume occorre pure una variante umbra di questa novella; cfr. parimente Olympe Audouard, *Pour*

---

1 Questa è la quarta della posture dell' Aretino e si appella: *a pasci-pecora*, e anche: *alla tedesca*.

rire à deux, Paris, Marpon et Flammarion, pag. 17: *La femme bête, et le neveu obeissant*; per il particolare dell' abito scarlatto dietro vedi *Les Cent nouvelles nouvelles*, no. 49: *Le cul d'escarlate*, e Sabadino degli Arienti, *Settanta novelle porrettane*, no. 52.

XXXVI: *La dame pudibonde*. A questa novella si assomigliano i fabliaux ni. 29, 65, 101, 107, 121 contenuti nei voli. I, III, IV e V del citato *Recueil general des fabliaux*; eccone i rispettivi titoli: *C'est de la Dame qui aveine demandoit pour Morel sa provende avoir; De la Damoisele qui ne pooit oir parler de f.....*, *Du porcelet*; *De la Pucele qui abevra le polain*; *De l'escuiruel*; Antonio Cornazano, *Proverbi in facetie*, Bologna, G. Romagnoli, 1865, no. 1, *Perchè si dice: Pur fieno che gli è paglia d'orzo*. Le novelle seguenti ni. XL e XLI press' a poco si raggirano sullo stesso argomento.

XL: *Le pope, la popesse, la fille du pope et l'ouvrier*; cfr. Matteo Bandello, *Novelle*, P. III, no. 51: *Beffa fatta da una Bresciana a suo marito col mezzo di un tedesco, che le scuotè il pelliccione e non seppe usar la sua ventura*. Il particolare della prigione lubricamente allegorica di questa novella è il seguente. La Bresciana, giovane molto appa-

riscente, poderosa e gagliarda, e insieme assai festevole e baldanzosa, moglie ad un uomo assai brutto e attempato, e quindi a lei molto uggioso, per supplire all' impotenza del marito, non potendo gittarsi alla strada, perchè glielo impedisce la costui gelosa vigilanza, risolve di servirsi a tale uopo di un fante tedesco assai giovane ed appariscente, ma sempliciotto, ch' ella tiene a' suoi servigi. Un giorno, essendo lontano il marito, mandata la serva fuori a lavare i panni, la giovane sposa rimane sola col fante, che per il caldo grande ridottosi in camicia dopo desinare ordina la cena, standosene attorno al fuoco. La donna, per stare meglio in libertà con esso, chiude l'uscio, e comincia seco lui a motteggiare e a dargli impaccio. Costei non osa però apertamente invitarlo, ma lo carezza, lo pizzica, e gli fa mille altre simili cosette. Però vedendo che il giovane sempliciotto non capisce nulla, tutta infiammata la donna del concupiscibile appetito in lei fieramente destato, incapace più a contenerlo, delibera con inganno di fare il suo piacere, e per ogni modo provare ciò che il tedesco nel fatto delle donne sappia fare. Siede per caso il giovane presso al fuoco, dove, o per il caldo della stagione,

o del vino, o del fuoco, o per gli scherzi della donna fatti seco, gli si è intirizzito lo smisurato genitale, e gli tresca dritto dinanzi. Questo vedendo la donna, finge di cercare una cintola, e a lui chiede se l' ha veduta; egli risponde tosto di no; la padrona però l'avverte di non mentire, minacciandolo altrimenti di chiuderlo in prigione. Mentre ch'ella fa le mostre di cercarla, e intanto, non torce mai l'occhio dal robusto genitale trescante fra le coscie del giovane, appressataglisi, tenendo la cintola ascosa in mano, con essa gli prende l'usignuolo e dice: «Ecco, ecco il ladrone, che m'ha rubato la cintola, io l'ho colto, e, per castigarlo, voglio cacciarlo in prigione, e quivi tenerlo, finchè quattro o cinque volte non abbia pianto il suo peccato.» E così col ladro in mano, la donna se ne va in camera, ove tiratosi il tedesco addosso, rinchiudono il ladro in un'oscura, ma piacevole (per quello poi che il fante dice) prigione, ove tanto il dimenano, aprono e serrano, che cinque volte il fanno dolcemente piangere il suo fallo. E parendo al fante che quella sia una prigione dilettevole a lei dice che ogniqualvolta essa voglia imprigionare quel ladro, ancorchè non le rubi la cintola, egli volentieri lo caccerà in prigione.

Quanto alla obbligazione della perdita di danaro fra due persone, per chi primo pronunzi una parola lasciva, vedi Grecourt, *Oeuvres: La charrue*, e Batacchi, *Novelle* I, no. 7: *La scommessa*; giova però qui premettere che l'obbligazione dello sborso del danaro è proposta da un avaro fattore, che riceve in casa un frate, essendogli già riuscita cotale frode con un altro frate. Esso ha una bella moglie e a tavola, sedendole vicino il marito, ne loda i capelli, gli occhi e la bocca; ne scopre il seno e ne palpa le belle, solide e ricolme mammelle; poi domanda al frate che farebbe della donna, se la possedesse, ed il frate risponde che ne farebbe da corrozza un carro, e per provargli che ciò è vero fa porre col consenso del marito la bella donna un po' a pancia nuda all' aria.

Incurvate le braccia al suol mettendo
Le punte delle dita, disse il frate,
Ora colle ginocchia ite salendo...
Ecco le quattro ruote già formate,
E quel visetto, dove regna amore
Figura il predellin del servitore.

Il fattore trova che la cosa non va male, ma osserva che al carro manca il timone; il frate sorride e gli dice di lasciar fare a lui, chè vi sarà tutto.

o del vino, o del
della donna fatti
smisurato genitale,
Questo vedendo la
una cintola, e a lui
egli risponde tosto
l'avverte di non
menti di chiuderlo
fa le mostre di
mai l'occhio dal
fra le coscie del
tenendo la cintola
gli prende l'usignuolo
ladrone, che m'ha
colto, e, per
prigione, e quivi
cinque volte non
E così col ladro
in camera, ove
rinchiudono il
vole (per quello
gione, ove tanto
rano, che cinque
piangere il

ia di Aruya nei *Mille e un* *rsiane*, e quella di Hussum *Bahar-Danush*, t. III; Ban- IV, no. 11; Sermini, *Novelle* F. Vigo, 1874, ni. 24, 38 e *da Lodi*, *Federico*, *conte di* *e Sansonetto*; Henri Estienne, *Herodote* t. II, c. 16, pag. 341 Haye, H. Scheuler, 1735); La *es en vers*, liv. II, no. 1: *Le* *les, et le raccommodeur des* tacchi, *Novell*, t. III, no. 15: *I* *Pasquale*; M. Angeloni, *Novelle*, *focaccia*; Hieronymi Morlini, no. 75: *De viro qui adulterum* *fecit* (per la seconda parte del Morlino vedi T. Costo, *Il* I, pag. 28: *Gianni geloso della* *da lei per sua colpa cornuto*); *iae* no. 153: *Talio*. M. d'Argens, *s*, La Haye, P. Paupie, 1742, t. I, g. 103: *Aventure des deux maris,* *nt reciproquement*; Ortensio Lando, o. 6; Dorat, *Poesies*, Geneve, 1777, III, pag. 191: *La méprise, historiette* , Gabriel Chappuys, *Les facetieuses* *s*, Paris, 1584, pag. 213; Alfred de Cor- *ontes en vers extraits des manuscrits du*

E la tonaca alzando un nerboruto
Badial c.... levò dalla brachetta:
«Corpo di Dio! Che fai baron f.......?»

Sclamò il fattore. Il frate a tali parole caccia via di casa il fattore, ne guadagna il danaro, e resta solo colla moglie.

Qui seguitando Ammiano Marcellino
Che narra il fatto, monna Dorotea
Che contemplato avea sì da vicino
Quel bel ca... che d'asino parea,
Ebbe scrupolo inutile a lasciarlo,
Nè si fece pregar per assaggiarlo.

XLIII: *Le pope et le moujik*; cfr. *Les Cent nouvelles nouvelles*, no. 3: *La pesche de l'anneau*; Le Singe de la Fontaine: *La pesche de l'anneau; Le Fond du sac, recueil des contes en vers*, Rouen, Lemonnyer, 1879, t. II; *Contes de Thêts* pag. 19: *La pêche de l'anneau, conte tiré de* **Cent nouvelles nouvelles;** Celio Malespini, *Dugento Novelle* p. I, no. 45; Straparola, *Piacevoli Notti*, N. VI, F. 1ª; Boccaccio, *Decamerone* G. VIII, no. 8; J. Fr. Guichard, *Fables, contes et autres poésies*, Paris, 1802, vol[i] due, vol. 2, pag. 72: *La revanche, conte tiré de Bocace*; G. B. Casti, *Novelle*, vol. II, no. 25: *La comunanza*; G. Parabosco, *Diporti*, no. 5; Masuccio Salernitano, *Novellino*, no. 36;

cfr. pure la storia di Aruya nei *Mille e un giorno, novelle persiane,* e quella di Hussum presso J. Scott, *Bahar-Danush,* t. III; Bandello, *Novelle,* p. IV, no. 11; Sermini, *Novelle inedite,* Livorno, F. Vigo, 1874, ni. 24, 38 e 39: *Giannino da Lodi, Federico, conte di Bretagna, Baccio e Sansonetto*; Henri Estienne, *Apologie pour Herodote* t. II, c. 16, pag. 341 (ediz. di La Haye, H. Scheuler, 1735); La Fontaine, *Contes en vers*, liv. II, no. 1: *Le faiseur d'oreilles, et le raccommodeur des moules*; D. Batacchi, *Novelle,* t. III, no. 15: *I tonfi di San Pasquale*; M. Angeloni, *Novelle,* no. 2: *Pan per focaccia;* Hieronymi Morlini, *Novellae* etc., no. 75: *De viro qui adulterum monachum interfecit* (per la seconda parte della novella del Morlino vedi T. Costo, *Il fuggilogio,* P. I, pag. 28: *Gianni geloso della moglie è fatto da lei per sua colpa cornuto*); Poggii, *Facetiae* no. 153: *Talio.* M. d'Argens, *Lettres juives,* La Haye, P. Paupie, 1742, t. I, lett. XII, pag. 103: *Aventure des deux maris, qui se coeffent reciproquement;* Ortensio Lando, *Novelle,* no. 6; Dorat, *Poesies,* Geneve, 1777, tomi tre, III, pag. 191: *La méprise, historiette espagnole,* Gabriel Chappuys, *Les facetieuses journées,* Paris, 1584, pag. 213; Alfred de Corval, *Contes en vers extraits des manuscrits du*

révérend père Grisbourdon, Paris, A. Lacroix etc. 1868 no. XI: *En partie fine*[1]; *Storielle bizantine del Dott. Pertica*, Roma, A spese dell'autore, 1883, pag. 3: *La legge del taglione*; vedi pure *Novelle d'amore*, I Chase (sic), Milano (Editori della Biblioteca Vita galante) 37: *Le tre belle pizzicagnole; Cento novelle amorose dei Signori accademici incogniti*, Venezia, Guerigli, 1651, p. III, no. 29. Quanto ad altre varianti di questa novella vedi Dunlop, *History of fiction* etc. II, pag. 327. La sola prima parte della novella russa occorre in Bonaventure Des Periers, *Nouvelles récréations et joyeux devis*, 1856, no. 9; Poggii, *Facetiae*, no. 219: *Nasi supplementum*; Gerardi Dicaei Itali, *Opera latina*: *Partus imperfectus*; Grecourt, *Oeuvres: La jeune Alix; La reponse emprevue*; Perrault, *Contes: L'esprit fort*; Plancher de Valcour, *Le péchè de quatre saisons, ou le mari casuiste* a pag. 190 dei *Contes en vers imités du Moyen de parvenir* etc., Paris, 1874; quanto alla sola seconda parte della novella russa cfr. A. C. de' Fabrizi

1 Cfr. pure l'Autografo del *Novelliere inedito di Pietro Fortini*, in un codice esistente nella Comunale di Siena, fol. 47 verso, no. 8 e Giovanni Forteguerri, *Novelle edite e inedite*, Bologna, Gaetano Romagnoli, 1882, no 4.

Libro dell' origine de' volgari proverbi no. 16: *Chi non ha ventura, non vada a pescar.*

XLIV: *Le pape et l'ouvrier;* la prima parte della novella comunissima nei conti popolari si trova pure in A. F. Doni, *Novelle* Milano, Daelli, 1863, no. 36: *La moglie d'un barbiere per ordine del marito presta la guaina al compare;* qualche affinità con essa pure ha la novella 8ª del libro II dell' opera già citata di Plancher de Valcour, il *Petit-Neveu de Bocace* dal titolo: *Le Quiproquo*; tale particolare della novella russa occorre pure in una novella popolare umbra inedita di Foligno: *Lu prete sminchiunato*[1]; cfr. ancora Luzel, Op. Cit. t. III, XI: *Contes divers*; III: *Janvier et Février, ou le Ruban de peau rouge.* (Questa novella fu prima pubblicata negli *Archives des missions scientifiques* 1872—73, cinquième rapport, pag. 29); Fréderic Ortoli, *Contes populaires de l'Ile de Corse*, Paris, Maisonneuve, 1883 (*Les litteratures populaires de toutes les nations* t. XVI): *Contes proprement dits*, no. 26: *Comment André coupa le nez du curé*; per lo stesso particolare dell'equivoco senza però il senso lubrico vedi parimente

1 È riportata fra le novelle popolari umbre di questo volume.

Melusine revue de litt. pop. a. I, pag. 465: *Fanch Scouarnech, conte breton* (pubblicato ivi dal Luzel); Wentworth Webster, *Basque Legends*, London, Griffith, and Farran, 1879, 2ª ediz.: *Legends of the Tartaro*, pag. 11: *The Three Brothers, the Cruel Master, and the Tartaro*; Theophilo Braga, *Contos tradicionaes do povo portuguez*, Porto, Magalhães e Moniz, due voli, no. 77: *O guardador de porcos*; la seconda parte si trova in Masuccio Salernitano, *Novellino*, no. 29, e anche in una raccolta di *Cinque novelle inedite* in versi, il cui manoscritto esiste nella Comunale di Forlì; la novella, cui alludo è l'ultima e s'intitola: *Il diluvio di Montegibbio.*

XLVI. *Le Peigne* (un indovinello umbro equivoco sul pettine dice:

Io vengo da Milano
Collo sbordone in mano,
Incontro la mia morosa,
Ie lo ficco ne la pelosa.)

Cfr. Grécourt, *Oeuvres: La linotte de Missisipi*; A. Piron, *Contes: Tirlibery*; A. C. de' Fabritii, Op. cit. no. 31: *La le va dietro qual la matta al fuso*; M. Angeloni, *Novelle* no. 5: *L'innocentina*, canto II. Che il membro virile si appelli *peigne* in francese non mi meraviglio, poichè in latino *pecten* significa tanto *pettine*,

quanto *pettignone* (il basso ventre coperto di peli e contiguo alle parti vergognose, tantopiù che *pecten* è voce scientifica tuttora usata per indicare il *pettignone*; nota pure che *pecten* offre una certa assonanza identica a *penis*, e che *penil* (che suppone un precedente *peignil*, derivante dal diminutivo latino *peniculus* di *penis* e che, può riconnettersi pure come la voce *peigne* e l'italica *pettine* alla latina *pecten*) ha il doppio senso di *pettignone* e di *membro virile* in francese. Ecco quindi ovvio l'equivoco fra i capelli del capo e i peli del pettignone delle donne, equivoco che ha dato origine a un epigramma latino intitolato: *De pube habita pro capillis* .... nell' opera: Oth. Melandri, *Jocoseria*, ediz. di Smalcalda, 1611, pag. 691. Le parti laterali del pettignone prendono il nome *d'inguina* (cfr. l'ital. *anguinaja*) e poi per la vicinanza alle parti vergognose dell' uomo e della donna in latino si scambiano con queste[1] presso Orazio, Petronio, Ovidio, Marziale, Giovenale ed altri, e tale scambio rende verosimile l'altro sopraddetto. A tale ordine d'idee riguarda una facezia di Lud. Domenichi, che

1 Anche in arabo succede lo stesso fatto; poichè per esempio la voce *rafogh* che vale *anguinaja* e *pettignone* indica pure il femmineo antro.

si legge nel suo libro: *Facezie e Motti* ecc. ediz. di Venezia, 1621, lib. I; eccola: Madonna Caterina Spinola, essendo in compagnia di molte altre gentildonne Genovesi vide un giovane forestiero, e gli domandò arditamente che arte era la sua. Il giovane, accortosi della burla, rispose ch'egli era mercante. Allora Madonna Caterina cavati fuori certi peli in una carta, disse: «Guardate se voi conoscete questa lana.» Il giovane, messo mano a fra Bernardo, rispose: «Io ho qui un mio fratello, che se n'intende; domandatene lui.»

La voce antiquata *penillière* per *penil* (pettignone) indica pure la vagina femminile:

Et puis se redressant un peu
Rouge comme un tison de feu,
L'enfonça dans sa penillière.
Le Cabinet satyrique.

Et sans cacher sa penillière
Fut des fillettes chambrière.
Recueil des poesies françoises.

e nel senso di pettignone:

Moi, grands dieux! Oublier ton joli cripsimen,
Ta brune penillière, et ton dur abdomen
Ton ostium et ces fessons d'albatre!
Théâtre du Bordel.

XLVII: *Pousse la chaleur*. Circa al modo, col quale il giovane falciatore caccia in corpo alla figlia del padrone il calore, nota lo stesso particolare nella novella del Boccaccio (*Decam*. G. IX, no. 10), poichè anche in questa Don Gianni fa collocare nella stessa posizione la bella Comare Gemmata ignuda, quando si accigne ad attaccarle la coda; vedi pure il conto del Grecourt: *Oeuvres*: *La charrue*, e quello del Batacchi, *Novelle*, vol. I: *La scommessa*, dove occorre la stessa postura alla donna, perchè il frate possa, nel mutarla in carro, o in aratro, inserirle in corpo il timone, o il vomere naturale. L'espressione *pousser la chaleur* rivela tosto il proprio senso lubrico, poichè già l'hanno le due singole parole; infatti così A. Delvau nel suo *Dictionnaire érotique moderne* definisce il verbo pousser: «Introduire profondement son outil dans le ventre d'une femme et besogner comme il faut.» Quanto all' altra voce *chaleur*, essa indica la lussuriosa foja, che ad una persona fa tanto agognare il concubito di un' altra di sesso diverso, onde l'espressione francese: *etre en chaleur*, e l'italiano: *essere in caldo* per indicar la brama del coito. Nel libercoletto lubrico: *Il Vaso di Pandora, Sonetti erotici*, Italia, 1861,

a pag. 20 nei due seguenti sonetti: *La caccia*, e *I frutti della caccia*, ecco in che modo uguale a quello (che occore nella novella russa): scalda una vaga forosetta un giovane

Ieri ero alla caccia, e una dirotta
Pioggia mi vi sorprese all'impensata,
E fu proprio una cosa fortunata
Il ritrovar in quel luogo una grotta

Vi trovai dentro una contadinotta
Ch'era dal capo ai pie' tutta bagnata,
E sì tremava quella sventurata
Come fa nell' inverno una marmotta.

Tosto l'abbraccio em e la stringo al petto,
Ella diceva: «Oh Dio! Che cosa fate?»
E intanto nella f... glielo metto,

Dicendole: «Vi scaldo?» — «Seguitate.
E rispondea: «Che siate benedetto,
Bravo,... così va ben... mi consolate»

«Ebben mia cara, vi siete scaldata?»
— «Un poco.., ma da me non vi staccate,
Chè son le membra mie ancor gelate,
Come neve dal ciel testè cascata...

Oh Dio! Potrò chiamarmi fortunata,
Se a riscaldarmi ancor v'affaticate.»...

Cfr. pure nella *Constitution de l'hôtel de Roule, ou les cent une propositions de la très-célèbre Madame Paris,* Neuchatel, reimpr. 1872 l'epigramma no. 26: *Le Moine,* eccolo:

A la grille quatre beates
Agitaient le moyen meilleur
De conserver entre leur ouates
Pendant la nuit bonne chaleur.
«Iesus! Dieu! Que ne vaut un moine!»
«Ah! dit la mère Saint-Antoine,
Il est d'un effet singulier.»
«C'est donc, reprit une professe
Pour cela qu'au lit notre abbesse
N'est jamais sans un cordelier.»

XLVIII. *Les obseques du chien*[1] (*ou du bouc*); cfr. Rutebeuf, *Oeuvres,* ediz. di A. Jubinal, vedi il fabliau: *Testament de l'âne* Herbelot (*Bibliothèque orientale,* articolo *cadhi*) cita questo conto e dice che si trova in una

1 Pochi mesi or sono in una città di Sardegna un ricco giovane, forse troppo spregiudicato, essendogli morto un cane andò alla parrocchia, fece suonar le campane, dando a credere al parroco che gli fosse morto in casa un amico; fece inoltre venir a sua casa il parroco e i canonici a prendere il supposto suo amico e scoperta la beffa, rinviò indietro scornati e vergognosi quei poveri preti, ma venne per offesa alla religione sottoposto a processo e condannato a pagare un' ammenda.

raccolta di facezie scritte in turco, e benchè Lamaï autore di queste vivesse nel 15° secolo e quindi fosse posteriore al Rutebeuf, che per il primo scrisse questo conto; pure i più savi critici opinano che il conto provenga dall' Oriente. La origine orientale del conto è dimostrata dall' esistenza di esso in due varianti della tradizione popolare russa, e anche dal fatto che occorre pure secondo il Legrand d'Aussy nelle *Mille ed una Notte*. Senza dubbio il Rutebeuf avrà avuto più d' un'occasione di trovarsi con crociati e pellegrini tornati di Terra Santa, e ad una comunicazione orale avrà dovuto probabilmente il soggetto del suo favolello. Cfr. pure *Cent nouvelles nouvelles*, no. 96: *Le testament cynique*; G. Malespini, *Dugento Novelle*, p. II, no. 59; Poggii, *Facetiae*, no. 36: *Canis testamentum*; *Facéties et mots subtiles en franç. et ital.* T. XVII; *Arcadia in Brenta*, pag. 325; *Convivales sermones* t. I, pag. 154; *Voyage de Mont Liban par de la Roque*; Gueulette, *Mille et un quart d'heure*, *contes tartares: Histoire du chien de Sahed et de cadi de Candahar*; Lesage, *Gil Blas, roman* lib. V: *Le testament cynique* (nella storia di Don Raffaele), *Dictionnaire d'anecdotes* t. II, pag. 451; *Le Singe de la Fontaine*, 1773 (me-

desimo titolo de' precedenti); Imbert, Op. cit.: *Le testament de l'ane*; Sedaine, *Poesies et contes: Le testament cynique*. Nel giornale politico di Roma: *Il Popolo Romano* del 30 Luglio 1887, no. 209, 2ª facciata sotto il titolo: *Novità, varietà, aneddoti* si contiene il seguente consimile fattarello:

Funerali di un cavallo.

Un dispaccio della *New York Tribune* riferisce che giorni sono il colonnello W. O. Bolt, il quale comandava l' 83º reggimento de' volontari di Pensilvania, durante la guerra di ribellione, seppellì con pompa il cavallo da lui montato in varie campagne. Il vecchio cavallo da guerra (che aveva 37 anni) era avvolto in bandiere americane: lo seguivano una banda musicale e un immenso corteo. Sulla tomba un sacerdote metodista pronunziò un discorso d'occasione, ed al cavallo furono poscia resi gli onori militari, prima di scenderlo (*sic*) nella fossa.

XLIX: *Le jugement sur les vaches*, cfr.: *Recueil general et complet des fabliaux* t. I, no. 10: *De Brunain, la vache au prestre*; vedi ancora il *Passatempo de' curiosi*, e le *Nouvelles de Philippe de Vigneulles*, no. 8; per il

particolare de' nomi speciali,[1] che il prelato e la badessa dànno alle parti vergognose del proprio corpo vedi Bandello, *Novelle* p. II, no. 44; nella medesima un vescovo e una badessa vengono a' ferri, e le varie parti del corpo della religiosa sono indicate con uno speciale nome dal vescovo; le mammelle ivi si appellano campane del cielo, il ventre prende il nome di monte di Gelboè[2], il mal foro è appellate la valle[3] di Giosafat, e nell' accignersi il vescovo ad usare carnalmente colla badessa le dice: «Vo'

1 Il nome di peccatore, che riceve il membro del prelato in questa novella fa sovvenire i noti versi del sonetto lussurioso:

Sotto bosco di pel caverna oscura
In grembo femminil natura ha posto,
Ove dannato all' amorosa arsura
Il membro peccator si cuoce arrosto.

2 *Mont Sacré et mont de Venus* in francese è ciò che noi diciamo *pettignone*, e i francesi appellano *motte* cioè il basso ventre in ispecie della donna ornato d'un folto boschetto di peli, e particolarmente quell' eminenza di carne coperta di pelame che sta sopra la natura della donna — *Mont-fendu* è poi la matrice.

3 *Vallée paphienne*, o anche semplice *vallée*, o anche *vallon* si dice secondo J. Choux (*Petit citateur, notes érotiques* etc.) «la partie boissée qui forme une vallée, dans la quelle coule la fontaine qui arrose le membre viril.» Le prince a le plaisir d'y voir les monts rosés, dans la vallée desquels il se perd. (Aphrodites.)

montare[1] sul Monte Gelboè, e sonar a doppio le cempane del cielo, e travarcare in mezzo la valle di Giosafat, ove farò cose mirabili.» Nel fabliau *de la pucelle qui abevra le polain* (*Recueil general des fabliaux* t. IV, no. 107) un robusto giovanotto servo d'un ricco campagnuolo si corica nudo in letto colla padroncina pure nuda; appena coricatosele al fianco le pone le mani sulle mammelle, e gliene chiede il nome, essa risponde:

Ce sont deux coilles de mouton.

Poi le avanza il garzone la mano sul bellico, e le domanda che cosa sia; la ragazza dice:

.......C'est un noel
Où ge me geu quant il m'est bel.

Indi esso le mette la mano sulla natura e vuole sapere che sia; essa gli dice che:

........C'est ma fontaine
Qui toz jors sort et ja n'ert pleine.

---

1 *Montè* nel dialetto piemontese, e in francese *monter*, o anche *monter sur la bête*, o *à l'assaut* è lo stesso che secondo il Delvau *cavalcare la donna*, come un' ardente cavalla, e condurla alla felicità a' gran colpi dello sprone naturale del basso ventre, onde la donna è *une monture*. Nella *Tourelle de Saint Etienne, ou le seminaire de Venus* è così descritta a pag. 120 una monaca di 45 anni «une antique monture du saint prelat, grosse, brune, potelée, aux reins élastiques, à la croupe rebondie qui sent vivement l'éperon charnel.»

Appresso stende la mano al buco posteriore, e la ragazza risponde alla sua domanda e dice che:

C'est li cornerres . . . . .
Qui ainsi garde ma fontaine.

Il giovane in seguito pone la mano sul costei pettignone e lo sente coperto di fitto e morbido pelo, onde le chiede che sia, ed essa risponde:

. . . . C'est un bois
Dont li mur sont très-bien clos
De ma fonteine tot entor . . . . .

Allora la ragazza dice al garzone: «Adesso non vi spiaccia, che vi domandi su quello che avete voi». In così dire la donzella gli stende la mano sul basso ventre, coll' avida mano gl' impugna la badiale irrigidita masserizia, e dice al giovane: «Che cosa è questo negozio duro come un palo?» Ed egli:

. . . . C'est mon cheval.

La giovane avanza sotto la mano e tastandogli i due sonagli, chiede che siano ed esso:

Ce sont . . . . . . dui mareschal
Qui me gardent mon cheval,
Et por ce que il est braidis,
Sont aproschié de lui toz dis,
Et par aus maine grant efforz.

La ragazza poi riprende: «Il vostro cavallo così forte che cosa mangia? Avena?» Ed il giovane: «Avena ne ha a profusione, però esso soffre gran sete.» Ed ella: «Beverebbe il vostro cavallo alla mia fontana, se ve lo mettessi?» — «Molto volentieri.» E in così dire essa lo abbevera. In altre novelle vengono solo designate con un nome particolare le parti sessuali, così nel *Petit-Neveu de Boccace* già citato, liv. I, no. 1: *Chacun a le sien* il membro è appellato il *vicario* e i testimoni sono detti i *santesi*, e la natura prende il nome di *cappella*[1] *dell' amore*. Questi medesimi nomi occorrono press' a poco nella *Histoire d'un carme, et d'une petit-fille*, *Pot-pourri* (per il quale vedi l'*Anthologie satyrique*

1 Secondo il Delvau, *Dict. érot. mod.* «chapelle est le c.. que l'homme ne voit pas sans ployer les genoux.»
Per il medesimo senso lubrico di questa voce vedi H. Cantel, *Amours et priapées* pag. 125: *La Chapelle*

Tous les passants dedant cette chapelle
Voulaient dévots apporter leur chandelle.
(La Chapelle d'amour.)

Le compagnon lui plut si fort
Qu'elle voulut en orner sa chapelle.
Piron.

Prende pure il nome di *temple*, o anche di *temple cyprien*.

t. I, pag. 142). Nello stesso volumetto sopra citato: *Le Petit-Neveu de Bocace* liv. IV no. 1: *Le soldat, qui debusque son capitaine* lo strumento virile vien appellato *il papa*, e la natura è detta *Roma*, gli stessi nomi prendono tali parti genitali nella 5a novella del *Novellino* di Masuccio Salernitano, nel 7o dei *Contes picards: Le Pape dans Rome* nel t. II dei *Κρυπτάδια*; e in una novella popolare toscana inedita dal titolo: *L'albero delle pere campane*. Eccone il rispettivo brano: Un soldato, famoso ladro dal capitano (la cui moglie incinta si è invogliata delle pere che sono nell'orto del monastero delle monache carmelitane scalze), riceve l'incarico di andare in quell'orto a rubare le pere per portarle poi a sua moglie, e ottiene, in premio del servigio la promessa del congedo assoluto. Il soldato acconsente, va in quell'orto e sale sull'albero delle pere. È notte; mentre sta cogliendo le pere, un'inattesa scena gli si offre dinanzi. L'orto di queste monache, quasi tutte fresche, belle e giovani è contiguo al cortile d'una caserma di soldati; un semplice basso muro divide l'orto dal cortile. Dal basso muro il soldato vede un insolito movimento continuato in giù; sulle prime egli non si raccapezza che sia, poi viene a distinguere delle persone

e riesce a ravvisar in essi altrettanti soldati, suoi compagni che sono scesi giù dal muro co' lumi e fra costoro scorge pure il proprio capitano. Dall'altra parte egli vede aprire l'uscio dell'orto, e ad una ad una entrar quetamente le monache, le quali raffigura al colore bianco e nero delle tonache; esse pure hanno de' lumi; avanzatesi le monache, ciascuna di queste si prende a braccetto un soldato e si spargono per il giardino le amorose coppie a sfogar le ardenti loro voglie, e a godere gli ultimi frutti d'amore. Una di queste coppie viene a sedersi sotto l'albero; essa è formata dal capitano e dalla paffuta e giovane badessa. Costoro si adagiano ivi sull'erba fresca e prendono a parlar de' proprî amori, e dopo mille ardenti baci e stretti abbracci cominciano a scherzare fra loro. «Questo soggolo non mi piace» dice il capitano alla badessa, e in ciò dire glielo leva, le slaccia la tonaca e scopre i due ricolmi globi del seno. «La vostra tunica mi è sgradevole, risponde la badessa al capitano, strappandogliela quasi di dosso. «Questa tonaca non la posso vedere» riprende il capitano e gliela leva; a farla corta i due amanti si riducono perfettamente nudi uno nelle braccia dell'altro, indi la lubrica badessa impugnando

l'enorme mazzafrusto irrigidito dell'amante e stringendolo amorosamente, mentre si sentiva scorrere insueta voluttà per le vene, gli chiede che cosa sia, ed il capitano le dice che è il papa. Dopo esso ponendole un dito nella natura dice alla badessa che quella è Roma. Allora la badessa ripiglia: «Introduciamo il papa in Roma». E in dir ciò la focosa monaca postasi a bardosso del capitano, struggendosi di assaggiar quella mostruosa faccenda, da se stessa si pone in opera, come un'esperta e gagliarda maestra, si assetta bene nelle staffe, cacciatosi nel mal foro lo strumento badiale del capitano per isfogare l'ingordo appetito lussurioso. Nella 66ª delle novelle del Morlino il fallo ha nome di *pontefice* e la natura di città (*urbs*, che per antonomasia può intendersi per Roma): queste parti medesime poi ricevono il nome di *anguilla* e *lago* nella 3ª delle *Novelle inedite di Pietro Fortini* sopra citate al fol. 15, e nella corrispondente farsa o dialogo: *L'anguilla*[1] al fol. 366 verso; si appellano

1 *Anguille* secondo Jules Choux, vedi le *Petit Citateur* ecc. pag. 15 in francese, è nome figurativo del membro virile; cfr. pure D'Auberval, *Contes en vers érotico-philosophiques* t. I: *La partie du Bain, ou l'Anguille*; si appella pure in genere *poisson*:

Soldano e Babilonia[1] nella 5ª delle *Novelle inedite di Giovanni Sercambi* (edite ora a

Mon cas qui se lève, e s' hausse,
Bave d'une estrange façon;
Belles, vous fournisses la sauce,
Lorsque je fournis le poisson. Règnier.

Vous avez un poisson? dit la belle en riant;
Car de le voir je meurs d'envie. La Fontaine.

Robbé, *Contes*, nn. 17: *La Vive*:
Le galant de tirer son anguille
Qui, profitant dans les mains de la fille *(jeune et fringante)*
Par sa longueur eût bientôt effacé
De deux grands doigts le poisson *(la vive)* surpassé·

Nella novella qui di contro citata del Fortini la fante di Sandrina, per ordine della Perugina sua padrona, recatasi al convento a cercare un frate, avendo corso pericolo di essere violentata da un altro, così le descrive la faccenda del monaco, invogliandola di gustare quella: «Il tristo mi aveva alzato i panni e cercava sforzarmi e aveva cavato fuori la più grossa anguilla, che mai si vedesse di quella sorta, che l'era lunga grossa, pelosa, che me la puntò un tratto al corpo che m'ebbe a sfondare, vi dico che la pareva una gamba senza piè.»

1 La prima delle *Novelle inedite di Giulio Temitano* d'Oderzo (contenute nei *Codici Ashburniani* no. 1774 dal titolo: *Il giudice e il commesso* termina con queste parole: «La donna (madonna Cecchina assai vispa, fresca, pienotta, maritata al podestà Cosimo Calandrella) avere dato delle mani al corno (d'un Naldo robusto giovinotto, suo amante) con cui i buoni cristiani cacciano il *Soldano in Babilonia*.

Firenze 1886) essa è intitolata: *De vana luxuria*; si chiamano *Gran Turco e Costantinopoli*[1] nel *Facétieux Réveille-Matin des Esprits Mélancholiques*, Utrecht, 1854, pag. 251—56 (vedi per questa novella pure Charles Louandre, *Chefs d'oeuvres des conteurs français contemporains de la Fontaine*, Paris, 1874, pag. 22—24, ma essa ivi ha subito varie omissioni e correzioni); cfr. pure l'*Élite des Contes du Sieur d'Ouville*, La Haye, 1703, II 389–97; l'*Arcàdia in Brenta, e la melanconia sbandìta di Ginnesio Gavardo Vacalerio* (cioè Giovanni Sagredo cavaliere) Bologna, 1680, pag. 278–82, nel *Fasciculus Facetiarum novissimarum*, Schnatterberg in Waschland 1670, pag. 183—85, in F. Langbein, *Schwänke*, Dresde, 1792: *L'assalto di Costantinopoli.* Nella stessa novella sopra citata di Masuccio Salernitano le parti dell'amore oltre i due indicati nomi prendono

1 P. Corneille Blessebois: *Oeuvres satyriques: Le rut on la pudeur eteinte* Leyde 1676—1866, t. II, pag. 93: «Le Rocher était si prodigieusement gros, qu'il avoit toutes les peines du monde à mettre le Grand Turc dans Constantinople, et d'ailleurs Hiante receloit un poupon dans ses flancs, de maniere que le donjon de son ventre étoit fort élevé, et n'apportoit pas un petit obstacle au mouvement de leur traquenard.»

anche quelli di *Turco* e *Costantinopoli*. Si chiamano *Turco* e *Pest* e *Buda* in Bartolomeo Krüger, *Hans Clawerts werckliche Historien*, Halle a. S. 1882 (ristampa della 1ª ediz. 1587) cap. V: *Come Clawert suonò all' assalto, quando erano assalite Pest e Buda*. In J. A. Decourdemanche, *Sottisier de Nasr Eddin-Hodja, bouffon de Tamerlan, suivi d'autres facéties turques traduits sur des manuscrits inedits*, Bruxelles, 1878, no. 173 queste due parti prendono il nome di *principe rosso*[1] (per questa denominazione vedi anche H. Cantel, *Amours et priapées*, Lampsaque 1869, pag. 19: *Le roi rouge*) e di *fortezza bianca*.[2] Cfr. pure H. Pröhle, *Kinder- und Volksmärchen*, Leipzig, 1853, I, no. 63, e il fabliau no. 105: *De la Sorisete des Estopes* nel *Recueil general des fabliaux* sopra citato. Nel volumetto: *Gaillardises, contes joyeux en vers par divers auteurs*, Lutece 1874, pag. 5, nella commedia lubrica: *Les plaisirs du cloître*

1 Il colore della cima di questa parte del corpo giustifica tale nome datole.

2 In G. B. Casti, Novelle in versi t. IV no. 46: *Il quinto evangelista* e in G. Rillosi Novelle in versi, no. 1: *Fra Volpone, ossia le astuzie fratesche* le parti sessuali prendono il nome di *Radica di Gesse* e di *Orto conchiuso*.

atto I. Sc. VI e nel romanzo lascivo: *Thérèse philosophe* (avventura del padre Dirrag e di madamigella Eradice) il membro virile prende il nome di *cordone di San Francesco*, e di *chiodo maraviglioso* in un libretto osceno italiano dal titolo: *Il festino infernale* come pure nei *Contes théologiques*, Paris, 1783 (vedine la novella rispettiva a pag. 57: *Les Stigmates, ou le clou merveilleux*) e nella *Constitution de l'Hôtel du Roule*, *Epigrammes*, 2me: *La Croix de Saint-André*. Gudin, *Contes en vers*, liv. IV, no. 5: *Les effets de l'ignorance et de la superstition*. In D'Auberval, *Contes érotico-philosophiques* t. II pag. 43: *Le Frère Pacôme, ou le Grand Exorciseur* il membro virile è detto *le miraculeux goupillon pour exorciser le diable en l'aspergeant pour le chasser de corps des femmes*[1]; per la stessa

1 In una novella popolare pisana inedita: *Il nerboruto prete e le tre giovinette sorelle sue ganze* fingendo esse di andare in camera col prete per attendere agli esercizi spirituali per illudere meglio la sia presente nell'entrarvi alla maggiore. Emma (maritata) e alle altre due sorelle torridenti in modo equivoco e malizioso, che le invitano a tali esercizi il prete (Don Geremia) dice: «Andiamo pure in camera e vedrete come saprò inondarvi d'un oceano di balsamo consolatore la coscienza compensando te, o d'amare, del di fatto di tuo marito e a voi altre levando il prudore infernale carnale

metafora lubrica dell' aspersorio vedi Robbé, *Contes* en vers, no. 54: *Le denoueur d'aiguillettes*; Vergier, *Oeuvres diverses*, Amsterdam, 1726 t. II, pag. 227; *Delassements du boudoir, racueil des poesies galantes*, Londres, 1789 pag. 77: *L'éxorcisme histoire du P. Girard et de la Cadière; Les Gandrioles du XIX siècles, chansons joyeuses* t. II pag. 148: *Le diable et le bénitier; Anthologie satyrique* t. I pag. 33: *Les deux benitiers*, conte de C. A. Cailly père; *Ancien théâtre français*, Paris, Jannet, *Farces* t. II, no. 50: *Farce nouvelle des Chamberières, qui vont à la messe de cinq heures pour avoir de l'eaue beniste, à quatre personnages, c'est assavoir: Dominus Johannes, Troussetaqueue, la Nourrice, et Saupicquet.* Per il nome di caffè dato alla parte virile vedi *Anthol. satyr.* I pag. 177: *Le café d'Annette.*

---

il macicano aspersorio di carne che tengo nelle brache, con cui uso di cacciar via di corpo dalle belle spose come le e ragazze le lue soralle il diavolo, e inondarne d'un mare d'acqua bene detta la deliziosa cappella oscura del loro ventre. «Con supremo diletto di essé.» Nel romanzo: *Gustavo il Buona Sana* di Paolo Kock cap. VI il diavolo indica, pure lo strumento genitale di Gustavo che entra in corpo di Maria Giovanna giovane fantesca del villano Lucas, come questa medesima dice á villani corsi alla porta di sua camera.

L: *Le pope avide*; cfr. Ortoli, *Contes populaires de la Corse; Contes pour rire*, no. 4: *Les boucles du curé;* in un aneddoto popolare toscano un ladro che ha rubato un pajo di buoi si confessa di aver rubato soltanto la corda, cui erano essi attaccati e così carpisce l'assoluzione dal confessore.

LI: *Rire et chagrin*, cfr. A. C. de Fabritii, *Libro dell' origine de' volgari proverbi*, no. 11: *Tu guardi l'altrui busca e non vedi il tuo travo* (sic); Poggii, *Facetiae*, no. 172: *Naulum*; il *Passatempo de' curiosi*, pag. 91; *Le Facetieux Réveille-Matin des Esprits mélancholiques* pag. 408; *Le Courier facétieux* pag. 23; *Le chasse-ennui de la mélancholie*, pag. 371, 449; *La Gibecière de Mome*, pag. 294; *Roger Bontemps en belle humeur*, pag. 406; *Gaillardise d'un qui avoit passé une rivière sans rien payer*.

LII: *La graisse merveilleuse;* a proposito del senso lubrico di questo grasso si possono consultare le *Novelle del Bandello*, p. 2ª; no. 59; in essa una giovine, e libidinosa moglie d'un gentiluomo Vicentino un giorno scopre il proprio famiglio un giovinotto tedesco nella stalla sbracato al sole in atto di ungersi col grasso la sua lancia virile in resta, sperando mollificarla, come ammolliva col grasso il cuojo degli stivali del padrone, e

alla vista dell'enorme sua mole ella s'invoglia di gustarla. La donna gli chiede la ragione perchè fosse tanto scemato in pochi giorni il grasso, con cui ungeva gli stivali del padrone. Il giovane che intendeva ciò che gli altri gli dicevano, ma non sapeva esprimersi, pure le confessa il fatto, come stava, e per meglio farsi intendere si slaccia la brachetta e prende la sua lancia in mano, e a lei che già tutta gongola, ed ha la saliva alla bocca di provare come alle botte regga, mostra come il grasso adoperava, dicendo che tale medicina per niente le giovi. Allora la donna gli risponde: «Io ti vo' insegnar un ottimo rimedio, purchè tu non lo dica a nessuno. Vieni, vieni meco e vedrai quanto tosto io te farò, questo piuolone dico, divenire più molle che una pasta.» Era il marito lontano ed ella affatto sola, onde condottolo in una camera, seco amorosamente trastullandosi, volle ch'egli cinque volte nel suo grasso s'ungesse. Questa medicina, oltra che mirabile al Tedesco parve, piaque meravigliosamente a tutti due, ed ogni volta che comodità v'era, e sentiva crescersi roba addosso, con l'unto della padrona ammorbidiva il fatto suo. Nel *Κρυπτάδια* t. III: *Le Gai chansonnier français* no. XI occorre l'espressione analoga: *Donner*

de l'onguent à une fille per dire versare il liquido genitale entro la vagina di essa nell'usar con lei, cioè in altri termini: darle il piacere carnale e a proposito di tale unguento venereo gioverà qui riportare un brano d'un *Panegirico sopra la carità pelosa* che si legge sotto la lettera *C* nel 1º vol. del *Vocabolario dell'uso toscano* del compianto Pietro Fanfani; eccone il rispettivo passo: «Che seguì dalla gran carità di fratelli? L'incesto di Ammone e lo stupro di Tamar, chè la carità, come il carciofo, quanto più è grande, tanto più è pelosa: *O quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum!* Sì, ma che seguì poi del resto? *Sicut unguentum qui descendit in barbam.* Quando l'unguento cola sulla barba, diventa carità pelosa, come la lunga barba d'Aronne, e pelosissima appunto fu la carità d'Ammone e di Tamar. Or.. fratelli e sorelle, abitando insieme, non possono contenersi di far colare l'unguento sulla barba.

Per siffatta medicina lubrica ad usarsi colle ragazze cfr. *Le Moyen de parvenir de Beroalde de Verville*, XIX: *Métaphrase (Mets ta phrase): Pierre à casser les oeufs*; Robbé de Beauveset, *Contes*, no. VIII: *La pierre à casser les oeufs*; nel *Fond du Sac, recueil*

de contes en vers, Rouen, Lemonnyer, 1879, t. I, *Contes de Nogaret*, pag. 121: *Roger-Bon-temps, ou les oeufs cassés.* Il medesimo argomento fu pure trattato da Noel du Fail e Durosny; cfr. pure *Le Novelle di Gentile Sermini*, Livorno, F. Vigo, 1874, no. 2: *Suor Savina e frate Girolamo*; F. Liber, *Les Pantagrueliques, contes du Pays Remois*, 3e edit., Turin, J. Gay et fils, 1871; Liv. III, no. 9: *L'inoculation; Etrennes gaillardes: L'inoculation, conte; Contes à rire, ou récréations françoises* t. III, pag. 104; Pietro Buratti, *Poesie e satire*, Amsterdam, 1823: *Sborio consaor de P...*; Antonio Cornazzano, *Proverbi in facezie*, Bologna, Romagnoli 1865; no. 14: *Perchè si dice: Pissa chiaro indorme al medico.*

Per la medesima predetta medicina lubrica cfr. pure D'Auberval, *Contes en vers érotico-philosophiques*, Bruxelles, 1818, pag. 147: *Le casseur des oeufs*; nel *Parnasse satyrique* si contiene la poesia lubrica seguente, affine al concetto dell' anteriori novelle:

Remede approuvé pour les filles.
Recipe virgam hominis,
Cum duobus testiculis nigris,
Gros, durs, longs et pleins d'humeurs
Pris dans le soupirail du coeur;

Virga rigide figatur,
Et si le mal non sanatur,
Deux ou trois fois iteretur
Soir et matin quotidie.

Nel libro V dei *Contes en vers* del Gudin ve n'è uno intitolato: *Les Canons*, nel quale occorre un particolare affine a quello che si trova nella nostra novella russa; poichè come in questa alla vecchia che finge voler ungere la fanciulla si sostituisce un giovane, così nel conto del Gudin la fantesca (la quale suole dare de' serviziali alla bella e giovane sua padrona moglie di un capitano di artiglieria, mentre questi poco lungi al fuoco esercita i soldati); è surrogata da un bel giovane, amante di quella vaga sposa; costui ardente d'amore ammira del tutto scoperte le bellezze posteriori di questa novella Venere Callipigia e vuole tosto occupare il seducente adito di Pafo: «Tinganni, Marta, essa dice, che fai? Dove cacci la canna del clistero?» Ma la bella donna parla invano, chè quegli prosegue a insinuarle più addentro un' altra più gradevole canna.

Elle s'effraie alors et de crainte éperdue
Se retourne, s'écrie, et se voit toute nue,
Pressée entre les bras d'un jeune homme charmant,

L'oeil en feu, l'air vainqueur, à ses yeux présentant
Un Canon[1] d'un calibre énorme,
Non de bronze, ou d'étain; plus superbe en sa forme,
Il avoit du corail l'éclat et la roideur.
— «Quoi! c'est vous . . . finissez . . Quoi! Marthon m' a trahie!

. . . .

Finissez; mon époux, s'il allait vous surprendre.»
— «A son poste attaché, je l'ai vu près d'ici.
On chargeoit ses Canons, ainsi
Près de nous il ne peut se rendre.»

. . . .

Célinesse en parlant se défendait très-bien.
Le jeune homme étonné ne gagnait presque rien.
La victoire était indécise;
Le Canon débusqué, mais non pas démonté,
Ne pouvait être bien pointé;
Quand au plus fort de cette crise,
Et lorsque le combat semblait le plus douteux,
On entendit soudain le tintamare affreux

---

1 Anche nel *Monialisme*, pag. 280 *canon* é usato nel medesimo senso.

D'une décharge générale
De l'artillerie infernale
Que commandait l'époux. La maison en trembla;
Célinesse, qui s'en troubla,
Sans force sur son lit est jetée en arrière,
Entraîne le jeune homme, et dans ses bras le serre,
Tant l'excès de sa peur égare sa raison.
Le lit, tremblant encor de la commotion,
Eprouve un nouveau branle à cette double charge.
Le jeune homme aux cheveux saisit l'occasion,
Son Canon de corail fait aussi sa décharge.
Célinesse en reçoit toute l'explosion,
Sous le coup demeure pamée,
Quoiqu'elle soit pourtant accoutumée
A tous les effets du Canon.

Ritornata in sè da tanta emozione la donna dice al vincitore che senza il grave spavento prodottole dal furioso frastuono dei cannoni di suo marito, il suo l'avrebbe invano battuta in breccia, poichè al suo fuoco la rocca non si sarebbe arresa

Cette noble fierté, cette obstination
Fut d'un second combat, et même d'un troisième

Tout aussitot l'occasion.
On fit trève après le cinquième;
Mais la paix pour se faire ait besoin d'un septième,
Tant la dame tenait sous le feu du Canon.

. . . .

. . . . Marthon tous les jours, dès que le Canonnier
Allait, de son tapage, étourdir le quartier,
Au jeune homme entr'ouvrait la porte.
Le jeune homme aussitôt prenait la place en flanc;
Puis la battait en brêche, ou bien tirait au blanc.
C'était de deux côtés un feu vif et terrible,
Roulant, croisé, bien soutenu,
Bien attaqué, bien défendu.
Et des éclats d'un rire inextinguible,
Quand quelque salve ils entendaient.
Au mari coup par coup soudain ils la rendaient.
Ah! mon cher mari, tire, tire,
S'écriait Celinesse en redoublant de rire,
En serrant son amant que ses beaux bras pressaient.
Que ces Canons font bien! Que j'aime à les entendre!
Oui, quoique femme d'un guerrier,

J'avais, jusqu' à ce jour, été loin de m'attendre
Au plaisir que peut faire un mari Canonnier.»

Per un argomento consimile vedi pure *Les Gaudrioles du XIX siecle, chansons joyeuses* t. I, Bâle 1866, pag. 178 la canzone di J. Cabassol: *Le lavement*, et t. II, pag. 106 quella del Beranger dal titolo medesimo; *lavement* e *clystère (donner* o *recevoir)* vale il coito carnale e il suo uso tra l'uomo e la donna; ricorre in varî scrittori lubrici questa espressione; si appella pure *le veritable clystere barbarin* o *de Barberie.* Nel poema lubrico la *Fou... manie*, Londres, 1780, c. II, pag. 24—25 si legge:

Sur le beau front de la tendre Clarice
Dans tout son teint s'est glissé la paleur;
Un mal secret, une active jaunisse
Trahit ses sens, son besoin, sa douleur.

. . . .

Pour la guérir il n'est qu'un seul remede
Qu'elle choisisse un gros V.. longue et roide,
Et se livrant à des réels amours,
Qu'elle partage avec son Fou...mane
Tous les plaisirs, que la célebre Jeanne
Pudiquement avec le Grisbourdon,
Dunois, Chandos, le Muletier et l'Âne

Gouta cent fois, se demenant du C..
Car d'Orleans, la pucelle héroïque
Ne soufiroit pas qu'on f... tit en C..dom,
Que, lui fourrant un trompeur saucisson,
On la branlât, pour la rendre lubrique.
Pour l'échauffer, la mettre en pamoison
Il lui falloit des gros V.ts et de C...illes,
Qui dans son four avec nerf s'allumant,
D'un f...re aimé laissassent les depouilles
Pour soulager son Clitoris brûlant.

Cfr. *Cent Nouvelles Nouvelles* no. XXI; *L'abbesse guerie*; La Fontaine, *Contes en vers: L'abbesse malade*; Celio Malespini, Dugento Novelle P. I, no. 79; Grécourt, *Contes en vers*, t. I, pag. 225: *Le medecin bannal*, e t. II, pag. 49: *Le Guérisseur de Jaunisse*; in Rétif de la Bretonne, *Anti-Justine, ou les delices de l'Amour*, p. II, ch. XXXVI una giovane monaca isterica è guarita dal suo male mercè la copula carnale con molti uomini. Nel Casti, *Novelle*, vedi: *Le brache di San Griffone* e nel racconto erotico italiano: *Il festino infernale* riscontra pure la citata novella per una medesima cura priapica impresa felicemente in ambe le opere da due frati verso due altre donne giovani che soffrono d'isterismo.

Nella *Betulia liberata, poema scritto nel dialetto del basso popolo livornese ed ebraico*

con altre prose e poesie, Genova, 1862, pag. 41 occorre la seguente canzonetta, intitolata: *Rimedio per gli effetti isterici:*

Un rimedio, donne belle,
Vi propongo di buon cuore
Per quel fiero e rio malore,
Che vi vien nel centopelle.

Quest' orribile malanno
Non è altro in conclusione,
Che una isterica affezione
Da ingiallirvi fin la pelle.

Per guarirlo sul momento,
E non più sentirlo affatto,
Inghiottite brodo estratto
Dalle fave tenerelle.

Calma e queta prestamente
I sintómi più potenti,
E fan subito portenti
Di quel brodo due scodelle.
Fan le fave per sè stesse
Certo brodo glutinoso,
Ch'assopisce il mal furioso
Alle donne e alle zitelle.

Fatene uso bene e spesso
Di quel nèttare pregiato,

Ma vuol essere tirato
Sempr' a forza di cannelle.

Quando piglia il mal di madre
Che vi tribola e v'affanna
Farà meglio della manna
Ch' un dì piovve dalle stelle.

Voglion esser fave grosse,
Fave nuove e madornali,
Queste fave son cotali
Da lustrarvi ancor la pelle.

E mancandovi le fave
Senza brodo non starete,
Con le ghiande lo farete
Ch'abbian gorde le cappelle.

Questo brodo è tanto fine,
Così attivo e penetrante
Che guarisce sull' istante
Perchè arriva all'animelle.
È un specifico sicuro
Per le flosce donne e passe,
Per le carni tonde e grasse,
E rassoda le mammelle.

E se crescere sentite
Il calor più vivo e grande

Voglion esser fave e ghiande
Ammainando le gonnelle.

La fava, la ghianda hanno un carattere fallico e per la somiglianza alla cima del membro virile le danno il nome. Per il particolare del male delle pulci della 3ª variante cfr. D'Auberval, Op. cit. t. I, 110: *L'heure du berger ou la chercheuse des puces.*

LIII: *Le chalumeau merveilleux* è argomento ad un gran numero di novelle popolari,[1] nelle quali questo e altri simili strumenti magici sono comunissimi.

LIV: *Le berger* è una variante del no. LII, Però come viene enunciato l'argomento richiama a una novella del *Moyen de parvenir:* XXXI *Cause (Qu'ose!): Conte des pelotons et de l'honneur cousu*; Robbé de Beauveset, *Contes*, no. 6: *Les pelotons* (si trova pure in Grecourt) *Glomi* (idem argumentum) in seguito al no. 6 del Robbé. Tale argomento ancora occorre in una novelletta del Pananti; vedi pure D. Batacchi, *Novelle*, t. I no. 3: *L'onore perduto alla fiera*; *Anthologie satyrique* t. II pag. 214: *Le poucelage cloué.*

LVI: *Le soldat dort, mais sa p.... travaille*; cfr. il 25 dei *Contes picards*: *Le voyayeur*

1 Cfr. il 13 dei *Contes de la Haute-Bretagne: Le Gardeur des Lièvres* nel t. II dei *Κρυπτάδια.*

embourbé nel t. II dei *Κρυπτάδια* les. *Cent nouvelles nouvelles*, no. 7: *Le charreton à l'arrière-garde*; C. Malespini, *Dug. Nov.* p. II, no. 77; Bretin, *Contes: L'anglais et le bucheron*;. Grecourt, t. II, *Contes* pag. 2: *La fine Champenoise.* Anche in una novelletta del Pananti è trattato quest'argomento.

LX: *Le soldat et le pope.* La postura che prende il soldato per godersi la moglie del sacerdote russo è simile a quella, che il mercante fa prendere alla moglie del mugnajo, sua ganza nella novella, *Gageure de deux voisins à qui feroi son voisin cocu le plus subtilement* (*Contes à rire ou récréations françoises* t. II, pag. 194); ecco il rispettivo passo: Il fit mettre le Meûnier le ventre contre terre, mit la pouche sur lui, il renversa la femme dessus, à qui il retroussa les juppes, et se mit en posture de les embrasser tous deux avec la pouche, et, ce faisant, il baisoit, accoloit, et embrassoit cette femme, lui faisant même autre chose que le pauvre sot de mari, qui étoit couché dessous tout de son long, le ventre contre terre, ne pouvoit voir. Tant il y a qu'il fut si longtemps que se lassa d'essayer ceci, e d'un autre travail, qu'il faisoit quand et quand, après avoir eu ce qu'il desiroit de sa femme etc.

LXIII: *La femme bavarde*, cfr. *Le Violier des histoires romaines*, ediz. Jannet cap. 149: *Comment les femmes mentent souvent, celant ce qu'elles ne peuvent tenir leur secret*; vedi pure la novella inglese del Byron, *Miscellaneous poems* t. I, pag. 31: *The Three black Crows*; cfr. l'apologo del La Fontaine: *Les femmes et le secret* (*Fables*, liv. VIII, no. 6); *Le Livre du Chevalier de la Tour Landry*, cap. 74, pag. 151 dell' ediz. del Jannet; *Le Ménagier de Paris*; narrazioni analoghe, salvo qualche differenza nei particolari occorrono pure in varî autori, che ne indica il Robert, *Fables inédites des* XIIe, XIIIe, et XIVe siècles, 1825, t. II, pag. 127. Questo argomento fu pure trattato in una novelletta da A. Guadagnoli.

LXIV: *Le pope hennit comme un étalon*; cfr. Morlini, *Novellae*, no. 73: *De muliere, quae tres fefellit clericos*; *Recueil des fabliaux*, ni. 2 e 19 del t. I: *Les trois boçus*, e *D'Estormi* e il no. 106 del t. IV: *De Constant du Hamel*; per altre varianti vedi la nota a questo fabliau, e la nota alla prima metà della 5a delle novelle scherzose corse dell'Ortoli nella rassegna dei suoi *Contes populaires de la Corse* fatta sulla *Romania*, dispensa dell'Ott. 1883; vedi pure A. Coelho: *Contos populares portuguezes*, Lisboa, 1876, no. 67: *Sciencia, sabedoria, e capacidade*.

LXV: *La femme rusée*, variante della novella precedente.

LXVIII: *Nicolas Dauphiansakoi* cfr. Giuseppe Rillosi, *Novelle* no. 3: *L'orbo che vede.* Per il particolare del morto trasportato cfr. il fabliau: *Le Sacristain de Cluny ou la longue nuit*, il *Novellino di Masuccio Salernitano* P. I, no. 1 e D. Batacchi, *Novelle*, t. III, no. 16.

LXXI: *Les ruses des femmes* è presa' a poco l'argomento della nov. 7ª, giorn. VII del *Decam.* commisto al tema della nov. 88ª delle *Cent nouvelles nouvelles*, benchè vi sia qualche differenza tra il tema della novella russa, e quello dell'altre due. Per il particolare dello zio, che afferra per il membro il nipote vedi *Cent nouvelles nouvelles*, no. 76: *Les lacs d'amour*; Malespini, *Dugento Novelle*, Parte II, no. 79: *Come uno prendesse lo ramatacco d'un suo cameriere, mentre che egli lo voleva trapiantare nell'orto d'una sua fanciulla*; Poggii, *Facetiae: Priapus in laqueo; Priapus illaqueatus*, favola latina di un ignoto; Beroalde de Verville, *Moyen de parvenir* t. II, pag. 108, Bernard La Monnoye, *Opera latina: Muscipulia*, epigramma.

LXXV: *La bataille en gageures* si assomiglia un poco ad una novellina popolare

toscana inedita, in cui però si parla d'una ragazza, sposata da un re, la quale pretende aver il privilegio di non far mai di corpo; cfr. pure: *Recueil general et complet des fabliaux*, t. III, no. 83: *De Charlot le Juif.* Cfr. pure, Tommaso Costo, *nel Fuggilozio* Giorn. V la novella: *Uno speziale trova un misfatto e scuopre giudiciosamente l'autòr d'esso.* Vittorio Imbriani, *La Novellaja fiorentana* ecc. Livorno, F. Vigo pag. 568 la novellina popolare milanese: *La reginna superba* in nota al no. LXIV.

LXXVII: *La femme de marchand et le commis*; cfr. *Decam.* G. VII, no. 7; *Recueil general des fabliaux*, t. I, no. 8: *De la Borgoise d'Orliens.*[1] Simile a quest' argomento è la fine dell'altro fabliau: *Le chevalier sa dame, et le clerc* t. II, no. 50. Paul Meyer, *Romania* I, 69 avvicina questo favolello a un racconto consimile del trovatore Raimondo Vidal, racconto intitolato: *Castiagilos*, del quale il Millot, *Histoire littéraire des troubadours*, t[i] tre, Parigi, 1774, nel t. III, pag. 296 ci dà una versione francese, e il Legrand d'Aussy, *Fabliaux, ou contes* du XII[e] e XIII[e] *siècles*, t[i] tre (il quarto racchiude conti reli-

1 Cfr. pure il t. IV della stessa collezione, no. 100: *De la dame qui fist batre son mari.*

giosi), Parigi 1779 e 1781 nel t. I, pag. 47 ne riporta un breve compendio; in Von der Hagen, *Gesammtabenteuer* ecc. tre tomi, Stoccarda e Tubinga, 1850, t. II, pag. 107, no. 27 vedi il poemetto tedesco: *Vrouwen Staetigkeit*; riscontra pure *Amusements français, ou contes à rire*, Venise, 1752, t. I, no. 57; *Contes à rire, ou récréations françaises*, Paris, 1769, pag. 160, cfr. pure *The City Nightcap* di Davenport; *Love in the Dark* di Sir Fane; *The London Cuckolds* di Ravenscroft, e il *Cornudo y Contento* di Rueda; *Cent nouvelles nouvelles*, no. 88: *Le cocu sauvé*; Poggii, *Facetiae: Fraus mulieris*; Philippi Hermotimi, *Additamenta ad Bebelii facetias*, pag. 285 dell'edizione del 1660: *De astutia mulieris cujusdam*; vedi pure l'altra: *De muliere, quae maritum astute permovit, ut de nocte surgens famulo apud se in lectum locum faceret*; Henri Estienne, *Apologie pour Herodote* t. II, pag. 294, edizione 1735: *Le colombier*; Ludovico Domenichi, *Facezie, Motti e burle*, pag. 204; Chappuys, *Facétieuses journées*, pag. 168; Bandello, *Novelle*, p. I, no. 40; *Convivales Sermones* t. I, pag. 198; Celio Malespini, *Dugento Novelle*, p. I, no. 61; Adolphi, *Fabulae* presso Leyser, no. 4, pag. 2013; cfr. pure il predetto citato conto provenzale di

R. Vidal, per il qual conto vedi ancora Raynouard, *Choix des poésies originales des troubadours*, II, 398. e un' antica romanza spagnuola nell'opera: *Poesías escogidas de nuestros cancioneros y romanceros antiguos* t. XVII, pag. 178; Ser Giovanni Fiorentino, *il Pecorone* g. III, nov. 2a; *Roger Bontemps en belle humeur: Le cocu battu et content*; La Fontaine, *Contes: Le cocu battu et content*; *Der Kammerdienen Schwänke von A. F. E. Langbein* t. I, pag. 29, ediz. 1795; Dancourt, la commedia: *Le tuteur*, e la novella contenuta nel c. 18° del poema eroicomico: *La Corneide* di *Giovanni de Gamerra* poeta livornese. Sullo stesso argomento pure si raggira la seconda delle *Cinque novelle inedite in versi*, già sopra citate, il cui manoscritto esiste nella Comunale di Forlì; essa è intitolata: *La Scuola de' mariti*.

Norwegische Märchen und Schwänke.

I: *Die Landmaus* u. s. w. è simile alla VII delle novelle russe.

VII: *In den Himmel* u. s. w. si assomiglia poi alla XXXII.

VIII: *Der schlimme Finger*, cfr. le *Cent nouvelles nouvelles*, no. 95: *Le doigt du moine guéri*; vedi ancora Poggio, *Facetiae*: *Digiti tumor*; Vergier, *Contes*: *Le mal d'aventure*;

A. C. de' Fabritii, *Origine de' volgari proverbi*, no. 29: *Prima si muta il pelo, che si cambia il vezzo*; *Novelle inedite di Pietro Fortini* (esistenti in un manoscritto della Comunale di Siena) no. 69 a fol. 547: *Come un frate de li zoccoli insegna a guarire el batarescio a una pinzochera di Santo Francesco*. Sullo stesso argomento si raggirano due novelle inedite in dialetto veneziano: *La massera grata*, *El bruseo*, fiabe esistenti nella Marciana di Venezia; cfr. ancora Grécourt, *Contes: Le spécifique*; T. Costo, *Il Fuggilozio* G. I: *Un contadinello semplice soccorso in un suo accidente da un medico, va di nuovo a trovarlo in casa, ove in sua vece trova la moglie, che lo soccorre meglio del marito*; D'Auberval, *Contes, en vers erotico-philosophiques*, Bruxelles, 1818, t. I, pag. 130: *Liron Linette, ou le Rat du mari*; *Anth. satyr.* t. I, pag. 33: *Les deux bénitiers* conte de A. G. Cailly père, e t. II pag. 34 e 84: *Le chat* e *Minet e raton*[1]; questa novella offre

1 La metáfora lúbrica del gatto e del sorcio per indicare le parti sessuali muliebri e maschili occorre in Béroalde de Verville, *Moyen de parvenir* capo LXXV: *Sonblème (amble aime): Le conte de Nabuchodonosor*, e in Gaetano Parolini piacentino, *Il Gatto della Monica* (novella inedita pubblicata dal Cav. Giovanni Papanti) Livorno, Vannini, 1876.

una somiglianza un po' lontana con quella russa; Pietro Buratti, *Poesie e satire*, Amsterdam 1823, pag. 25: *Tognon*, novella; Robbè de Beauveset, *Contes* p. I, no. 21: *L'emplatre*; idem argumentum: *Sorex fabella*; cfr. pure nel *Parnasse libertin, recueil des poesies libres* le novelle a pag. 54 e 136: *La Soeur grise* e *l'Hospitalière*. In una novellina popolare inedita Cascina intitolata: *Il bischero del curato guarito* si racconta che un nerboruto prete di contado s'innamora d'una bella giovanotta paffuta, sua parrocchiana, moglie di un contadino, assai bigotta. E non osando svelarle il suo amore e chiedergliene mercè, ricorre ad un inganno. Essendo guarita la bella sposa d'un panereccio, venutole a un dito col porselo più volte a macerar nella natura, secondo il consiglio ricevutone dal curato, va da lui e in gratitudine gli regala de' fazzoletti. Di lì a non molto, profittando dell'assenza del marito, una sera il curato si reca dalla donna, sale in camera con lei, e vi si chiude entro, dicendo di averle a dire una cosa in segreto. Fingendo il prete che co' fazzoletti essa abbia attaccato il male a lui, la prega di volerlo guarire; costei, avendo provato il dolore del panereccio, si muove a pietà di lui e gli domanda ove abbia il male,

e il prete ripiglia di averlo nella stessa parte corrispondente a quella, ove la donna ha la medicina, e la prega di volerlo guarire. La donna semplice e compassionevole non sospettando ivi tristizia alcuna consente a compiacerlo, e invita il prete a mostrargli la parte malata; il prete si slaccia la brachetta e pone in mano alla donna trasecalata un negozio cosi enomce da parere una gamba senza piede, scappucciato e purpureo sulla cima. La donna, che ha avuto male al dito, crede pure che il prete abbia malata quella parte vedendola tanto smisuratamente maggiore che quella del marito; onde ella si muove a pietà di lui, si distende sul letto, e acciocchè il curato abbia a guarire del panereccio, se lo fa montare a cavalcioni sulla pancia e acciocchè non abbia a farsi male, la bella sposa imbrandisce la tremenda catapulta virile, se la immerge nella vagina strignendolo amorosamente al seno; il prete prende a scuoterle gagliardamente il pesco, ed essa eroica risponde con altrettanti colpi di pancia alle vigorose botte del prete e al fine del giuoco, quando il curato le inonda il giardino d'amore di copioso umore genitale, essa crede che sia la sanie uscita dalla parte supposta malata del prete, ma preso poi gusto

al sollazzo, continua sempre l'amorosa tresca col prete.

IX: *Die Frau* u. s. w. cfr. i ni 43 e 45 delle novelle russe.

Trois contes picards.

I: *La princesse qui pisse* etc. Cfr. il no. 46: *Le peigne* delle novelle russe.

II: *Jean Catornoix*. Quanto alla foja lussuriosa di donne specialmente maritate che alla vista o alla notizia dell'altrui strumento genitale di smisurata mole si prostituirono al possessore di tale gioiello vedi Bandello, *Novelle* Parte II, no. 59, P. III, no. 46[1] e no. 51; Giraldi, *Ecatommiti* Deca I, no. 2; Morlino, *Novelle*, no. 53; e appendice no. 16; l'8° dei *Contes picards: Le Planton du colonel* t. II dei *Kryptádia*; Paul de Kock, *Le cortegiane (sic) del secolo XIX*, Prima versione italiana, Capolago 1865, Cap. 4 e 5: *Il dottore; Combattimento glorioso*; Aloyse Cintio de' Fabritii, *Origine delli volgari proverbi*, ni 11 e 33: *Tu guardi l'altrui busca e non vedi il tuo travo* (sic), *Infra la carne e l'ungia alcun non punza* (sic), (Parte

1 Siccome l'argomento: Una Greca, veggendo un pescatore senza brache, si giace con lui, tratta dal gran pendolone, che gli vide ondeggiare fra le gambe. Cfr. pure la novella inedita del sec. XV no 6 di un *Codice Magliabechiano* della Nazionale di Firenze.

1ª della novella); Batacchi *Novelle* t. I, no. 5: *Madama Lorenza*, C. 2º; *Recueil general des fabliaux* t. I, no. 21: *Du Fevre de Creeil*, Buratti, *Poesie e satire*, pag. 25: *Tognon*, novella; Vergier, *Oeuvres, Epitres* ni 7 e 32: *Anthologie satyrique* t. I, pag. 33: *Les deux benitiers*, Piron, *Contes*, *L'Urinal*[1]; *Il Manganello* (poemetto lubrico in terza rima) Parigi, 1860, Capi. X e XIII; vedi pure P. Aretino, *I ragionamenti; Amori delle maritate* (D'una sposa che voleva sempre starsene in casa, perchè innamorata d'un prete della villa, di cui aveva veduto lo smisurato ordigno virile, e come fingendosi inferma trovò maniera di godersela con lui). Vedi pure le *Novelle* del Brevio no. 1. In questa si

1 La *Constitution de l'Hôtel du Roule, ou le centuns propositions de la tres-celebre Mme Paris, Neufchatel, 1872, Epigrammes, 8me, eccolo:*

L'Urinal du Curé

De Jean malade, Anne était garde.
Elle demande un urinal;
On en apporte; elle regarde
Et trouve à tous étroit canal.
Ah! dit-elle, votre servante,
On me croit donc bien peu savante.
Eh! c'est pour un enfant cela.
Allez, marchand, on n'est pas dupe;
Du v... de monsieur sous ma jupe
Au juste la mesure est là.

racconta di un Messer Ermete Bentivogli, gagliardo e valoroso, innamorato di Monna Camilla de' Garisendi, moglie d'uno de' principali gentiluomini e donna oltremodo bella e casta. Dopo averla costui amata lungamente, non giovandogli molte prodezze per lei fatte, per ottener da essa mercè del proprio amore, la trova per caso una sera ad una festa da ballo, ivi nel danzare con lei, stringendola e mirandola, gli si drizza tal che si stava a giacere, ed egli accorto incontanente dalla brachetta lo cava fuori, e pone in mano alla vaga gentildonna Messer Cresci e quella colla sua per buona pezza tiene stretta. La gentildonna, sentendo molto sodo e bene all' ordine quell'arnese, quasi di soverchia dolcezza sviene, onde fatta, di lui pietosa, promette di farlo contento, e il dì appresso gli lascia godere gli ultimi frutti del suo amore, e pentita della passata crudeltà per l'avvenire di sè stessa prosegue sempre ad essergli cortese. In A. Cornazano, *Proverbi in facezie*, no. 15: *Tu non se' quello* è narrata la stessa avventura. Per questo fatto vedi Vergier, *Oeuvres*, *Epitres*, no. 32:

... Trop connait combien mût la puissance
D'objet aimé que l'on tient dans la main;
Y resister n'est au pouvoir humain,

Et pas n'en veux une autre experience
Que celle-là du benoît frere Roch,
Homme plus laid oncques ne porta froc,
Et toutes fois il n'était point de Belle
Tant pût-elle être insensible, rebelle
Dont il ne sçût tirer le doux soulas,
Et s'y souloit de cette façon prendre;
En beaux discours pas ne s'alloit épendre
Cadeaux, Presens, n'étoient non plus ses lacs,
Mais épiant le tems d'un tête à tête,
Dès qu'il avoit attrapé ce moment,
Le Dard d'amour dévoiloit brusquement,
Lors eussiez vû Dame la plus honnête
Se defaillir en venir aux abois.
Bien est-il vrai qu'Amour dans son carquois
De pareils traits ne portoit à douzaine.
Quoiqu'il en soit, c'est chose trop certaine;
Objet aimé nous émût à tel point,
Que bien est fort qui ne succombe point.

Cfr. pure: ***Décrets des sens sanctionnés par la volupté, ouvrage nouveau,*** a Rome, 1793; pag. 111—15. Ai precedenti riscontri si possono aggiugnere ancora i seguenti: Fortini, *Novelle inedite* già sopra citate i n^i^ 3, 14, 23, 27, 69, 72; Sermini, *Novelle inedite*, Livorno, F. Vigo 1874; n^i^ 7, 10, 17, 19, 20, 23, 24, 26, 33, 36, 37; Giovanni Forteguerri, ***Novelle edite e inedite*** n^i^ 3, 5, 6; Robbè de Beauveset, ***Contes,*** n° 48:

Le cordonnier; Il Vaso di Pandora, sonetti erotici, pag. 66: *La femmina curiosa* e *La curiosità appagata* e 74: *Bello il vedere, dolce il godere*; *Perdere non bisogna i buon bocconi*; P. Corneille Blessebois, *Le rut ou la pudeur éteinte* t. III, pag. 128: *Aventure du curè de la Madelaine de Verneuil et de Madame Vente* (vedi pure la maggior porte di questa opera ispirata dalla femminea lussuria); *L'avvocato Calcinara, canti due*, Parigi, 1861 c. I (*L'avvocato Calcinara e la contessa Scannagatto*) c. II (*L'avvocato Calcinara e le monache*); per il particolare della gagliardia del *fallo* del soldato, che con esso stiaccia le noci cfr. A. C. de' Fabriti, *Libro dell'origine de' volgari proverbi*, no. 2: *Ogni scusa l'è buona, purchè la vaglia*, in essa un abate col mostruoso proprio mazzapicchio schiaccia le noci, e così pure un fratacchione zoccolante in una novellina popolare piemontese inedita; l'intiera novella si assomiglia al 22° dei *Contes picards*: *Jean Quatorze-coups* nel t. II dei *Κρυπτάδια* alla nov. 2ª della G. I del Pecorone; cfr. pure A. F. Doni, *Novelle* (ediz. del Daelli) no. 35; Ser Giovanni Forteguerri, *Novelle edite ed inedite*, Bologna, Romagnoli, 1882, no. 6: *Timido Agghiadati Bolognese in gelosisce siffattamente di Sagace Godenzii sua moglie, che ella contra sua voglia*

o pensieri lo fa becco; La Fleur lascive orientale, etc. pag. 87: *Le chanteur.*

III: *La bague merveilleuse*, variante della nov. 32ª russa.

Devinettes et formulettes bretonnes.

VI. *Petite historiette qui se debite en breton* cfr. Beroalde de Verville, *Le Moyen de parvenir*, cap. LXIV *Embleme* (*Amble aime*): *Le conte de Nabuchodonosor;* Grécourt, *Oeuvres* t. I, pag. 209 e II, 95: *Nabuchodonosor*; Gudin, *Contes*, Paris, 1804, vol. II, pag. 168: *Les effets de l'ignorance, et de la superstition*; Pananti, *Opere poetiche*, Milano, 1810, parte I, pag. 44: *In convento una nobil donzelletta* ecc.; Gaetano Parolini piacentino, *Il Gatto della Monica*, novella sopra citata. Nel 3º dei *Trois contes alsaciens: Was ysch religion?* nel t. II dei *Κρυπτάδια* un giovinotto Gianni entrando all'improvviso nella camera della sorella Luisa, la trova affatto ignuda, essendosi levata la comicia per mutarsela e le vede il pelame del pettignone; poco dopo incontrata sua madre le dice: «Mamma, ho visto che la Luisa ha coperto di peli il basso della pancia.» La madre non sapendo che replicare gli risponde: «Già onnai Luisa ha della religione.»

Fine delle note comparative.



LA TENTATION DU CONFESSEUR.

LÉGENDE IRLANDAISE

Cette historiette pieuse se trouve, à notre connaissance, dans trois manuscrits irlandais des XIVe et XVe siècles:

1) dans le *Leabhar Breac*, litt. «livre tacheté» (ainsi nommé de sa reliure), conservé dans la bibliothèque de l'Académie Royale d'Irlande, à Dublin, et publié en fac-simile par les soins de cette académie. Notre texte se trouve p. 242, col. 2.

2) dans un ms. du British Museum, à Londres, coté: Egerton 92; fol. 27, recto, de la ligne 37 de la 1ère col. à la l. 2 de la 1ère col. du verso.

3) dans un ms. de la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford, coté: Rawlinson B. 512; fol. 140, verso, de la ligne 13 de la 1ère col. à la l. 22 de la seconde.

Nous reproduisons le texte du *Leabhar Breac (L. B.)*; mais en même temps nous donnons en note les principales variantes des mss. de Londres *(Eg.)* et d'Oxford *(Rawl.)*.

Dans le *L. B.* le texte se termine par *7rl.* (= et reliqua) ce qui pourrait faire supposer que l'histoire n'est pas complète; mais dans *Eg.* elle se termine par: *Finit*; et dans *Rawl.* par: *Finit. Amen.*



TEXTE IRLANDAIS[1]

Araile sruith noemda boi[2] ic molad Dé in araile lou in a recles a oenur. Ecmaicc tra cotanic banscal do thab*air*t a cóibsean do. Oc*us* dorat uli a cóibsena co léir. Oc*us* di*no* ticed co me*n*ic chuice fo'n samla sin.

Ecmaic tra cor ch*arastar* sí in clerech *ocus* com-boi ic a guide iar*om*. Forémdes tra uad-s*om* ani-sin, *ocus* rogab for a cendsug*ud* con briat[h]raib blathi *ocus* co forcetul brethre Dé do denam dí. Nis fil tarba desin, ol in banscál; ar itbel-'sa la tr*om*ma do sherce-siu liumm, mine chomraicem díblinaib. Oc*us* is aml*aid* atb*er*t-sin, la tabairt a dí lám im brágait in clerig noim. Oc*us* ciid fair iar-sin co s*er*b-goirt oc iarr*aid* choiblige fria.

Dechaid tra in clérech s*ua*s for nem, *ocus*

---

1 Faute de caractères spéciaux, on a remplacé ici par *h* les signes diacritiques ajoutés aux consonnes irlandaises dans les cas d'*aspiration* ou d'*infection*.

2 *Eg.* oc ernaigthi — *Rawl.* ac ernuiti 7 «à prier et».

TRADUCTION FRANÇAISE

Il y avait un sage, un saint homme, qui était à louer Dieu dans sa cellule : il était seul. Il arriva qu'une femme vint se confesser à lui. Et elle lui fit toute sa confession avec soin. Et elle vint souvent le trouver de cette façon.

Il arriva qu'elle fut amoureuse du clerc, et elle lui fit ensuite des propositions. Il repoussa cela de lui, et il chercha à l'apaiser avec de douces paroles et par l'enseignement de la parole de Dieu qu'elle devait suivre [litt. accomplir]. «Cela ne sert de rien, dit la femme ; car je mourrai de l'amour que j'ai pour toi si nous n'avons commerce ensemble» Et c'est ainsi qu'elle parla en mettant ses deux mains autour du cou du saint clerc. Et elle pleure sur lui amèrement en lui demandant le coït.

Le clerc regarda en haut vers le ciel et il

dorat sigen na croich dar a gnúis *ocus* dar a enech; conebert fria iar*om*: a banscal maith, ol se, taisben dam int shligid in a tol deit mo dul; uair ni dam aichnid cose sam*laid* in nech[1] ic-a-tai d'iarr*aid* form, *ocus* nir chomraici*us* fria mnai riam, ol-se. *Ocus* no-co-fhetar cia fuath ata for a fhele-sium[2] *ocus* ni choimraiciub frit-su céin cofhaiciur.[3] Tu-su *immorro,* a ben, ol-se, diambena do thimtach rigna ditt dia taitne frim c*um*ma do naire-siu; do-den do thoil iar*om.*

Uch tra! ol si, la telcud der dar a gruadib; dia tarta or in talm*an* dam-sa dia chindsin, ni fhet*us* uaim mo nochtad i fhiad*nais*e oen fhir namá ar fheli *ocus* im naire. Olc lith[4] on, a ben maith, ol in sruith, intan is nar latt oen fher namá i fhiad*nais*e do chuirp do nochtad *ocus* do-t-fhacsin, *ocus* na*ch* nar latt Cr*ist* con a aps*tal*u *ocus noi* n-graid nime

1 *Rawl.* a ret «la chose».

2 *Eg.* 7 no chonfetar cia fuath no cia cuma dorat in Coimdiu for feli banscaili «et je ne sais quelle est la forme et l'apparence que le Seigneur a mises sur la honte d'une femme».

3 *Rawl.* do tenacht «ton pudendum».

4 Nous comprenons ce mot selon la glose d'O'Clery: *lith* .i. *luth.* — C'est une formule fréquente: voir LB, 259, *b,* 55, et 64; et 260, *a,* 77.

fit le signe de la croix sur sa face et sur son visage; et il lui dit alors: «dame, dit-il, montre-moi le chemin où tu veux que je passe; car jusqu'ici je n'ai nullement connu ce que tu me demandes; et jusqu'ici je n'ai pas eu commerce avec une femme, dit-il. Et je ne sais pas comme est faite [litt. quelle est la conformation de] sa honte *(pudendum)*, et je n'aurai commerce avec toi que je ne [le] voie. Eh bien donc! femme, dit-il, si tu rejettes ton vêtement de dame pour faire apparaitre à mes yeux la conformation de ta honte *(pudendum)* je ferai ta volonté ensuite.»

«Hélas! dit-elle, en laissant tember une larme sur ses joues; on me donnerait l'or de la terre pour cela, que je ne saurais me mettre nue en présence même d'un seul homme par pudeur et par honte.» — Mauvaise affaire! dame, dit le sage, lorsque tu as honte de mettre ton corps à nu et de te laisser voir en présence seulement d'un homme, et que tu n'as pas honte de Christ avec ses apôtres et les neuf ordres du ciel en présence de ton péché et de la vo-

i fhiadnaise do peccaid ocus nemtholi Dé dian urfhaemaind-se deitt.[1]

Acht chena, ol in sruith, dobiur-sa me chabais fri[2] Dia athar,[3] na comrecum ar oen co arn ec, mine fhacur-sa in ní conaigimm fort. Ora-chuala si sin dino, benaid in n-etach ocus in scíng rigna di focetoir i fhiadnaise in clerig. Dechaid in clerech tra furri, ocus sí nocht, co-fhacca[4] a feli uli ocus dorat airrde na crochi in a étan iar-sin.

Cret do chetfaid de-sin,[5] ol sí? Mo chabais am, ol in sruith, cipe gnim aile no siubul lái dogní diabul sechnon in domain, is and-sin chodlas ocus airiseis cech n-oidche. Eirg as tra, a banscal maith, ol in sruith, ar ní chomrecumm ar n-dis co arn éc, ni is mou;[6] daig ni laigiub-sa i lepaid indiabuil co m'ec. 7rl.

---

1 *Eg.* do peccaid 7 ocut dfechsin oc milled toile dé diafoemarsa lat «à pécher et à te faire voir outrageant la volonté de Dieu si j'accepte avec toi». — *Rawl.* do pecaid 7 acet fecain oc millind toile Dé dia faemainnsi lat.

2 *L. B.* fia dia — *Eg.* i fiadnaisi Dé etc. — *Rawl.* a fiadhnuisi etc.

3 *Eg.* uili cumachtaid — *Rawl.* uile cumachtaig «tout-puissant».

lonté contraire de Dieu, si j'acceptais cela de toi».

«Pourtant, dit le sage, j'en donne ma foi à Dieu le Père, nous n'aurons pas commerce de notre vie [litt. jusqu' à notre mort] que je ne voie ce que je te demande». Alors quand elle entendit cela, elle enleva aussitôt son vêtement et son attirail de dame en présence du clerc. Le clerc jetta les yeux sur elle, et elle nue, de sorte qu'il vit toute sa honte, et il fit ensuite le signe de la croix sur son front.

«Que veut dire ceci, dit-elle?» — «Mon opinion en vérité, dit le sage, quelle qu'autre action ou quelle qu'autre course que fasse le diable par le monde pendant le jour, c'est ici qu'il dort et qu'il passe la nuit. Lève-toi et sors, dame, dit le sage, car nous n'aurons pas commerce nous deux de notre vie. En voilà assez: car je ne coucherai pas dans le lit du diable de ma vie.» Etc.

---

4 *Eg.* et *Rawl.* a denacht 7 «son pudendum et».

5 *Eg.* Cret hi cetfaid dom felisea iarnafaicsin olsi — *Rawl.* Cret hi do cetfaid dom feli sium iar na faicsin, olsi si «quelle est ton opinion sur ma honte, maintenant que tu l'as vue? dit elle.»

6 *Rawl.* nisamo dai — Ce passage est effacé dans *Eg.*

La seconde histoire qu'on va lire est plutôt une variante de l'anecdote qu'une version du texte précédent. Il s'agit encore d'un confesseur tenté par sa pénitente : mais ici le confesseur, au lieu d'humilier sa pénitente par la demande d'un examen indiscret, a recours à un miracle. L'intervention divine le sauve du scandale dont le menace la femme *(furens quid femina possit !)* et provoque le repentir de celle-ci.

Ce texte se trouve dans un manuscrit irlandais de Paris (Bibl. Nat. Mss. Fonds celtique No. 1), Fol. 28, verso, col. 1 et 2. Il y est intitulé : *foscad ar bannsgail* «parabole (?) sur une dame».

TEXTE IRLANDAIS

Araile bannscál do-deachaidhdo thabairt a choibhsen di-araile manach nóeb dhiadha. O-n-uair do-rat a choibhsin dó, dercais fair in a aghaidh iarom, uair ba failidh 7 ba cæm a ghnúis 7 a dreach 7 roghab for guidhi in manaigh iar-sin.

Olcc sin, a bhannscál maith, ol-se; atu-sa, o-b-sa naidhin, in dergud manaich ac foghnum do Dhia 7 nochan-fetar cin o banscail fri sin ré-sin. Occ*us* a b*hannscál* maith, ol-se, éirg co-th-cheile n-díles bodhéin 7 sir in-nísin fair, ar diles du*it* a dhenum fris, 7 nochanedh rimsa. Misi *immorro*, ol-sé, manuch

TRADUCTION FRANÇAISE

Certaine dame vint se confesser à certain saint moine, homme de Dieu. Et quand elle eut fait sa confession, elle leva les yeux et le regarda en face, car il était beau, et son visage et sa mine étaient agréables; et elle se mit à prier [d'amour] le moine.

«Cela est mal, bonne dame, dit-il; je suis, depuis mon enfance, dans l'engagement monastique, à servir Dieu, et je n'ai jusqu'ici connu le péché [qui vient] d'une femme. Et [toi], bonne dame, dit-il, lève-toi [et va-t-en] vers ton propre mari, et demande-lui cela; car il t'appartient qu'il te le fasse;

truag sunn ac foghnum do-n Choimdhi; ni diles do mnæi feis rium 7 nocha-nedh d*ui*t-siu do shunnr*u*d 7 tú oc tabairt do choibsen dam.

O ro-chuala si sin *immorro*, is*ed* isbert: no-brisiub-sa mo etaighi, ol-si, 7 mo thlacht righna; no-teigheb co-hadhuathm*ar*[1], 7 do-gén cai 7 doirrsi, 7 derfogur mór, 7 ader curo-b-tu-sa ro-m-sharuigh, 7 tiucf*at* cach chucaind as cach aird iarom, 7 no-t-piann-f*ai*dter, 7 no-d-buailf*i*dter, 7 no-d-croch-f*ai*dter 7 no-t-muirf*i*dter iarom, mina taighi frim-sa. Dia cinntaigi frim-sa *immorro*, ro-t-bia ór 7 airg*a*t 7 cech maith archena 7 bidh amsidhach frit iarom 7 ni fhinnfa nech foirn in-ní-sin acht sinn arn dis.

Dechaid sium suas ar nem iarom, 7 dorat airdhi na croichi tar a gnuis; atbert fri-sin m-bannsgail: dogentar in-ní-sin, ol-se. Caite ol-si-si? Nin*sa*, ol in manach, lubhgort foriatai fil ac na manch*aib*, ol-se, 7 tiagam ann. Maith, ol in banscal. Tiag*a*t i-sin lughort.[2]

Amal robói in banscal ann iarom, co-fecaidh slóigh na catrach uili i-sin lubgort,

1 *Ms.* -ur

2 sic.

et tu ne le feras pas avec moi. Mais pour moi, dit-il, pauvre moine [qui suis] ici à servir le Seigneur, il ne m'appartient pas de coucher jamais avec une femme, et je ne le ferai pas avec toi en particulier, car tu viens pour te confesser à moi.»

Quand elle entendit cela, voici ce qu'elle lui dit: «Je déchirerai mes vêtements, dit-elle, et mon attirail de reine[1] et je m'enfuirai avec épouvante, et je pousserai des cris et des gémissements et grandes lamentations, et je dirai que c'est toi qui m'as outragée, et tout le monde viendra vers nous de tous les côtés et on te punira et on te frappera, et on te crucifiera et on te tuera ensuite, si tu ne t'unis pas à moi. Mais si tu pèches avec moi, tu auras de l'or et de l'argent et toute sorte de biens et je serai ensuite ta protectrice (?); et personne ne saura cela de nous que nous deux.»

Il leva les yeux au ciel alors et fit le signe de la croix sur son visage, et il dit à la dame: «Faisons la chose, dit-il». — «Où cela?

---

1 Nous traduisons littéralement; mais le mot «reine» doit ici s'entendre simplement dans le sens de «noble dame» ou de «dame.»

doneoch rabat righa 7 tigerna dibh, 7 siat ac aineas 7 ac aibhnes, 7 siat ac [c]aithem pupa chær fhíne ann[1] 7 cech degh thoraidh búi i-sin lubhgort archena, 7 d*ino* doconnairc a ceili féin do cet feraibh ann 7 drong mór do righaibh uime 7 do thaisechaibh int shlóigh 7 do mileadhaibh.

Sochtais iarom in m-bannscail 7 roimdergadh uimpi co mór 7 atbert fri-sin manach: cidh ima-tangam*ar*[2] sunn, ol-si 7 cách uili ann, 7 cidh d*ui*tsi, ol-si, chin a fhis acut na slóigh mora-sa do beth sunn?

Mo cubhais amh, ol in cleirech, as mé fein ro-erslaic doirrsi in lubgairt rompo 7 is me[3] ro-cetaigh dóibh taighecht inn, olsé. Tiagam asso co luath, ol in ben. Na herigh, ol sé, condern*a*m in-di dia tangam*ar*[4]. Ni dingent*ar*,[4] ol sí, 7 cach umainn ama-cuairt oc arnd fhéchain, oc denum in gnima-sin. Acht

---

1 Peut-être faudrait-il corriger: *finemna*
2 *Ms.* ur
3 *ms.* mo
4 *Ms.* ur

dit-elle.» — «Cela est aisé, dit le moine. Il y a un clos au couvent; allons-y!» — «Bien! dit la dame.» Ils vont au clos.

Lors que la dame y fut, elle vit une foule de toute la ville dans le clos; et il y avait des rois[3] et des seigneurs dans leur luxe et dans leur plaisir, et ils mangeaient les grapper de raisin et tous les beaux fruits qui étaient en outre dans le clos. Et elle vit son mari lui-même parmi les premiers qui étaient là, et, autour de lui, une foule de rois et de chefs de l'armée et de soldats.

La femme se tut et elle rougit grandement et elle dit au moine: «pourquoi sommes-nous venus ici, dit-elle, avec tout ce monde là? Et pourquoi? dit-elle. Comment ne savais-tu pas que cette grande foule était ici?»

«Sur ma conscience, dit le moine, c'est moi-même qui leur ai ouvert les portes du clos et qui leur ai permis de venir ici, dit-il.» — «Sortons vite, dit la femme.» — «Ne bouge pas, dit-il, que nous n'ayons fait ce pourquoi nous sommes venus.» — «On ne peut le faire, dit-elle, avec tout le monde autour

3 «Rois» doit reprendre ici également dans le sens de 'chefs'.

co deimein, ol sí, dia tarda righnacht in betha[1] o airter co iarter, ni cæmsaind sin ar fheili 7 ar naire 7 cach umam ima-cuairt amal atait.

Uch, a bannscal maith, ol se-sium, is neimfni iat ind aithfeghadh na fíadhnusi ata acat déchsain dian dernta in gnim-sin. Cia sin, ol sei-si? Dech uasad, ol seissi[u]m. Tocaidh iarom in ben a rosc dochum nime 7 is*ed* atconnairc ann. i. doirrsi 7 seinistri nime obéla osluicthe 7 Cr*ist* budhéin 7 a croich n-deirg re ais con aladhaibh 7 co slechtaibh a gona 7 a chésta oc an déchsain di, Muire con a hóghaibh uimpi for seinistir eile. Na hes*coi*p 7 na haingil 7 næi n-graidh nime olcheana oc dechsain in mhanaig 7 na bannscaile airm ara bhad*ar*[2].

In faice sin, a bannsgal maith, ol seisi*um*? Atchim co derb, ol si, 7 doleig in bannscal co lar-sin 7 sí oc cái, 7 oc toirsi 7 oc aitrighi ina pecthaibh. Olcc líth on, a bannscál, ol in manach, intan ro-bo nár let pec*cad* do

1 *ms.* bethadh
2 *ms.* ur

de nous à nous regarder faire cette chose-là; mais, en vérité, dit-elle, si on me donnait la royauté du monde de l'orient à l'occident, je ne pourrais faire cela par honte et par pudeur, lorsque tout le monde est autour de nous comme il est.»

«Ah! bonne dame, dit-il, ils ne sont rien en comparaison des témoins qui sont à te regarder, si cette action s'accomplit.» — «Qui cela? dit-elle. — «Regarde au dessus de toi, dit-il.» — La femme leva alors son regard au ciel et voici ce qu'elle y vit: les portes et les fenêtres du ciel toutes grandes ouvertes, et Christ lui-même avec sa croix rouge sur son dos, avec ses plaies et les marques de ses blessures et de sa passion, à la regarder; Marie avec ses vierges autour d'elle à une autre fenêtre. Les évêques et les anges et les neuf ordres du ciel étaient aussi à regarder le moine et la dame, là où ils étaient.

«Vois-tu cela, bonne dame, dit-il?» — «Je le vois certainement, dit-elle.» Et la dame se jetta à terre, et elle de pleurer et de se lamenter et de se repentir de ses péchés. «Mauvaise affaire cela, dame, dit le moine, si tu avais honte de commettre un péché en présence d'une troupe d'hommes, et si tu n'as pas pris cure

denum a fhiadhnuse droingi do dhainibh 7 nach tuc do t'aigh in Coimdhi féin con næn gradhaibh nime in a fiad*nuse* fort, dian dernta in gnim-sin an aghaid toile Dé. Acht ma misi *immorro* ro-bo nemfni lium in domain uili, it*ir* bíu 7 marbh, umam ac denum miepertha innas æn aingil do muindter in Coimdhedh. Eirigh as tra, a banscal maith, ol seisium, 7 dena do cheili do comdighna 7 dena aitrighi fri Dia isin mhignim rotriallais. Acht misi[1] *immorro*, ol sé, ni coimreis fria mnai gein fam beo.

Ro-shai in ben fri aitrighi iarsin coma sái chrabhaigh iarom 7 condechat*ar*[2] ar æn ar an deg airillniug*ud* dochum nime iar forba am beith an degh bésaibh 7rl. finit. am*en*.

---

1 *ms.* masi

2 *ms.* ur

du Seigneur lui-même avec les neuf ordres du ciel, présents au dessus de toi, si cette action avait été accomplie à l'encontre de la volonté de Dieu. Mais pour moi, ce ne serait rien que le monde entier, vivants et morts, autour de moi faisant une mauvaise action, en comparaison d'un ange de la société du Seigneur. Lève-toi et va-t-en, dame, dit-il, et que ton mari te fasse ton récomfort et fais [toi-même] pénitence à Dieu pour la mauvaise action que tu as tentée. Mais pour moi, dit-il, je n'aurai commerce avec une femme tant que je serai en vie.»

La femme se tourna ensuite à la pénitence de sorte qu'elle devint sage, pieuse ensuite, it qu'ils allèrent ensemble au ciel par leurs bons mérites et après avoir achevé leur vie en bonnes moeurs etc. Finit. Amen.

L'apparition à leurs fenêtres de Jésus-Christ, de la Vierge, des Saints et de tous les locataires du ciel n'a rien qui doive nous étonner, avec le matérialisme chrétien du moyen-âge, et on pourrait sans doute l'*illustrer* avec les miniatures des mss. que nous a laissés le moyen-âge. L'image se présente naturellement à l'esprit, et elle se retrouve, non plus prise au sérieux, mais comme figure de rhétorique, chez un poète français contemporain. Mais ici le Dieu qui se met à la fenêtre pour voir ce qui se passe dans le monde, n'est plus le Dieu sévère des clercs irlandais, c'est «le Dieu des bonnes gens.»

Deux amants ont été se promener à la campagne un vendredi-saint (un vendredi-saint !) :

Nous nous sommes assis en regardant le ciel,
Les mains pressant les mains, épaule contre épaule,
Et sans savoir pourquoi, l'un de l'autre oppressés,
Notre bouche s'ouvrit sans dire une parole
Et nous nous sommes embrassés.

Près de nous l'hyacinte avec la violette
Mariaient leur parfum qui montait dans l'air pur ;
Et nous vimes tous deux, en relevant la tête,
Dieu qui nous souriait à son balcon d'azur.

«Aimez-vous, disait-il ; c'est pour rendre plus douce
«La route où vous marchez que j'ai fait sous vos pas
«Dérouler en tapis le velours de la mousse.
«Embrassez-vous encor, — je ne regarde pas.

«Aimez-vous! Aimez-vous! dans le vent qui murmure,
«Dans les limpides eaux, dans les bois reverdis,
«Dans l'astre, dans la fleur, dans la chanson des nids,
«C'est pour vous que j'ai fait renaitre ma nature.

«Aimez-vous, aimez-vous; et de mon soleil d'or,
«De mon printemps nouveau qui réjouit la terre,
«Si vous êtes contents, au lieu d'une prière
«Pour me remercier, — embrassez-vous encor! 1

1 Henry Murger, *Le requiem d'amour.*





THE WELSHMAN'S LAMENT.

The following Welsh Verses, containing the doleful complaint of a Welshman in London (temp. James 1) upon the unfortunate result of an amatory adventure in which he had been engaged, are taken from one of the Welsh Mss. in the British Museum (Add. Mss. 14964).

TEXT.

Un a wnaeth *bwyntmant* i gwmpniaeth ag un o wyr y Gard yn Llundain, ac ni allodd gowiro moi bwyntmant gan ddarfod iddo losgi ei gal, ond hebrwng yr englynion hyn mewn *Llythyr*:

Gorchymyn at un wyt wr ai harwain
O herwydd negeswr
At Robert hil can milwr
Y penna o'r Gard paun yw'r gwr.



THE WELSHMAN'S LAMENT.

TRANSLATION.

One made an appointment to join the company of one of the men of the Guard, but failed to keep his appointment in consequence of his having burnt his prick; but he forwarded the following stanzas in a letter:

Thou art ordered to one, my man, ...
. . . .
To Robert, descendant of a hundred warriors,
The chief of the Guard, — a peacock is the man.

Dowaid iddo pan adewych fy Llythr
Fy llithro mewn hirnych
Na ellais innau lais henych
Gowiro gair a'r gwr gwych.

Am bod nid defod diofal yn glaf
O glefyd cyfartal
Llwydo fy wyneb llid ynial
Llesg yw y nghwyn llosgi nghal.

Cefais i drueni drannoeth dialedd
A dolur mawr beunoeth
Goreu dim medd y gwr doeth
Yw barbwr i gal burboeth.

Llosgais a deifiais yn dofi fy mhidin
Ymhydew annigri
Am hyn o waith yw mhoen i
Am cal ydwy mewn cledi.

Cwstmeriaid a gaid yn gadau at hon
Yn tynnu au caliau
Da gŵyr y ferch degair fau
Enynnu tân yn eu tinau.

Tell him, when thou leavest my letter,
That I have fallen into a lingering illness,
That I (with my voice of an old ox) could not
Keep my word with the brave man.

And that I am (which is no indifferent-matter) ill
Of a corresponding (?) illness;
Pale is my face, — dreadful the inflammation, —
Sad is my plaint, I've burnt my prick.

I fell into misery the next night; retribution
And great pain every night;
The best thing, says the wise man,
For an inflamed prick is a barber.

I burnt and spoiled my prick in taming it
In a sorry pit;
To this work is my pain due; —
With my prick am I in distress.

Customers were known in hosts
Resorting to her with their pricks;
Well knows my fair-spoken girl
How to kindle a fire in their arses.

Ni chleimia i byth moi chlom̃en om bodd
Ni bydda gan feinwen
Tro iw hoedi tra i hadwen
Tan gwyllt ydyw tin gwenn.

Gorfedd yn Llundain ag arfog nid ydwyf
Ac nid oes un geiniog
Treilio yn llwyr trwy lawn llôg
Yn trwssio gwaith cont wressog.

Od a yn iach bellach or bar a gefais
Er gofid anhygar
Nid a eilwaith drwy alar
I glos bun heb gal ysbâr.

Lewis ab Edwart ai cant.

I will never claim her pigeon; of my own will
I will never be with the lass;
I will turn to put her off, now that I know her;
A wild fire is the fair one's arse.

I am lying in London stripped bare (lit. unarmed)
And I have not a penny,
Having spent my all through the great expense
Of repairing the work of an inflamed cunt.

If I ever get well of the pain I have got
To my bitter woe,
I will never again on account of the pain
Enter a lady's drawers without a spare prick.

(Lewis the son of Edward.)



L'ÉTRON PARLANT.

(CONTE DU PAYS MESSIN)

Il y avait une fois un roi qui n'était pas marié. Sa mère et ses ministres l'avaient prié bien souvent de prendre une femme, afin qu'il pût avoir des héritiers de son trône; mais il n'avait jamais cédé à ces instances. Un beau jour, que tout son entourage le pressait plus qu'à l'ordinaire à ce sujet, et qu'on lui demandait le raison de sa résistance, il déclara, en plein conseil, qu'il se marierait volontiers, mais qu'il n'épouserait qu'une femme qui ne chierait pas, que c'était là sa volonté absolue sur laquelle il ne reviendrait pas. Cette décla-

ration mit tout le conseil dans la désolation, surtout la Reine-mère, qui avait de bonnes raisons pour croire que son fils ne se marierait jamais. Pourtant on fit publier par le royaume que si quelqu'un avait une fille qui ne chiât pas, il n'avait qu'à l'amener à la cour, et qu'elle deviendrait Reine. Mais personne ne se présenta. Les mois, les années même se passèrent, et le Roi, qui sentait bien qu'il était de son devoir de se marier, devenait tous les jours plus chagrin, en songeant qu'il ne trouverait peut-être jamais de fille à son gré. Pour calmer ses ennuis il allait souvent à la chasse. Un jour qu'il avait chassé dans un endroit plus éloigné qu'à l'ordinaire, il se trouva égaré au fond d'une immense forêt. Le soir arrivait, et comme il avait faim et soif, il commençait à être inquiet, songeant déjà qu'il allait être obligé de passer la nuit à la belle étoile, et encore, sans souper. Un bruit qu'il entendit à ce moment, comme du bois que l'on casse, le fit se diriger vers une clairière où il vit avec plaisir un homme faisant des fagots. — Ohé! brave homme, lui dit-il, suis-je bien loin de la ville du Roi? Je me suis égaré à la chasse, et je ne sais plus retrouver mon chemin. Si vous me le montrez, je

vous donnerai une bonne récompense, car je suis le Roi lui-même. — Sire le Roi, répondit le bûcheron, la ville est trop éloignée pour que nous puissions y arriver aujourd'hui. Venez dans ma maisonnette; vous y serez à couvert; on vous y donnera à souper; vous y dormirez sur un bon lit de fougère, et demain matin je vous servirai de guide jusqu'à votre palais.

Le Roi n'avait rien de mieux à faire que d'accepter l'offre du bûcheron, et la première étoile paraissait au ciel quand il franchit le seuil de la maison où l'hospitalité lui avait été offerte de si bon coeur. — Femme, vite une bourrée au feu, c'est Notre Sire le Roi qui s'est égaré à la chasse et qui est bien fatigué. — Sire le Roi, chauffez-vous pendant que notre femme prépare à souper. — Le souper fut prêt en un clin d'oeil, et le Roi jura que jamais il n'avait mangé si bonne omelette, si bonnes pommes de terre cuites sous la cendre, ni bu si bon vin; ce n'était pourtant que de la piquette, mais il n'est si bonne sauce que d'appétit.

Le bûcheron qui était un brave homme avisé, toujours de bonne humeur, et de plus enchanté d'avoir rendu service à son Roi, s'évertuait à conter mille histoires joyeuses

pour égayer son hôte. Mais celui-ci ne répondait pas à cette gaîté, si bien que le paysan lui dit: Sire le Roi, vous devez avoir du chagrin: car les chasseurs sont ordinairement gais et contents quand ils ont trouvé un gîte à la suite d'une journée fatigante; et vous, Sire le Roi, vous paraissez plus triste à mesure que vous mangez et que vous buvez. Est-il permis à votre fidèle sujet de vous demander la cause de cette mélancolie? — A quoi te servirait de la connaître, dit le Roi, tu ne pourrais pas y porter remède. — — Qui sait? plus petit que nous peut quelquefois nous être utile. Croyez-moi, Sire le Roi, je suis homme de bon conseil; et il n'y a pas de commère à six lieues à la ronde qui ne vienne me consulter quand elle a quelque sujet d'embarras. Parlez-moi donc avec confiance; aussi bien, rien que de parler de son mal, c'est le soulager plus d'à moitié. — Je le veux bien, dit le Roi: apprends donc, mon ami, que je voudrais me marier, car il faut une Reine à l'Etat; mais, pour des raisons que je n'ai pas le temps de t'expliquer, j'ai juré de n'épouser qu'une fille qui ne chierait pas. Or, jusqu'à présent, on n'a découvert encore ni princesse, ni fille noble, ni bourgeoise, qui remplît

cette condition. — Ah! Sire le Roi, s'écria le bûcheron, c'est le ciel qui vous a conduit chez moi; et ce que ni princesse, ni fille noble, ni bourgeoise n'a pu vous offrir, c'est chez une simple bergère que vous le trouverez. Ma fille est telle que vous désirez qu'une femme soit pour pouvoir l'épouser. — Serait-il possible, dit le Roi? en es-tu sûr au moins? — Sire le Roi, ma fille a dix-neuf ans, elle est belle, elle se porte bien, et je vous jure que depuis qu'elle est au monde je ne l'ai jamais vu chier. — Le Roi enchanté commanda au paysan d'appeler sa fille — qu'il n'avait fait qu'entrevoir pendant qu'elle aidait sa mère — à le servir à table. Le Bûcheron alla aussitôt faire la leçon à sa fille qui promit bien que pour devenir reine elle se soumettrait à tout ce qu'on voudrait. C'était une belle fille, aux fraîches couleurs, bien découplée et qui plut tout de suite au Roi et surtout quand celui-ci lui ayant posé la question qu'il adressait à toutes les femmes, la jouvencelle eut répondu honnêtement qu'elle ne savait pas ce que cela voulait dire. Le Roi n'en dormit pas de contentement, et le lendemain dès la pointe du jour ayant éveillé son hôte, et fait dire à la jeune fille de se préparer

à l'accompagner avec son père, il partit avec eux pour le palais, où tout le monde était dans l'inquiétude, et où ils arrivèrent encore dans la matinée. Le Roi ne voulut pas perdre de temps et ordonna que le mariage fût célébré dans la journée.

Avant de se séparer de sa fille que les femmes de la Reine-Mère venaient chercher pour l'habiller pompeusement, le bûcheron lui fit encore de nombreuses recommandations et celle-ci, énivrée de sa nouvelle position, lui répondit qu'on n'avait pas besoin de la tant sermonner et que plus fine qu'elle ne se trouvait par derrière tous les buissons.

La noce fut célébrée avec grand apparat et grandes réjouissances. On fit des largesses aux pauvres; on fit couler du vin dans les fontaines publiques, et des orchestres furent installés à tous les coins de rue. Pendant ce temps un magnifique diner réunissait toute la cour, les ambassadeurs, les princes étrangers et tous les grands du royaume. On y servit pendant trois heures une immense quantité de bonnes choses, dont la nouvelle Reine n'avait même pas idée; aussi oublia-t-elle ses promesses de sobriété et quand on sortit de table, les lacets de sa *metture* la serraient un peu. On se promena ensuite

dans de merveilleux jardins, en nombreuse et galante société, et le soir, quand on rentra au palais, pour le bal, la nouvelle Reine commençait à sentir de plus au plus la nécessité d'être seule pendant quelques instants. Aussi profita-t-elle d'un moment où la compagnie était un peu confondue à l'entrée du premier salon, pour s'échapper, sans être vue, par une petite porte dérobée.

Elle marchait aussi vite qu'elle pouvait à travers une enfilade d'appartements qu'elle ne connaissait pas et où elle frémissait de rencontrer quelque laquais ou quelque officier de service. Elle arriva enfin dans un cabinet splendidement meublé, et qui était le propre cabinet de travail du Roi; elle ne s'y arrêta qu'une minute et en sortit promptement, soulagée et légère et sans regarder derrière elle. On ne s'était pas aperçu de son absence, et le bal commença. Il était fort animé quand le Roi lui-même fut obligé de le quitter et de se rendre à son cabinet de travail, on ne dit pas pourquoi. On juge quel fut son étonnement et sa fureur quand il y vit, effrontément dressé sur le parquet ciré et luisant, le factionnaire qu'on y avait laissé. — A moi, mes gardes! s'écria-t-il, en jurant comme le premier venu de

ses grenadiers, à moi toute ma cour! à moi tout le monde! — On accourt à ses cris, ses généraux et ses officiers les premiers, mais tous s'arrêtent respectueusement en reconnaisant le mystère. — Ça! dit le Roi, en tirant son grand sabre, que chacun de vous, depuis le plus petit marmiton jusqu'au plus grand prince, depuis les laveuses de vaisselle jusqu'à la Reine, passent devant ce malotru, et lui demande qui l'a mis là; quant au coupable, qu'il dise son in manus, car je lui trancherai la tête! — Et, le sabre à la main, il s'installa près de l'objet; le défilé commença. Il fut long, long, comme vous pouvez penser. Il fallait voir les vieux officiers à moustaches, qui avaient affronté le mort saus sourciller dans plus de vingt batailles, et dont la mine faisait trembler, prendre un ton aimable pour dire: Etron, mon ami étron, dis moi, qui est-ce qui t'a mis là? — Et l'étron répondait rudement à tous. — Passe, toi, ce n'est pas toi. — Arriva le tour des dames, ce fut alors des compliments et des révèrences à n'en plus finir: Etron, joli étron, aimable étron, dis-moi qui t'a mis là? — Et l'étron toujours répondait, mais un peu plus doucement: Passe, toi! ce n'est pas toi!

La nouvelle Reine, plus morte que vive, voyait avec terreur arriver son tour, car elle savait bien que l'étron avait jusqu'alors dit la vérité; aussi c'est en tremblant comme la feuille qu'elle s'avança la dernière, et lui demanda de sa plus douce voix: Etron, joli étron, aimable étron, étron mignon, dis-moi qui est-ce qui t'a mis là? — Passe, toi, ce n'est pas toi! répondit l'autre brusquement. Le Roi alors, de plus en plus en fureur en voyant qu'il ne découvrait personne sur qui assouvir sa colère, s'avança à son tour et, sans ôter son chapeau, s'écria d'une voix de tonnerre: — Etron! foutu étron! bougre d'étron! sale étron! Qui t'a foutu là? — C'est toi! s'écria l'étron. — Insolent! dit le Roi, et faisant tourner son grand sabre, il coupa net la tête au pauvre innocent.

C'est depuis ce temps là que les étrons ne parlent plus, comme ils avaient accoutumé, de le faire.





CONTES FLAMANDS.

DE BELGIQUE

I.

LA JEUNE FILLE ET LE BÉNITIER.

Une jeune fille, qui vient se confesser, dit à son confesseur qu'elle a pris le *baptiste* de son amoureux une fois dans la main. «Oh!» s'écrie le curé, «quel péché! Pour ta pénitence, tu vas mettre la main qui a péché pendant une heure dans le bénitier.» — La jeune fille, toute honteuse,

va se poster à l'entrée de l'église près du bénitier. Arrive une de ses amies, qui fait de grands yeux de l'y trouver. «Quelle idée!» lui dit-elle, «au coeur de l'hiver tu te mets avec la main dans l'eau froide comme glace! Qu'est-ce que cela signifie?»

— «Ah oui! mais qu'est-ce que j'y puis? C'est pour ma pénitence!»

— «Pour ta pénitence? Et qu'as-tu fait?»

— «Oh mon Dieu! presque rien. Songe un peu, j'ai pris le *baptiste* de mon amoureux une fois dans la main! Et à cause de cela le curé m'a donné cette pénitence, pour purifier la main.»

— «Oui», dit l'autre, «si cela va ainsi, je me garderai bien d'aller à confesse. Je remercie cordialement le curé. Je devrais me mettre dans le bénitier avec tout autre chose, car mon amoureux a mis le sien dans mon con!»

Cf. *Κρυπτάδια* II, *contes Picards* XXIV Les Filles à Confesse.

II.

LE CHARBONNIER QUI AVAIT GRIMPÉ SON CHAT.

Le charbonnier va à confesse, et dit au curé entre autres choses qu'il a *grimpé* son chat.

— «Oh! quel gros péché contre la nature!» dit le curé. «Quel plaisir pourrait-on bien trouver en cela?»

— «Monsieur le curé, on ne peut savoir cela que quand on l'éprouve; cela fait beaucoup plus de bien qu'avec une femme.»

— «Enfin c'est toujours un grand mal, et pourquoi ne pas aller près d'une femme, si vous ne pouvez maîtriser vos passions?»

— «Tout cela est bel et bien, Monsieur le curé, mais une femme coûte de l'argent, et de cette façon je l'ai pour rien.»

— «Et puis, il me semble qu'il n'est pas bien possible d'*employer* un chat; comment avez-vous fait cela?»

— «Oh! ce n'est pas difficile: je prends le chat par les pattes de devant et je le

fourre dans mes bottes; et en tenant ses pattes de derrière, cela va très facilement.»

Le curé lui donne l'absolution, après lui avoir indiqué uné pénitence assez forte; mais l'année suivante, l'homme arrive encore une fois et s'accuse du même péché: «Il avait toujours continué à grimper son chat.»

Mais à peine a-t-il prononeé ces mots, que le curé s'écrie avec colère: «Ce que vous dites là est un grand mensonge. C'est impossible; car je l'ai essayé aussi, et le chat m'a griffé les couilles jusqu' au sang.» — Et là-dessus il ferme bruyamment la planchette devant le nez du charbonnier.

III.

DEDANS OU CONTRE C'EST LA MÊME CHOSE.

Un jeune homme va à confesse et s'accuse d'avoir *fait des cochonneries* avec une jeune fille, mais pour son excuse il ajoute, qu'il *l'a mis contre* tout simplement.

— «Cela n'y fait rien», dit le curé, «dedans ou contre c'est la même chose.» Pour sa

pénitence il lui ordonne de réciter certaines prières, et de mettre une pièce de cinq francs dans le tronc des pauvres.

Un moment après le curé sort de son confessionnal, et la première chose qu'il voit, c'est le jeune homme de tantôt, occupé à mettre une pièce de cinq francs contre le tronc, en la retirant chaque fois de nouveau.

«Que fais-tu là?» demande le curé; «tu sais bien que j'ai dit qu'il fallait mettre cinq francs dans le tronc?»

— «Très bien, Monsieur le curé, mais avez-vous oublié ce que vous avez ajouté? Dedans ou contre c'est la même chose.»

IV.

LE POMMIER.

Une jeune fille va à confesse et comme elle avait pas mal sur la conscience et qu'elle l'avouait en outre sans se gêner, le curé *bandait.*

— «Oh mon enfant, de si gros péchés ne peuvent pas être pardonnés au con-

fessionnal», dit le curé, «cela doit se faire sous le ciel bleu.»

— «Où donc quelque part, Monsieur le curé ?»

— «Eh bien, mon enfant, viens ce soir dans mon jardin sous le grand pommier, tu trouveras la grille ouverte et je verrai si je puis te donner l'absolution.»

De l'autre côté du confessionnal se trouvait un paysan, qui avait tout entendu. En partant il se dit à lui-même: «Attendez un peu, Monsieur le curé, je vais vous *couillonner* de la belle façon.»

Rentré chez lui, il appelle son domestique. «Pierre,» dit il, «voici une pièce de deux francs; vous irez ce soir quand il fera obscur au jardin du curé; vous trouverez la grille ouverte, vous monterez sur le grand pommier, et reviendrez me dire tout ce que vous aurez vu et entendu.» Le soir, le domestique monte sur l'arbre et un moment après arrive le curé et puis la jeune fille.

Le curé lui représente encore la grosseur de ses péchés et finit par ajouter, qu'il ne peut lui accorder l'absolution qu'à la condition, qu'il lui permette de la *coudre* une fois.

— «Mais, Monsieur le curé», dit la jeune

fille, «ce que vous me demandez!.... Et s'il en vient quelque chose (= s'il y a des suites)?»

Le curé lève la main vers le ciel et s'écrie: «Mon enfant, celui d'en haut ne laisse pas mourir les orphelins de faim!»

En entendant ces paroles, voilà que le domestique montre tout à coup la tête au milieu des feuilles et crie: «Oui, baisez un peu finement mes couilles,[1] Monsieur le curé! Croyez-vous que je vais élever vos enfants pour une pièce de deux francs?»

Cf. *Κρυπτάδια* I, 59 *Le Soldat déserteur*; II, Contes Picards, XXVI *Le Curé et le Sacristain.*

V.

LE CURÉ, LE SACRISTAIN ET LA SERVANTE.

Le sacristain, le curé et sa servante allèrent un jour en voyage. Le soir ils descendirent dans une auberge pour y passer la nuit, mais il ne restait qu'une seule chambre à deux lits. Il fallut bien

---

1 Juron habituel flamand = allez au diable!

s'en contenter; le sacristain et le curé se mirent dans un lit, et la servante dans l'autre. Le curé eut volontiers couché avec la jeune fille, mais il n'osait pas s'afficher devant le sacristain. Il trouva cependant moyen de s'aboucher avec la servante, et lui dit qu'il irait la trouver pendant la nuit, dès que le sacristain se serait endormi. Aussitôt qu'il se mit au lit, il se tourna donc sur le côté et se montra très pressé de dormir; mais le sacristain se douta de la chose et pour voir ce qui arriverait, il se mit à ronfler comme s'il dormait profondément. En entendant cela, le curé crut le moment favorable pour mettre son projet à exécution.

«Mie (Marie)», dit-il doucement à la servante, «il dort, je vais venir.»

— «Non, Monsieur le curé», répondit Mie. Attendez encore un moment, il pourrait l'entendre.»

— «Non, non», reprit le curé, «il dort profondément, et écoutez comme le vent siffle, ... il n'entendra rien!»

— «Assurez-vous cependant bien s'il dort. Arrachez un poil de ses couilles!»

C'est ce que le curé fit, mais le sacristain n'eut garde de bouger; le curé en arracha encore un, puis un troisième, et voyant que

le sacristain ne fit aucun mouvement, il alla se glisser près de Mie.

Le lendemain matin: «Hein, sacristain», dit-il à celui-ci, «comme il a fait du vent et de la pluie cette nuit!» — «Je le crois bien, Monsieur le curé», répond le sacristain, «s'il faisait encore cette nuit autant de vent et de pluie, je n'aurais certainement plus aucun poil sur mes couilles!»

VI.

LE CURÉ QUI AVAIT PERDU UNE COUILLE.

C'est un fait bien connu que les ecclésiastiques, pour occuper une position, doivent prouver qu'ils sont *homme* dans toute l'étendue du terme.

Il y avait un jour un curé qui, en tombant, s'était fait mal entre les jambes, avec la conséquence malheureuse, qu'on dut enlever une de ses couilles. Comme il n'était plus homme maintenant jusqu'au bout, il se rendit près de l'évêque pour lui soumettre le cas et pour demander, s'il était obligé de donner sa démission.

— «Qu'avez-vous fait de la couille qu'on a coupée?» demanda l'évêque, «l'avez-vous conservée?»

— «Oh oui, Monseigneur, elle est bien conservée dans ma chambre.»

— «S'il en est ainsi», continua l'évêque, «je ne vois pas de motif pour que vous donniez votre démission; tout ce que vous avez à faire, c'est de prendre toujours la deuxième couille avec vous, chaque fois que vous officiez.»

Depuis ce moment le curé prenait toujours le précieux objet avec lui; mais un jour qu'il est sur le point de dire la messe, il s'aperçoit qu'il a oublié sa couille. «Attendez un instant», dit-il à ses paroissiens, «j'ai oublié quelque chose».

Il rentre vite chez lui et court à sa chambre, où il cherche partout, mais sans rien trouver. Il appelle donc sa servante: «Treze (Thérèse)», dit-il, «n'as-tu rien trouvé dans ma chambre?»

— «Non, Monsieur le curé.»

— «Tu n'as pas trouvé comme cela une petite boule ronde? Je sais pour sûr que je l'ai laissée ici.»

— «Ah, si! Monsieur le curé, maintenant je sais ce que vous voulez dire. J'ai bien

trouvé quelque chose comme cela, mais je l'ai mangé, croyant que c'était une amande.»

— «Ah! damnée chienne que tu es!» s'écria le curé hors de lui-même de colère, «ce n'est pas encore assez que tu suces ma queue, tu dois encore manger ma couille!»

VII.

LE CURÉ QUI AVAIT MANGÉ UN MÂLE DE LAPIN.

Un curé avait été chez les femmes publiques et y avait attrapé une chaudepisse. Il va trouver le docteur, et lui explique ce qu'il a.

— «Comment avez-vous attrapé cela?» demande le docteur.

— «Je n'en sais trop rien», dit le curé, «mais il y a quelque temps j'ai mangé un mâle de lapin, et il me semble qu'il avait quelque chose de pareil à son *machin*; je l'aurai sans doute attrapé de lui.»

— «Bien», dit le docteur, «je vous guérirai, mais, à l'avenir si vous mangez encore un

mâle de lapin, vous aurez soin de mettre d'abord une capote anglaise!»

VIII.

LE PAPE DANS ROME.

Un dimanche, un curé de village était occupé à prêcher, et pour engager ses auditeurs à la charité, il leur dit: «Mes chers paroissiens, ne négligez pas de songer aux pauvres. N'oubliez pas que l'Évangile dit: tout ce que vous donnez par devant vous sera rendu au décuple par derrière.»

Un des paysans prend ces paroles au pied de la lettre, et rentré chez lui, il abandonne son unique vache aux pauvres. Quelques jours après, les vaches du curé s'échappent de leur étable, et par hasard entrent chez le paysan, qui s'écrie avec étonnement: «Jésus Maria! le curé n'a que trop bien prêché la vérité. J'ai donné mon unique vache et voilà qu'il m'en vient dix à la place.» Et il s'empresse de les enfermer.

Mais le curé, pendant ce temps, ne manque pas de s'informer pour savoir si personne

n'a vu ses vaches, et à la fin il apprend où elles se sont sauvées. Le paysan cependant ne veut rien entendre: il considère ces vaches comme une récompense de Dieu, parce qu'il a été charitable. Tout ce que le curé lui dit est inutile. Enfin ils conviennent, que les vaches seront à celui qui, le lendemain, dira bonjour à l'autre le premier.

Le paysan, un malin compère, se promet bien de ne pas se laisser attraper par le curé. Dès que la nuit est tombée, il grimpe sur un arbre devant la cure, avec l'intention d'y passer la nuit, afin de pouvoir surprendre le curé de cette cachette.

L'arbre était justement devant la chambre à coucher du curé et d'ici on pouvait facilement voir tout ce qui se passait à l'intérieur. Au reste, c'était en été et la fenêtre était restée ouverte. Le curé ne tarda pas à se rendre à sa chambre, accompagné de sa servante; ils se déshabillent tous deux et quand ils sont en chemise, le curé lève le pan de devant de la servante, et montrant la *prune* de celle-ci, demande en riant: «Marie, qu'est-ce cela?» — «Ça, Monsieur le curé, c'est Rome.»

Et levant à son tour la chemise du curé, elle demande: «Monsieur le curé, qu'est-ce

cela? — «Eh bien, Marie, c'est le pape. Mais, dis donç, Marie, il y a si longtemps que le pape n'est plus entré dans Rome; voulons-nous l'y laisser entrer une fois?» — Et sans attendre longtemps, le curé et Marie étaient ensemble au lit, et laissèrent le pape *finement* entrer à Rome.

Le paysan, qui de l'arbre a tout vu et tout entendu, essaye le mieux possible de tenir les yeux ouverts pendant la nuit, et il y réussit si bien qu'au matin, quand le curé sort de sa demeure, il entend tout à coup une voix crier: «Bonjour, Monsieur le curé! Bonjour, Monsieur le curé!» Au commencement il ne voit rien, mais quand le cri se répète, le curé lève la tête et finit par découvrir l'homme dans l'arbre.

— «Ah, ah!» dit-il, «c'est toi? Et depuis quand es-tu là-dessus?» — «Eh, Monsieur le curé, depuis hier soir, quand le pape est entré dans Rome.» — «Assez, assez!» s'écrie le curé, les vaches sont à toi!»

Cf. *Κρυπτάδια* I Contes Russes n. 49 (p. 158) *Le Jugement sur les vaches;* ib. II Contes Picards, n. 7. *Le Pape dans Rome;* ib. Schwedische Schwänke und Aberglauben n. 5 *Wer einfach gibt, dem soll zehnfach vergolten werden.*

IX.

ENCORE BEAUCOUP PLUS QUE ÇA.

Une jeune fille, sur le point de se marier, va à confesse et après avoir avoué pendant assez longtemps tout le mal qu'elle a commis, le curé lui demande: «Eh bien, ma chère enfant, est-ce tout maintenant? Et n'as-tu rien fait d'autre? Tu sais que tu ne peux rien me cacher, car ce serait un gros péché.»

— «Si, Monsieur le curé, je devrais bien encore dire quelque chose, mais je n'ose vraiment pas.»

Le curé, devenu curieux, insiste pour qu'elle le lui raconte, mais en vain. A la fin il dit: «Si tu n'oses me le raconter ici, mon enfant, viens avec moi à la sacristie, peut-être que là tu t'y décideras plus vite.»

Elle suit le curé à la sacristie, et là le curé la fait asseoir à côté de lui et commence à lui faire la leçon, mais comme elle semble encore toujours timide, il rapproche un peu sa chaise.

«Puisque tu n'oses me le dire», dit alors le curé, «il faudra bien que je t'interroge

un peu plus en détail. Il est bien certainement question de ton amoureux», continue-t-il, et en prenant les seins de la jeune fille: «A-t-il fait ceci?»

— «Oh oui, Monsieur le curé, et beaucoup plus que cela.»

Le curé lève le jupon de la jeune fille: «A-t-il peut-être fait ceci?»

— «Oh oui, Monsieur le curé, et beaucoup plus que cela.»

— «Alors il t'a sans doute mis une *chose* comme celle-ci, comme je fais maintenant?»

— «Oui, Monsieur le curé, mais encore plus que ça.»

— «Mais, diable!» s'écrie le curé impatienté, «qu'est-ce qu'il a donc encore fait?»

— «Il m'a en outre donné la vérole, Monsieur le curé!»

X.

L'HOMME QUI AVAIT ÉPOUSÉ UN PUCELAGE.

Un riche paysan d'un certain âge avait envie de se marier, mais il ne voulait prendre pour femme qu'une jeune fille qui eût encore son pucelage. Pour trouver cela

facilement, il lui semble préférable d'en charger son curé; comme celui-ci, à son avis, doit le mieux de tous connaître les jeunes filles modestes du village.

Le paysan fait donc connaître son désir au curé, qui aussitôt se montre prêt à lui être agréable, et lui répond qu'il lui choisira quelque chose de délicieux. Et en effet, le soir, lorsque les jeunes filles du village viennent à la congrégation pour y recevoir l'éducation morale, il fait choix d'une jeune fille à l'air très avenant, qu'il présente déjà le lendemain au paysan. Celui-ci se reposant entièrement sur le curé, ne doute aucun instant que la jeune fille n'ait encore son pucelage, et le mariage a donc lieu.

Mais la jeune femme remarque, chaque fois que son mari *fait une boîte,* qu'il met une pièce de cinq francs dans un petit tiroir spécial de l'armoire.

— «C'est curieux», dit-elle un jour à son mari, «que tu mets toujours une pièce de cinq francs dans ce tiroir! Pourquoi fais-tu cela?»

— «O, c'est bien simple», répond le mari, «je veux voir combien d'argent j'ai épargné

en me mariant. Auparavant quand je voulais une fois *coudre*, cela me coûtait cinq francs.»

— «Cinq francs!» dit sa femme. «Le curé n'était pas si généreux, quand il faisait quelque chose avec nous. Tout ce qu'il nous donnait c'était une image.»

L'autre se mord les lèvres.

— «Tiens!» continue-t-il un instant après, «as-tu conservé de ces images?»

— «Oh oui,» dit-elle, et allant au salon, elle va en prendre quelques centaines dans une armoire. «Voici, ici j'en ai encore quelques unes, mais les plus belles je les ai déjà données.»

XI.

LA SERVANTE QUI NE S'ESSUYAIT PAS LE CUL.

Le curé fut appelé un jour près d'un moribond pour lui administrer les derniers sacrements. Il s'apprête en toute hâte, mais au moment de partir, il ne trouve plus le sacristain. Le curé ne peut cependant

pas y aller seul, et ne voulant pas non plus laisser mourir ainsi le fidèle qui l'a fait appeler, il ordonne à sa servante de l'accompagner pour porter le viatique. Ils se mettent donc en route; mais en chemin, la servante est prise d'un besoin violent, et comme on est en plein champ, elle s'accroupit aussitôt sous les yeux du curé et se soulage à son aise. Les droits de la nature étant satisfaits, elle se relève pour poursuivre sa route.

— «Tiens, Marie», dit le curé alors, «est-ce que tu ne t'essuyes pas le cul quand tu as fait ta grande commission?»

— «Non, Monsieur le curé.»

— «Ah!» s'écrie celui-ci, «je sais maintenant, pourquoi mes couilles sont toujours si pleines de merde.»

XII.

LA SERVANTE DU CURÉ ET L'ANGUILLE.

Une jeune fille qui était servante chez un curé, était habituée à coucher avec lui. Un jour le curé devint malade, et Marie, qui s'était faite à ce régime, trouva le jeûne

assez dur. Elle avait entendu dire qu'une anguille faisait à la femme le même effet qu'une *queue*, et dans sa détresse elle résolut de l'essayer. A la première occasion elle acheta des anguilles, les jeta dans un seau, et s'assit dessus. En effet, après quelques instants, l'une des anguilles s'introduisit dans sa *fente*; quoique la jeune fille en éprouvât quelque plaisir, elle était d'avis qu'une pinne de curé était préférable.

Mais le plus beau du jeu, c'est que l'anguille une fois entrée, ne fit plus mine de vouloir sortir. La pauvre fille était plus embarassée qu'une poule qui doit pondre, et cela pendant un ou deux jours déjà, lorsque le curé, s'étant rétabli, sentit renaître toute sa vigueur. Marie se rendit volontiers à son désir. Voilà que le curé se met tout-à-coup à crier: «Aie! aie! ma queue! ma queue!» Il la retire aussitôt. C'était l'anguille qui avait mordu la tête de son membre, auquel elle restait encore attachée et avec lequel elle sortit maintenant du corps de la servante. «Sacré nom!» dit le curé, en voyant le poisson, «que tu fasses de ton con un vivier pour les poissons, peu m'importe, mais que tu

prennes ma pinne pour une canne-à-pêche, je m'y oppose formellement!»

XIII.

LA BÉGUINE ET LE GARÇON BOUCHER.

Un garçon boucher doit un jour porter la viande chez une jeune béguine, et quand il voit ses petites mains, il dit:

— «Eh, ma soeur Béguine, que vous avez de belles mains blanches!»

— «Oui, mon garçon, cela n'est pas étonnant, tu dois savoir qu'elles ne voient presque jamais le jour.»

— «La belle raison!» reprend le jeune homme. «Vous vous trompez joliment, ma soeur Béguine, si vous croyez que cela provient de là. Mes couilles non plus ne voient presque jamais le jour, et elles sont aussi brunes qu'une baie.»

La béguine se bouche les oreilles pour ne pas entendre ces sales propos: «Garçon mal élevé!» dit-elle, «j'irai aussitôt le dire à ton père!»

Elle va effectivement trouver le père et lui raconte, quelle réponse scandaleuse elle a reçue de son fils.

— «Hélas oui!» dit le père, «je le lui ai déjà défendu si souvent; mais cette fois il saura pourquoi; qu'il entre, et avec mon grand couteau je lui ferai une blessure *(kap)* aussi grande que le con de ma femme!»

Ma soeur Béguine était maintenant encore plus honteuse; elle court auprès de la femme de la maison, et se plaint à elle de la conduite du mari.

— «Eh! ma soeur Béguine,» dit celle-ci, «il ne faut pas faire attention aux propos de mon homme, car

De woorden vallen uit zijnen mond
Net als zijnen lul uit mijn kont.»

(Les paroles tombent hors de sa bouche, tout-à-fait comme sa queue hors de mon con.)

Cf. *Κρυπτάδια* II, Contes Picards, p. XVII *Les Gens bien élevés.*

XIV.

LA QUEUE D'ÉTALON.

Il y avait une fois un soldat qui, ayant dû aller à la guerre, eut le malheur de perdre dans une bataille un membre dont l'homme ne sait pas se passer. Après sa guérison il rentre au village natal, et va se présenter comme domestique chez un riche paysan, qui l'accepte. Le paysan avait une jeune fille, et comme le malheureux domestique était bien fait sous tous les autres rapports, la fille devint bientôt amoureuse de lui et priait instamment son père, de lui permettre de se marier avec le jeune homme.

Lorsque la paysan parlait de cette affaire à son domestique, celui-ci n'avait qu'une objection, c'est qu'il «n'avait rien». Le père apprit cette réponse à sa fille, mais ils trouvaient tous deux que cela était de peu d'importance, vu qu'eux-mêmes avaient d'autant plus.

Le domestique se rend donc aux instances du père et le mariage a lieu. En vain la jeune fille, la première nuit, s'attend à recevoir des marques d'amour de son

mari, et la même chose arrive la deuxième nuit et encore la troisième. Ce jeu l'ennuie vite et elle apprend cette manière d'agir à son père, en le priant de s'enquérir auprès du jeune mari des raisons de cette abstinence. Le domestique lui rappelle, qu'il les a avertis «qu'il n'avait rien» et que ce n'est donc pas de sa faute, si sa femme n'est pas contente.

Somme toute, c'était la vérité, et après mûre réflexion avec sa fille, il se décide à proposer à son gendre de quitter le village, moyennant une certaine somme d'argent et l'un des trois étalons qu'il avait à l'écurie: il pourrait tenter la fortune ailleurs. Le domestique accepte cette proposition, reçoit de son beau-père une bonne somme d'argent et l'étalon de taille moyenne, et s'en va.

En chemin l'étalon se met à pisser, et notre homme devient tout triste, lorsqu'il voit le cheval étaler son long *machin*, en pensant quelle énorme différence existe sous ce rapport entre eux deux. «Ah!» soupire-t-il découragé, «si j'en avais aussi un pareil dans ma culotte!» Et o miracle! ce voeu est exaucé; car aussitôt il sent croître sous son ventre quelque chose qui n'est pas «de la petite bière». Hors de lui de joie, il s'empresse de retourner auprès de son beau-père et lui demande de pouvoir

coucher encore une seule nuit avec sa femme.

Pour éviter tout esclandre, le père y consent, et à peine l'homme est-il au lit à côté de sa femme, qu'il commence à lui donner de sa queue d'étalon, au point de la compenser amplement de son jeûne des jours précédents. Ce jeu est répété pendant la nuit encore deux ou trois fois; la femme n'est pas peu satisfaite de cela, et non moins curieuse de savoir comment il a gagné un tel membre; sur quoi le mari lui raconte tout.

Le lendemain la jeune femme va trouver son père et lui demande, de laisser son mari «pour de bon» avec elle.

— «Et es-tu maintenant plus contente de lui qu'auparavant?»

— «Sans doute, père; je suis certaine qu'à l'avenir je n'aurai plus à me plaindre de lui; mais si cela arrive encore, tu feras beaucoup mieux de lui donner le plus grand des étalons!»

XV.

LA GROSSE GUEULE.

Un étudiant occupait un appartement dans une maison bourgeoise; il était ennuyé de ce que la paysanne qui apportait le lait, l'éveillait tous les matins de très bonne heure. Il résolut donc de lui jouer une bonne farce. En effet, un matin qu'elle vient de nouveau sonner quand il fait encore à moitié noir, il ouvre vite la fenêtre, prend son pot de nuit et verse le contenu sur la tête de la paysanne. Aussitôt après, il met son cul hors de la fenêtre. La paysanne, furieuse, lève les yeux vers la fenêtre, et en montrant le poing: «Coquin», crie-t-elle d'un ton menaçant, avec ta grosse gueule, et ton long nez et tes sales moustaches, je te connais! Je te trouverai!»

XVI.

L'HOMME QUI EN AVAIT TROIS.

Une jeune fille qui désirait vivement se marier, avait, malgré cela, déjà refusé plusieurs jeunes gens qui s'étaient présentés. C'est qu'elle avait grand' peur de la première nuit, pensant que cela ferait bien mal, et elle demandait régulièrement au jeune homme, quelle' était la grosseur de sa queue. Tous croyaient évidemment qu'elle en recherchait une grosse, et tous répondaient invariablement dans ce sens, l'un disant qu'il l'avait grosse comme le bras, l'autre prétendant qu'il était encore mieux monté. Elle répondait chaque fois: «Non, cela ne fait pas mon affaire.»

Un jour cependant un malin se présente, et lorsque la jeune fille lui pose la question habituelle, il répond: «Moi, j'en ai trois; une comme le doigt; la seconde comme le pouce; la troisième un peu plus grosse.» Cette réponse apaise les inquiétudes de la jeune fille et le mariage a lieu.

Le soir donc, quand les jeunes mariés sont au lit, l'homme met son index dans

l'histoire de sa femme, qui n'est pas trop mal satisfaite de voir que cela ne lui fait aucun mal, au contraire. Voyant que tout marche bien, l'homme introduit son pouce, et la jeune femme est de plus en plus contente. Alors il n'hésite plus, et sans tarder, il met cette fois sa queue. La femme était «au septième ciel». Quand le premier moment de bien-être est passé: «Mon ami», dit-elle avec un soupir, «liez-les maintenant toutes les trois ensemble!»

XVII.

METTEZ-Y LA PARADE ÉGALEMENT.

Une jeune fille vient de se marier. La première nuit, quand elle est au lit avec son mari, elle examine attentivement le membre de celui-ci, et voyant la petite bourse en-dessous, lui demande naïvement: «Jean, qu'est-ce que c'est que ça?» — «Ça», dit-il, «c'est la *parade*!»

Le mari commence sa besogne, à la grande satisfaction de sa femme, et revient à la charge encore plusieurs fois après. «Mon cher ami», reprend la femme, pendant que

Jean travaille ferme, «nous sommes de simples bourgeois, et peu habitués à la parade; mettez-y la parade également!»

XVIII.

LA JEUNE FILLE QUI AVAIT DEUX PUCELAGES.

Un jour le domestique d'un riche paysan se trouve seul dans le grenier au foin avec la fille de son maître. Il l'asticote un peu, et usant de hardiesse, il la jette sur un tas de foin et la *coud*. «Maintenant», dit-il à la jeune fille, «je t'ai donné mon pucelage.» La jeune fille qui est naïve, retient ces paroles. Quelques jours après, arrive chez son père le fils d'un voisin, pour la demander en mariage. Le père aussitôt se met à faire l'éloge de sa fille, et après avoir énuméré toutes ses qualités, ajoute en présence de son enfant: «Et vous pouvez être sûr qu'elle a encore son pucelage!» — «Comment! père», interrompt la jeune fille, «mais j'en ai deux! Il n'y a pas quinze jours, que Guillaume le domestique m'a donné le sien au grenier le

XIX.

LE SOUPER RÉCHAUFFÉ.

Un jeune couple, qui venait de se marier, était dans la gêne; l'homme ne gagnait que fort peu, et était souvent sans travail, et il arrivait souvent qu'ils devaient aller se coucher sans souper. Un soir l'homme rentre, et trouve sà femme assise près du feu, avec le poêle entre les jambes, et les jupes retroussées jusqu'au ventre. Il lui donne un baiser, la prend une fois par la *souris* et lui demande, pourquoi elle est assise près du poêle d'une façon si singulière. — «Mon cher mari», répond-elle, «que te dirai-je? Faute de mieux je suis en train de te réchauffer pour ton souper un *bifteck troué!*»

XX.

LE PUCELAGE COUSU.

Une jeune fille était courtisée par un jeune homme. Un jour elle a envie d'aller au bal, et ne cesse de prier sa mère, qui n'aime pas d'y consenter, craignant que

sa fille ne se laisse tromper; mais comme celle-ci insiste tellement, la mère lui accorde enfin la permission.

Avant son départ, la mère fait encore une fois la leçon à son enfant et essaie de bien lui faire comprendre, à quel danger les jeunes filles s'exposent en sortant avec leur amoureux. «Retiens surtout bien, ma fille», dit-elle pour finir, «que ce serait le plus grand malheur si tu venais à perdre ton pucelage!»

— «Oh mère, si ce n'est que cela, tu peux être sûre, que je le garderai bien: j'y tiendrai la main.»

La jeune fille va donc au bal, danse comme il faut, et la fête finie, reprend le chemin de la maison en société de son amoureux.

Celui-ci s'était tenu coi jusqu'ici; mais après la satisfaction qu'il a procurée à sa bonne amie en la faisant danser, il se montre un peu plus familier et plus hardi que d'habitude. Il l'embrasse coup sur coup, lui presse les seins; la jeune fille ne s'en défend pas trop, mais dès qu'il veut aller plus loin, elle se rappelle les paroles de sa mère et couvre sa *ligne* de sa main.

«Mais, ma chère amie», dit le jeune homme, «pourquoi tiens-tu la main si ob-

stinément là-dessus? Qu'est-ce que tu crains?»

— «Oui, ma mère m'a avertie, que je fasse bien attention de ne pas perdre mon pucelage.»

— «Oh, ce n'est que cela! Laisse moi faire, je le coudrai ferme, de manière que tu ne pourras plus jamais le perdre.»

— «Sais-tu faire cela, coudre des pucelages?»

— «Comment, si je le sais! ce ne sera pas le premier que j'aurai attaché de cette façon», et la jeune fille, rassurée, se laisse faire.

Là-dessus elle rentre; le lendemain la mère vient la trouver:

— «Eh bien, ma fille, as-tu observé mon conseil, et as-tu bien fait attention à ton pucelage?»

— «Oh, certes, mère; maintenant je ne dois plus en avoir souci, car Pierre me l'a fermement cousu!»

— «O sotte fille! il ne sait pas coudre des pucelages!»

— «Tu te trompes joliment, mère», reprend la fille, «ce n'est pas le premier qu'il a cousu, et il en coudra encore beaucoup, car quand il avait fini, il avait encore deux grosses boules de fil qui pendaient à son cul».

VARIANTES.

1. La jeune fille va au bal avec son oncle, et comme elle tient toujours la main sur son pucelage, d'après le conseil de sa mère, son oncle lui dit, qu'il fera en sorte, qu'elle ne puisse plus le perdre. Il coud sa nièce pour pousser le pucelage plus avant, de sorte qu'elle ne doit plus rien craindre.

2. L'amoureux de la jeune fille est tailleur. Plusieurs fois de suite il coud le pucelage, mais à la fin il n'en peut plus. Quand il dit à la jeune fille, qu'il ne sait plus la coudre, elle répond: «tu mens, car j'ai senti que tu as encore deux boules de fil!»

Cf. *Κρυπτάδια* I, n. 10, p. 317: Norwegische Märchen und Schwänke: *Das Mädchen das ihre Jungfernschaft hüten sollte;* II, Folklore de la Haute-Bretagne, n. 2: *La fille bien-gardée.*

**

XXI.

LA JEUNE FILLE QUI ÉTAIT DEVENUE UN CHAT.

Une jeune fille de quatorze à quinze ans s'étant accroupie un jour, regarda par hasard entre ses jambes et vit avec frayeur qu'elle y avait des poils. En toute hâte elle court auprès de sa mère, et commence à crier: «Mère, mère! quel malheur, je suis devenue un chat!»

— «Allons, allons, sotte fille», répond celle-ci, «pourquoi serais-tu devenue un chat?»

— «Il ne faut point en rire, mère», reprend la fille, «c'est la pure vérité, regarde plutôt». Et elle lève son jupon.

— «Mais, mon enfant, il ne faut pas t'en effrayer; nous sommes toutes des chats; tiens, regarde aussi.» Là-dessus, la mère lève son jupon également.

— «Ah oui! mère, c'est la vérité, je le vois bien; mais dis-moi, mère, pourquoi la gueule de ton chat est-elle si ouverte?»

— «Mon enfant, voilà une autre question. Quand ton chat aura attrapé autant de

souris que le mien, sa gueule sera ouverte également.»

Cf. *Κρυπτάδια* I, p. 363. *Petite historiette qui se débite en breton.*

XXII.

AU CIEL.

Un jeune homme qui n'avait aucune expérience du monde, venait de se marier. Le soir il se met au lit avec sa femme. Celle-ci s'attend évidemment à recevoir quelque chose de son mari, mais son espoir est deçu; le mari ne parle de rien et s'endort tranquillement. La femme peu contente de cette manière d'agir, va se plaindre le lendemain près de sa mère, de ce que son mari n'a rien fait. — «Ah», dit celle-ci, «est-ce un sot pareil? S'il ne connaît pas son métier, il faudra qu'on lui montre ce qu'il a à faire; mais tu conçois bien, que la chose est trop délicate pour que moi je lui en parle. J'en chargerai ton père.»

Le père le prend donc à part, et lui dit que sa femme n'est pas contente de lui parce qu'il ne fait rien.

— «Mais, père, comment cela est-il possible; ne rien faire, et j'ai couché avec elle?»

— «Mon garçon, cela n'est pas assez, tu dois mettre ton *Kobe Janssens*[1] dans son trou.»

— «Comment, père, dans son trou? Tu veux dire dans sa bouche?»

— «Non, non, ce n'est pas ça. Voici, je vais te l'expliquer. Tu mets ton doigt sur son front, et de là tu descends sur son nez, et en continuant tu arrives à sa bouche; tu y mets ton doigt, et tu dis: *Un!* Maintenant tu continues toujours dans la même direction; d'abord tu arrives entre ses seins, après à son nombril, et en descendant encore plus bas, entre ses jambes; ici tu trouves son véritable trou et tu dis: *deux!* pendant que tu y mets le doigt. Maintenant tu lui demandes qu'elle prenne ton *Kobe Janssens* dans la main, et qu'elle t'aide un peu à l'y mettre. Et quand il sera bien dedans, tu le pousseras et le retireras, et je puis t'assurer que tu n'auras jamais rien goûté de meilleur; tu seras véritablement *au ciel!*

---

1 Intraduisible. C'est un nom propre pour désigner le membre viril.

Le jeune mari promet à son père de suivre son conseil, et curieux de voir si tout va bien, il persuade à sa femme d'aller au lit de très bonne heure. Maintenant il essaye le moyen: il arrive au front, le nez et la bouche; il y met le doigt et dit: *Un!* Ensuite il descend entre les seins, arrive au nombril et entre les jambes; ici il cherche et trouve aussi le trou, y met également le doigt et dit: *deux!* Suivant le conseil de son père jusque dans les moindres détails, il trouve avec satisfaction que tout va selon son désir et qu'effectivement il n'a jamais goûté plus grand plaisir.

Tandis qu'il est encore occupé, arrive quelqu'un en bas dans le magasin, et le père, ayant besoin de lui, crie dans l'escalier:

— «Jean, descends un peu pour un moment.»

— «Père», crie le fils, «je ne saurais absolument pas descendre, car je suis *au ciel!*»

***

XXIII.

VIVÉ LÉ HANGLETERRE!

Un Anglais entre un jour dans une maison publique où il allait souvent et remarquant une nouvelle fille, il témoigne le désir de monter avec elle. Quand la patronne voit cela, elle dit à la fille: «Aie bien soin de faire tout ce que cet Anglais te demandera, car c'est un de mes meilleurs clients, et je ne voudrais pas qu'il eût à se plaindre de toi.»

La fille monte avec lui, mais pas longtemps après, l'Anglais descend en jurant et rouge comme une crête de coq. La patronne alors commence à gronder la pensionnaire: «Ne t'avais-je pas dit, que tu aies soin de faire tout ce qu'il te demanderait, et de t'arranger de façon à ce qu'il soit content de toi?»

— «Voici, madame, ce qu'il y a eu. Il est très facile de dire: «fais en sorte qu'il soit content de toi», mais un si drôle de diable je n'ai jamais vu. Quand nous étions au lit, il a d'abord mis sa pinne dans ma bouche, puis ses deux couilles, et alors il a dit: «Criez maintenant *Vivé lé Hangleterre!*» et

vous pouvez bien supposer qu'il ne m'a pas été possible de faire tout cela à la fois!»

XXIV.

UN EXEMPLE DE SENSIBILITÉ.

Un commis-voyageur entre à Anvers dans un petit cabaret. Comme il se fait obscur, la patronne monte sur une chaise pour allumer le gaz. Le commis-voyageur met la main sous ses jupes et a bientot enfoncé la moitié du bras dans son con.

— «Coquin», dit alors la femme en se retournant sur lui, «je crois que tu voudrais bien me prendre par le cul!»

«Et j'étais déjà», ajouta le commis-voyageur qui raconta ce fait, «occupé à lui retourner l'estomac!»

XXV.

LA GRENOUILLE ET LE GRILLON.

Dans le temps où les animaux parlaient, il y avait une fois une Grenouille qui commençait à s'ennuyer dans son pays. Elle résolut d'aller en voyage, mais trouvant

qu'il était plus agréable de voyager en société, elle demanda au Grillon s'il voulait aller avec elle.

— «Il n'y a plus moyen de rester ici», dit-elle, «c'est tous les jours la même chose; rendons nous dans un pays étranger, là nous aurons bien quelque chose de nouveau à voir.»

Le Grillon ne se laisse pas longtemps prier, et se donnant la patte, ils se mettent en route. Ils voyagent toute la journée et le soir ils arrivent dans un bois, où le Grillon propose de passer la nuit.

«Très bien, Grillon», dit la Grenouille, «mais nous ne pouvons pas coucher à la belle étoile; n'y aurait-il pas une place où nous serions à l'abri du vent et de la pluie?»

Le Grillon s'avance donc un peu plus loin dans le bois et trouve, couchée à terre, une vieille femme, qui dormait à moitié nue sur le dos. — «Ah», dit-il, après avoir examiné un moment, «voici précisément ce qu'il nous faut»; et il s'empresse d'aller appeler la compagne.

«Tu vois», dit-il, «qu'il y a ici deux chambres, l'une au dessus de l'autre; tu prends celle d'en dessous, moi, qui sais sauter un peu plus loin que toi, je prendrai celle d'au-dessus.»

La Grenouille entre dans son logement; elle trouve à la vérité qu'elle y est un peu à l'étroit, et qu'il y a une forte odeur, quoique la porte reste ouverte; cependant elle se contente de ce qu'elle a. Le Grillon de son côté fait un saut, dépasse la porte de la Grenouille et ouf! le voilà dedans. Pendant qu'ils essaient de réparer leur forces par le sommeil, arrive un soldat qui voit la femme et dit: «Ah ah! il y a déjà bien longtemps que je n'ai plus *tiré de lièvre.* Ceci est bien déjà un peu vieux, mais n'importe. Cela goûtera aussi!» Il baise la femme et s'en va.

Le matin, les deux voyageurs sortent de leurs chambres respectives, et la Grenouille demande au Grillon: — «Eh bien, camarade, comment as-tu dormi?» —

— «Oh, mal, mal, très mal», répond l'autre. «Il ne faut plus me parler maintenant de voyager, c'est fini pour de bon. Il doit y avoir guerre dans ce pays, car pendant la nuit il est venu un soldat, qui a essayé de m'atteindre avec sa lance, et de colère, de ce qu'il ne pouvait arriver à moi, il m'a craché en pleine figure!»

— «Eh bien, mon ami», répond la Grenouille, «je croirais bien que tu as raison;

il m'a semblé aussi que c'était un soldat, car j'ai vu son havresac qui balançait devant ma porte!»

Cf. *Κρυπτ.* I Contes Russes VII *Le Pou et la Puce;* ibid. Norweg. Märchen und Schwänke I, *Die Landmaus und die Wassermaus auf der Reise;* ibid. II, Contes Picards XIX *La Grenouille et le Crapaud.* — Ce conte existe en Flandre aussi comme chanson.

XXVI.

LE PAYSAN ET SON DOMESTIQUE.

Un paysan engage un domestique, avec qui il convient, qu'il aura chaque jour autant de travail à faire que lui-même, et s'il satisfait à cette condition, il aura droit à la même nourriture que le maître et sa fille Griet (Marguerite). Celle-ci était un agneau, qui ne fréquentait pas les gens et ne connaissait rien de ce qui se passe dans le monde.

Conrad, au contraire, était un rusé compère, et il ne tarda pas à éprouver l'envie

d'éteindre sa soif amoureuse auprès de Griet.

Un jour à midi, ils sont à table et le maître mange une omelette qui lui goûte parfaitement, tandis que Conrad doit se contenter de nourriture très ordinaire. Après le dîner, ils vont dans la grange battre le blé, mais Conrad ne travaille pas avec le même zèle que le patron. Celui-ci lui fait observer qu'il rompt l'accord qu'ils ont fait en présence de Griet.

— «C'est toi, patron», dit le domestique, «qui ne suis pas cet accord. Tu as mangé à midi une omelette dont je n'ai pas eu le moindre morceau.»

— «Ah! mon garçon, si ce n'est que cela, ne soyons pas en mauvais termes pour cela. Cours vite à la maison et dis à Griet qu'elle te cuise des oeufs; des oeufs cuits ou une omelette, ce sera bien pour toi la même chose, n'est ce pas?»

Conrad n'a garde de faire le difficile. — «Oh oui, patron», dit-il, «je n'y regarde pas de si près», et il rentre dans la maison auprès de Griet.

— «Griet», dit-il, «ton père m'a donné la permission de te *coudre* une fois.»

Griet ne veut pas le croire, mais Conrad

persiste, en disant qu'elle n'a qu'à le demander à son père.

— «Père», crie-t-elle alors, «est-ce que je dois faire ce que Conrad me demande?»

— «Mais certainement, mon enfant, sinon je ne puis rien tirer de lui cette après dinée.»

Conrad ne trouve plus de résistance maintenant; il couche Griet sur la table et la baise. Quand il a bien joué son jeu, il retourne à la grange et maintenant il travaille avec son agilité habituelle. Un peu après le maître doit rentrer pour aller chercher un outil, et il s'approche de la table où Conrad a baisé Griet.

— «Tiens, Griet», dit-il, «qu'est-ce que je vois? Ce Conrad est un grand sot; on voit bien qu'il n'a pas l'habitude de manger des oeufs. Il a laissé le blanc sur la table, et c'est le meilleur!» La dessus il y plonge le doigt et lèche tout ce qu'il y a.

Peu après le maître s'aperçut que sa fille s'arrondissait, et était content d'avoir Conrad pour gendre.

Cf. *Κρυπτάδια* I, n. 44 *Le Pope et l'ouvrier*; ibid. Norweg. M. u. Schw. IX, *die Frau, die ihre eigene Schande offenbart.*

XXVII.

POUR CAUSE DE CHANGEMENTS PAR DEVANT L'ENTRÉE EST PAR DERRIÈRE.

Une béguine entre dans un magasin où l'on faisait des changements à la façade. Sur une chaise se trouvait une affiche, retournée, toute prête à être collée sur la porte. Sans faire attention, la béguine s'assied sur cette chaise et sort en portant sur son derrière l'affiche avec ces mots:

«Pour cause de changements par devant, l'entrée est par derrière.»

XXVIII.

LES GRAINS DU CHAPELET.

Monsieur et Madame sont au lit. Monsieur a envie de jouer.

— «Laissez moi tranquille», dit Madame, «je fais ma prière.»

Monsieur reste tranquille et devient aussi

sage qu'une image. Madame, après avoir fini sa prière, commence à jouer avec les couilles de Monsieur.

— «Ah ça! Madame», dit celui-ci, «prenez-vous mes couilles pour les grains de votre chapelet?»

XXIX.

VIOLÉE.

Une paysanne fait comparaître son amoureux devant le juge, prétendant qu'il l'a violée. On allait condamner le pauvre homme lorsque le juge demande:

— «Mais, ma bonne femme, dites-moi, comment cela est-il arrivé, debout ou couchée?»

— «Debout, Monsieur le Juge.»

— «Eh», continue le juge, «vous êtes bien grande et l'accusé est bien petit. Comment a-t-il pu y atteindre?»

— «A vrai dire, Monsieur le Juge, je me suis un peu courbée.»

Cf. *Κρυπτάδια* III, Contes Poitevins VI *La Chemise.*

XXX.

DIX HUIT AUNES DU MÊME.

C'était auparavant la coutume dans notre pays que les hommes ne portaient pas la culotte avant de courtiser. Jusqu'alors ils portaient un long vêtement ressemblant à la soutane des curés.

Un jeune homme s'était mis à courtiser une jeune fille, et son père devait donc lui procurer une culotte. Il va au magasin, et afin d'en avoir pour un certain temps, il achète vingt aunes d'une certaine étoffe. Il fait faire la culotte pour son fils, et met le reste de côté. — Le jeune homme était très fier de sa culotte; mais n'étant pas habitué à ce vêtement, il l'oublie un jour quand il va trouver sa bonne amie.

Dès son arrivée, il dit d'un ton réjoui, en levant un peu sa soutane:

«Eh bien, Marie, ne vois-tu aucun changement?»

— «Non», répond la jeune fille.

— «Comment?... Et maintenant?» en soulevant un peu plus haut.

— «Non.»

— «Et maintenant, pas encore?»

— «Mais non, rien du tout.»

— «Et maintenant?» poursuit-il, en soulevant sa soutane si haut que la jeune fille voit son *petitgarçon*. «Ne vois-tu rien maintenant?»

— «Ah! si, maintenant je vois quelque chose.»

— «Eh bien, mon père a encore dix-huit aunes du même.»

XXXI.

L'HISTOIRE DU PIERROT MORT.

Rosalie, la veuve de Kwajustan Mestdag demeurait au «Frutmeulentje»[1] et dirigeait toute seule l'affaire. C'était une femme encore assez avenante, et elle avait assez d'envie de se remarier. Plusieurs gars du village avaient déjà été la trouver, mais ça ne prenait pas.

C'était, je vous assure, une fine mouche,

---

1 Nom d'un moulin.

et elle disait qu'elle voulait bien se remarier, mais que ce serait avec quelqu'un, qui lui poserait des questions auxquelles elle ne saurait pas répondre.

Un dimanche après-dinée, après vêpres, les garçons du sacristain se mirent en route à trois.

Warten (Edouard) était l'aîné, Vicken (Victor) le second; et Stanten (Constant) le cadet, était une espèce d'idiot, et il parlait avec une «double langue» (c. a. d. il mettait la langue entre les dents en parlant).[1]

En chemin il trouva un pierrot mort; il le ramassa et le mit dans la poche de son gilet. «O. sot diable», dit Warten, «que vas-tu faire avec cela?»

— «On ne peut pas savoir», dit Stanten, cela pourrait peut-être bien servir.»

Un peu plus loin il trouva un vieux bouchon, et il le ramassa aussi. — «O stupide «couillon» que tu es!» dit Vicken, «laisse ça là!»

— «Cela servira bien», répliqua Stanten, «on ne peut quelque fois pas savoir,» et il le mit également dans la poche de son gilet. Un peu plus loin il trouva encore un petit

1 Le narrateur imite autant que possible la manière de parler du héros de l'histoire.

cerceau, il le ramassa également et il le mit sur sa poitrine, sous son gilet.

— «Laisse le toujours faire», dit Warten à Vicken, «et attendez vous deux ici un moment, j'entrerai le premier.»

Warten entra et il dit à Rosalie:

«Ah! bonjour, Rosalie! et comment va-t-il?»

— «Ah, très-bien, Warten, assieds-toi.»

— «Il fait chaud aujourd'hui, n'est-ce pas, Rosalie?»

— «Oui», répondit Rosalie, «mais il fait plus chaud dans mon cul.»

«Ah!»... répliqua Warten et il ne savait plus que dire, tellement qu'il était étonné, et il sortit.

Vicken entra alors, et il dit:

«Ah, bonjour, Rosalie, et comment va la vie?»

— «Extra bien», dit Rosalie.

— «Il fait chaud, n'est-ce pas?» reprit Vicken.

— «Oui, mais il fait bien plus chaud dans mon cul.»

— «Ah!.... dit Vicken, et il ne savait plus que dire non plus, et sortit également.

Et le plus jeune, Stanten, entra à son tour, et il dit:

— «Ah, bonjour Rosalie, je viens allumer ma pipe.»

— «Entre toujours, mon garçon», dit Rosalie, et allume à ton aise.»

— «Ah! il fait chaud aujourd'hui, eh Rosalie?» dit Stanten.

— «Oui», répondit Rosalie, «mais il fait encore plus chaud dans mon cul.»

— «S'il en est ainsi», dit Stanten, «j'y cuirais bien mon pierrot» et il prit son pierrot mort dans la poche de son gilet.

— «Mais», dit Rosalie, «il pourrait en être chassé par le vent...»

— «Non, j'y mettrai mon bouchon», et il prit son bouchon dans la poche de son gilet.

— «Oui, mais», reprit Rosalie, «tout pourrait bien sauter!»

— «Oh alors, je mettrai mon cerceau autour.»

— «Ah!....» dit Rosalie, et elle restait muette et ne savait plus que dire, et trois semaines après on publiait les bans à l'église et c'est ainsi que Stanten, l'idiot du sacristain, a épousé la veuve du Frutmeulentje.

Cf. Luzel, Contes popul. de Basse Bretagne III, p. 305.

XXXII.

LES NOMS CHANGÉS.

Il y avait un jour un seigneur, qui avait la réputation d'être un homme très curieux. Ainsi il ne voulait dans sa maison aucun domestique qui portait un nom ordinaire. Un jour il avait chassé son domestique; il vint s'en présenter plusieurs autres, mais ils furent tous refusés, parce que leurs noms n'étaient pas assez drôles. Enfin, un rusé compère vint postuler la place, et il déclara s'appeler: *Prends-mes-couilles-par-derrière.* Ce nom, Monsieur le trouva très singulier, et il prit l'homme à son service. Quand celui-ci se rendit avec armes et bagages à son nouveau poste, le meunier qui restait à côté du château, lui demanda: «Eh, l'ami, tu vas sans doute rester au château? Comment t'appelles-tu?» — «*Hier*», répondit le rusé. — «*Hier*», se dit le meunier, «quel drôle de nom!»

Arrivé au château, le nouveau domestique rencontra le jardinier, qui lui posa la même question. «Nous servons le même seigneur», dit il, «il faut que nous nous connaissions. «Comment t'appelles-tu, camarade?»

— «Je m'appelle *Moi-même*», dit-il, et il continua son chemin.

— «*Moi-même*», pensa le jardinier, en secouant la tête, «quel nom!»

Le domestique alla sonner. Il déclara à la servante qu'il était le nouveau domestique, et quand la servante lui demanda son nom, il répondit: «Je m'appelle *Le Chat.*»

«Jésus Maria!», s'écria la servante, «quel nom stupide!» Aussitôt l'homme commença une conversation avec la bavarde, et essaya de savoir par elle quelque chose au sujet de Monsieur et de sa fille. Il apprit ainsi que tous deux aimaient à rester longtemps au lit, et que la demoiselle souffrait souvent de crampes.

La première fois que Mademoiselle le rencontra et lui demanda son nom, il lui dit qu'il s'appelait *La Crampe.* Elle trouva à la vérité ce nom fort bizarre, mais elle ne dit rien et continua sa promenade.

Le domestique était, après quelque temps, devenu si familier avec la servante, qu'il était à tout moment dans sa cuisine et qu'il mangeait les morceaux de viande destinés à la table de Monsieur.

Elle alla un jour s'en plaindre à son maître et lui dit: «Les meilleurs morceaux

ont disparu; *Le Chat* les a pris et mangés, et tout ce que je fais pour l'en empêcher ne sert de rien!»

— «Eh bien, chasse-le!» répondit le maître.

— «Fort bien, Monsieur, mais il ne veut pas partir quand je le lui dis!»

— «Ta, ta, ta», dit Monsieur en se moquant d'elle. «Comment oses-tu raconter une chose pareille?»

Entretemps le nouveau domestique était passé quelques fois devant la chambre de Mademoiselle, mais il avait toujours trouvé la porte fermée. Un matin cependant il la trouva ouverte et il s'introduisit dans l'appartement. Il réussit à se glisser auprès de la jeune fille sans l'éveiller; mais à peine avait-il commencé la grande besogne, qu'elle se réveilla, et reconnaissant le coquin, se mit à crier: «Papa! papa! *La Crampe! La Crampe!*»

Le père dormait dans la pièce voisine et était souvent obligé de se lever la nuit pour assister sa fille; souvent il avait expérimenté que les douleurs se calmaient et cessaient même complètement, lorsque elle étendait les jambes en les écartant. En entendant les cris de sa fille, il fit donc comme il avait

dejà fait auparavant; il lui cria de son lit: «Ce n'est rien, mon enfant, ouvre bien les jambes et étends-les, ce sera vite fini!» Mais le domestique ne perdit pas son temps et la jeune fille ne cessant d'appeler au secours, le père sauta à bas du lit, trop tard cependant pour attraper le domestique qui se sauva en bas. Maintenant le père comprit ce qu'il y avait eu, et il se mit à la poursuite de notre homme, en criant: *«Prends-mes-couilles-par-derrière! Prends-mes-couilles-par-derrière!»*

Le jardinier entendait les sots cris de son maître et n'y comprenait rien. Il essaya cependant d'arrêter le fuyard, mais à peine lui eut-il mis la main au collet, que le domestique se débarassa de lui avec un mouvement vigoureux, et le jeta dans l'étang du château. Le maître le vit se faisant des efforts pour regagner la rive: «Qui vous a jeté là-dedans?» demanda-t-il.

— *«Moi-même!»* dit en jurant le jardinier, c'est *moi-même!»*

— «Restez-y alors», dit le seigneur, et continua à poursuivre son domestique.

Un peu plus loin il rencontra le meunier, et il lui demanda: «N'avez-vous pas vu mon domestique passer par ici?»

— «*Hier?*» répondit l'autre, «oui, Monsieur.»

— «Non, pas hier, aujourd'hui.»

— «Non, dit le meunier, c'était *Hier*.

Ils ne parvinrent pas à s'entendre, et le malin était déjà loin, lorsque le maître se remit à sa poursuite.

XXXIII.

POURQUOI L'HOMME A DES COUILLES.



l'origine, Adam était seul au paradis. Il était ennuyé de voir que l'étalon avait sa cavale, le taureau sa vache, tandis que lui n'avait aucun être de son espèce. Il alla donc trouver Dieu le Père et se plaignit amèrement de cette situation. «Vois un peu, Dieu le Père», dit-il, «tu as donné une femme à tous les animaux, et à moi seul tu n'en a pas donné. Vois, jusqu'au coq lui même a sa poule.» — «Bien», dit Dieu le Père, «nous ferons notre possible pour te contenter. Seulement, tu feras comme les poules: tu vas couver toi-même la compagne que tu demandes. Voici deux oeufs. Tu vas t'asseoir là-dessus,

et tu auras soin de ne pas les quitter avant vingt-quatre heures.»

— «Pourquoi deux ?» demanda Adam.

— «Pour le cas où tu viendrais à en casser un, ou que l'un pour une cause quelconque ne réussirait pas.»

Adam dut bien se soumettre à ce petit travail. Il se mit donc à couver, mais cela lui paraissait dur de rester sur les oeufs, et bientôt il vint ennuyer Dieu le Père.

«C'est si fatigant», dit-il, mais Dieu le fit retourner, et lui rappela qu'il ne pouvait plus les quitter. Après deux heures cependant, Adam devint fatigué dans les jarrets, et retourna auprès de Dieu le Père avec la même plainte.

— «Veux-tu bien retourner!» dit Dieu le Père. «Prends garde à toi, si tu quittes tes oeufs encore une fois, je te donnerai une punition dont tu te souviendras.»

Mais le pauvre Adam n'y tenait bientôt plus. Après un petit temps il se releva encore. «Eh bien», dit Dieu le Père en colère, «pour ton châtiment les oeufs pendront éternellement à ton cul!»

C'est depuis ce temps que les hommes ont des couilles.

XXXIV.

LA CRÉATION DE L'HOMME ET DE LA FEMME.

C'était à l'origine du monde. Dieu était occupé à créer l'homme et la femme et devait encore achever son oeuvre. Les deux premiers hommes étaient façonnés, il ne restait plus qu'à fermer le ventre. Dieu le Père prit donc une aiguille et un fil, et se mit à coudre le ventre d'Eve. Mais il s'aperçut, un peu tard, qu'il avait pris le fil trop court. «Ça ne fait rien», dit-il, «un petit espace peut bien rester ouvert. Seulement, je prendrai mieux mes mesures cette fois.» Il prit donc le fil plus long pour coudre le ventre d'Adam. Mais quand il eut fini avec celui-ci, il restait encore tout un bout de fil. «Tant mieux», dit-il, «ce sera d'autant plus solide.» Il fit deux noeuds, et laissa pendre le petit bout.

XXXV.

POURQUOI L'HOMME A TOUJOURS FROID AUX GENOUX ET LA FEMME AU DERRIÈRE.

Adam conduisit un jour Ève sur la glace. Or il se fit qu'il eut envie de la baiser, et Ève se coucha sur la glace et se laissa faire. Mais depuis ce temps elle eut toujours froid au derrière, et Adam, qui s'était trouvé entre ses jambes, aux genoux. Il paraît que nous avons hérité cela de nos parents primitifs.

XXXVI.

COMMENT L'HOMME A APPRIS A BAISER LA FEMME.

Un jour Ève avait fait la lessive pour Adam. Elle cherchait en vain quelque chose pour suspendre son linge, lorsqu'elle remarqua au cul d'Adam quelque chose qu'elle n'avait jamais vu auparavant. Adam

bandait justement. «Tiens», dit Ève, «voilà mon affaire. Je cherchais un clou, et celui-ci me viendra à point.» Et elle y mit aussitôt différentes pièces, qu'elle voulait faire sécher. Seulement le clou d'Adam n'était pas assez fort pour supporter un poids pareil, et Ève voyait son linge en danger de tomber dans la boue. «Si nous pouvions mettre ce clou dans quelque chose», dit Ève, «nous serions tirés d'embarras.» — C'est alors qu'Adam avisa au bas-ventre d'Ève un petit trou qu'il n'avait jamais vu auparavant. «Voilà notre affaire», dit-il, et il enfonça son clou. Mais il paraît que plus il enfonça le clou, plus il éprouva du plaisir, et c'est ainsi que l'homme a appris à baiser la femme et que nous avons conservé cette habitude.





LES TESTICULES DANS LE LANGAGE FAMILIER FLAMAND.

Les expressions qui suivent proviennent en grande partie de la Flandre Orientale, surtout de la ville de Gand, où le mot *kloot* (couille) est d'un usage si général, qu'il n'est plus considéré comme obscène. Le même fait peut s'observer dans le juron liègeois: *m'coïe* (= mescouilles), qu'on entend autant dans la bouche des femmes et des enfants, que des hommes, et autant parmi les bonnes classes que parmi le peuple. Souvent même, cette expression ne sert qu'à renforcer une affirmation ou une négation, et on dira sans gêne aucune: *Nenni, m'coïe!*

ou *Aoi, m'coïe!*, sans jamais songer au sens premier des paroles qu'on prononce.

Il en est de même pour mainte expression flamande, contenant le mot *kloot*.

La ville de Gand a la réputation, auprès des autres parties du pays flamand, d'abuser de ce mot. C'est ce qui a donné lieu à ce dicton en usage à Bruxelles: *Een Gentenaar brengt altijd zijn klooten mee* (Un Gantois apporte toujours ses couilles). — Pour se moquer des Gantois, on leur pose la question suivante: *«Hebt ge ze mee?»* (les avez-vous apportées?); et quand il est assez naïf pour ne pas s'apercevoir que c'est une attrape, et pour demander: *«Quoi?»* on lui répond: *«de klooten van Artevelde»* (les couilles d'Artevelde, tribun du 14e siècle, né à Gand et qui a sa statue dans cette ville).

I. NOMS QU'ON DONNE AUX TESTICULES:

ballen = balles), de là *vermaakballen* (= balles de plaisir).

beiers (à Ypres, = billes).

eikels (= glands: *'k vaag er mijn eikels aan* = peu m'importe).

eiers (= oeufs: ***hij heeft zijn eiers verstuikt*** = il a attrapé la syphilis.)

Rem.: Jadis on employait ***kullen*** (v. VAN DEN VOS REINAERDE, II, 1311, 1967; encore quelquefois maintenant), ***bellen*** (= cloches), ***knechten*** (= valets) ***muskaatnoten*** (= noix de muscade), ***vygen*** (= figues).

De grosses couilles s'appellent souvent ***boereklooten*** (c. de paysan), parce que les campagnards passent pour être mieux «membrés» que les citadins.

Zandklooten est un nom souvent donné à des testicules enflés par suite d'une maladie vénérienne.

II. LE MOT KLOOT APPLIQUÉ AUX HOMMES.

Il est souvent synonyme complet avec ***jongen*** (= garçon) ou avec ***man*** ou ***mensch*** (= homme); d'autres fois il fait naître l'idée de ***niaiserie*** ou de ***simplicité***. Tel est le cas par exemple dans les expressions suivantes.

Een kloot van een jongen, van een manneken (= un garçon, homme niais);

een klootje (= un petit homme, un homme bonasse);

een kloot von Deinze (= id.);

een goede kloot van een vent (= un homme facile à contenter);

klootzak (= bourse) a la même signification dans l'expression: *een klootzak van een vent* (= un homme stupide).

Le mot *kloot* entre souvent en composition

a) avec un adjectif ou substantif, qu'il suit, avec la signification de *homme*:

een boerekloot (= een boer, un paysan, avec une légère nuance de mépris);

een dommekloot, *dwaaskloot*, *stommekloot* (= un niais);

een droogkloot (= un homme sec, qui parle peu);

een krommekloot (= un homme qui a les jambes recourbées);

een luiskloot (= un pouilleux);

een paapkloot (= un bigot ou partisan des gens d'église);

een strontkloot (van een jongen of van een manneken, = un petit bout d'homme);

een suikerkloot (= un fabricant de sucre, ou un homme qui aime le sucre);

een vuilkloot (surtout dans l'expression: *een gemakkelijke vuilkloot* = un homme qui aime ses aises).

b) avec un radical verbal qu'il suit, avec la même signification:

een babbelkloot (*babbelen* = babiller);
een bommelkloot (*bommelen* = bégayer);
een pemelkloot (*pemelen* = lésiner);
een raaskloot (*razen* = radoter);
een schijtkloot (*schijten* = chier, péter);
een streelkloot (*streelen* = cajoler);
een tjiepkloot ou *schreemkloot* (= pleurnicheur);
een wemelkloot (*wemelen* = être remuant);
een zweetkloot (*zweeten* = transpirer)
et beaucoup d'autres, qui indiquent un homme qui fait beaucoup l'action exprimée par le radical verbal.

c) avec un substantif qu'il précède, pour indiquer généralement une *mauvaise qualité*:

een klootenkoofd van een manneken (= un petit homme);
klootenklap, *klootenpraat* (= niaiseries, raisonnements dénués de sens);
klootvisch (= quelque chose sans valeur, qui ne signifie rien, aussi un mensonge, une «craque»). Le mot pourrait bien trouver son origine dans le «poisson (*visch*) d'Avril».

A propos de ce mot, il faut rappeler la question souvent posée en pays flamand: *Welke zijn de zeven soorten visch?* — *Stok-*

visch, schelvisch, meivisch, aprilvisch, stinkvisch, walvisch en klootvisch. (Quelles sont les sept espèces de poisson? — La morue, l'aiglefin, le poisson de mai, le poisson d'avril, le poisson puant, la baleine et le *klootvisch*).

klootenwinkel (= magasin où l'on ne peut rien trouver).

d) avec un nom propre:

een *Jooskloot*, en patois *tjooskloot* (= Josse, prénom; pour désigner un nigaud);

Jan-mijn-klooten (nom fictif pour quelqu'un qu'on ne veut pas nommer; réponse qu'on donne souvent à la question: *Qui cela est-il? Ei ja, Jan-mijn-klooten!*

Il faut encore ranger dans cette catégorie l'expression suivante qu'on entend souvent: pour désigner que quelqu'un est difficile - *Dat is een vieze Kus-mijn-klooten.*

III. LE MOT KLOOTEN DANS DES EXPRESSIONS.

a) *klooten* comme substantif, en combinaison avec un verbe:

afgieten (verser): *koffie, die zijn klooten afgegoten is*: (= du café qui a perdu sa saveur, parce qu'on y a ajouté trop d'eau).

afsnijden (couper): *iemand zijn klooten afsnijden, zonder dat hij er bij is* (= médire de quelqu'un pendant son absence).

aftrekken (arracher): *iemand een kloot aftrekken* (= faire accroire quelque chose à quelqu'un).

drinken (boire): *zich een stuk in zijn klooten drinken* (= se soûler); *hij heeft een stuk in zijn klooten* (= il est ivre).

druipen (dégoutter): *werken dat het zweet van zijn klooten druipt* (= travailler ferme) v. *loopen*.

eten (manger): *hij heeft vossekloo'en geëten* (= litt. il a mangé des c. de renard, c. à. d. il est trop rusé pour moi). On dit aussi: *die is ook te slim om stront te eten, met een lepelken heeft hij genoeg* (litt. celui-là est trop malin pour manger de la merde, il a assez d'une cuillerée, c. à. d. il est rusé).

gaan (aller): *naar de klooten gaan* (= s'user, se fairé vieux); *'t geloof gaat naar de klooten* (= la foi s'en va).

geven (donner): *iemand op* ou *onder zijn klooten geven* (= donner une raclée à quelqu'un); *iemand wat schoppen onder zijn klooten geven* (= donner des coups de pied à quelqu'un).

hangen (pendre): *dat hangt mijn klooten uit*

(= cela m'ennuie); *'k heb er daar nog een koppel van twee hangen* (= peu m'importe).

hebben (avoir): *een stuk in zijn klooten hebben* (= avoir une pointe); pour renforcer on ajoute: *lijk een oude Zwitser* (= comme un vieux Suisse); *hij heeft zijn klooten vol* (= il est rassasié, il a une pointe); *hij heeft knepen in zijn oude klooten* (= il est fin); *hij heeft onder zijn klooten gehad* (= il a attrapé des coups); *dat mijn tante klooten had, het zou mijn onkel zijn* (= si ma tante avait des c., ce serait mon oncle, réponse qu'on donne à celui qui fait une supposition impossible).

houden (tenir): *hij houdt het in zijn klooten* (= il fait le paresseux); pour renforcer: *hij houdt het in zijn leege klooten.*

komen (venir): *dat komt mijn klooten uit* (= cela m'ennuie).

krijgen (obtenir): *hij zal het op* ou *onder zijn klooten krijgen* (= il aura des coups); *hij moest de kramp in zijn oude klooten krijgen* (= je voudrais qu'il eût la crampe dans ses c.) pour souhaiter du mal à quelqu'un.

kussen (baiser): *kus mijn klooten; kus de klooten van droge haringen; kus den bok*

zijn oude klooten; hij mag ne keer fijn mijn klooten kussen, als hij de keur heeft; kus nu de helft van mijn klooten en morgen de andere helft (= allez au diable).

Rem.: Ces expressions, qui sont des variantes de la première, doivent être très anciennes. Elles signifient toutes, en traduction littérale: *baisez mes c.*, et rappellent l'hommage rendu à Satan par les sorcières au sabbat. Le souvenir du diable est conservé dans l'expression, où l'on parle du *bouc (bok)*.

On fait souvent de l'esprit, soit en répondant à cette expression, soit en l'amenant d'une manière inattendue, ou en l'opposant à une citation biblique. Voici quelques exemples:

Kus mijn klooten, ge zult haar tusschen uw tanden hebben (baisez mes c., vous aurez du poil entre les dents);

de onnoozelen zullen God zien, en de wijzen mogen mijn klooten kussen (= les pauvres d'esprit verront Dieu, et les sages peuvent baiser mes c.).

Quand quelqu'un dit: *Kus mijn klooten*, on lui répond souvent:

Dat ze uw klooten kussen, die uw muile lekken (= que ceux-là baisent vos c., qui

lèchent votre gueule, c. à. d. qui vous caressent); ou bien: *ge moet zoo van uwen neus niet maken, dat is iets wat ik kan, en wat gij niet kunt* (= il ne faut pas faire tant d'embarras, c'est quelque chose que je sais faire, et vous pas).

L'expression figure encore dans des rimes obscènes, intraduisibles, et très répandues:

Kust myn klooten en trekt aan't vel,
Poepen en is geen kinderspel.

Kust myn klooten en ga naar Halle,
Breng den boer een vaantje mee.
Hebt ge geen geld, verkoopt uw ballen,
G'hebt dan nog ne grooten kadee!

Leggen (mettre): ***als ge niet kontent zijt, legt er uw klooten bij*** (litt. = si vous n'êtes pas content, ajoutez-y vos c.).

lekken (lécher) ***iemands klooten lekken*** (= lécher les c. de quelqu'un, le flatter).

liggen (être couché): ***hij ligt nog mee zyn klooten in zijnen nest*** (= il est encore au lit).

loopen (courir): ***loop naar de klooten*** (= allez au diable); ***loop naar de klooten, ge zult voor de kont weerkomen*** (intraduisible); ***achter iemands klooten loopen*** (= faire des

efforts inutiles pour obtenir quelque chose de quelqu'un);

zijn klooten van zijn gat loopen (= se donner beaucoup de peine);

'k heb gewerkt, dat 't zweet van mijn klooten loopt (= j'ai travaillé très fort);

hij heeft haast zijn klooten afgeloopen (= il est hors d'haleine);

Met zijn klooten bloot loopen; met zijn klooten door zijn broek loopen (= avoir le pantalon déchiré). A propos de cette expression, on raconte la scène suivante, qui se passe à l'hôpital à Gand:

Un malade est aperçu par une nonnette, pendant qu'il travaille un peu à l'écart à réparer sa culotte déchirée; il était en chemise. «N'êtes-vous pas honteux, dit la religieuse, de rester là dans ce costume?» — *Moet ik misschien met mijn klooten bloot loopen?* demande le malade (litt. faut-il que je coure avec mes c. toutes nues).

opvreten (manger): *vreet uw klooten op, ge zult vleesch en haar hebben* (réponse des femmes du peuple, quand leur mari demande à manger).

persen (presser): *iemand uit zijn klooten persen* (= retirer quelque chose à quelqu'un, sans qu'il s'en aperçoive).

slaan (frapper): *iets in zijn klooten slaan* (= manger quelque chose, expression usitée même par les femmes);

slaat dat in uw klooten, 't is kalfvleesch (= mangez cela, c'est du veau, se dit de quelque chose de fin);

alles naar de klooten slaan (= hacher tout menu);

iets uit zijn klooten slaan (= raconter des mensonges ou des farces).

smijten (jeter): *alles naar de klooten smijten* (= briser tout);

iemand met zijn klooten omhoog smijten (= renverser quelqu'un); *omver* — (= id.); *op den grond* — (= à terre); *in de modder* — (= dans la boue);

spelen (jouer): *iets in zijn klooten spelen* (= manger quelque chose).

staan (être debout): *hij heeft er gestaan met zijn oude klooten* (= il est mort).

trekken (tirer): *trekt een haar uit zijn klooten, 't zal klinken gelijk een belle* (litt. arracher un poil de ses c., cela résonnera comme une sonnette, c. à. d. c'est un avare).

vagen (frotter): *'k vaag er mijn klooten aan* (= je m'en moque); d'après les villes, ce dicton devient: *'k vaag er mijn Gentsche* (à Gand) ou: *mijn Antwerpsche* (à Anvers)

ou: *mijn Brusselsche* (à Bruxelles) *klooten aan*. Souvent on sous-entend le mot *klooten:* *'k vaag er mijn Gentsche aan!*

Voici une traduction populaire d'une sonnerie militaire, que les gamins récitent souvent en imitant la musique:

Hy vaagt zijn klooten aan 't ges (= *gras*)
Omdat er stront aan es (= *is*).

Vallen (tomber): *hij is met zijn klooten in 't vetkot gevallen* (= il est au Pays de Cocagne);

hij is met zijn klooten in de stront gevallen (= il s'est trompé);

op zijn klooten vallen (= tomber);

met zijn klooten in de modder vallen (= tomber dans la boue); *in 't water* (dans l'eau) etc.

Varen (en cuire): *'t zal zijn klooten varen* (= il s'apercevra de la différence).

verstaan (comprendre): *daar versta ik de klooten van* (= je n'en comprends, connais rien).

Vetten (engraisser): *hij vet daar zijn klooten* ou *zijn leege klooten* (= il s'engraisse là, il y a bonne vie).

vullen (remplir): *zijn klooten vullen* (litt. se remplir les c., bien manger).

Weten (savoir): *hij weet er de klooten van* (= il n'en connaît rien);

dat weten mijn klooten ook, en ze zijn zoo stom (litt. = mes c. savent cela aussi, et elles sont si stupides; réponse donnée à quelqu'un qui raconte des choses connues de tout le monde).

Zeggen (dire): *achter iemands klooten*, ou: *als hij zijn klooten gekeerd heeft, kwaad van hem zeggen* (= dire du mal de quelqu'un quand il a le dos tourné).

Zijn (être): *dat is in mijn klooten* (= cela me va);

't zal tegen zijn klooten zijn (= ce ne sera pas comme il attend); ou bien:

tegen zijn klooten is poef.

zitten (être assis): *hij zit met zijn leege klooten in den zetel* (= se dit d'un paresseux);

mijn klooten zijn schier plat gezeten (= je suis fatigué d'être assis).

Il faut ajouter à ces expressions la formule très énergique: *Mijn klooten, Pierro!* qui sert à indiquer un refus.

IV. DÉRIVÉS.

Kloote ou *klooterij*, correspond exactement au français *couillonnade*, dans le sens de

mensonge, craque. — *Iemand een klooterije* ou *kloote wijsmaken:* faire accroire quelque chose à quelqu'un.

Rem.: La dérivation du premier de ces termes n'est pas certaine. Le genre grammatical de *kloote* plaide pour la dérivation de celui-ci de *clute*, le nom moyen-néerlandais du fabliau ou de la farce populaire.

Klooten, verbe, correspond au français *couillonner: ge zijt bezig met mij te klooten;*

g'hebt mij daar een eindeken gekloot;

hier kloot men Frederik (= ici on trompe les gens);

gij ligt mij te klooten;

menschen klooten met open oogen;

menschen klooten is maar een weet (= science);

hy heeft den fiel (= il s'y connaît) *om menschen te klooten;*

een kerel die maar op de wereld is om menschen te klooten;

iemand klooten, dat het vuur uit zijn oogen springt.

V. VARIA.

1. Un illettré servait souvent de sujet de moquerie à cause de son ignorance. Certain jour on lui demanda encore une fois s'il connaissait bien ses lettres et on lui montra un M majuscule. — Oui certainement, dit-il, et en suivant du doigt les quatre parties de la lettre, il dit:

Streep op
Streep neere
Kloote gij mij
'k Kloot u weere.

(trad. litt.: ligne en haut, ligne en bas; si vous me couillonnez, je vous couillonne à mon tour).

2. Pourquoi les c. pendent-elles dans un petit sac?

R.: Parce qu'il faudrait autrement les porter dans la main.

3. Quel poisson n'a pas d'arêtes? — *Klootvisch!*

4. Farce de collégien: On s'approche d'un condisciple, et lui dit d'un ton mystérieux:

«Die sloebers zijn altijd te gare!» (ces coquins sont toujours ensemble.)

S'il ne connait pas la farce, il demandera: Qui? Sur quoi on lui invariablement: *«Tes couilles!»*

5. Ou bien on lui dit: *«Dat es ne sloeber, hein?»* (Voilà un coquin, n'est-ce pas?) Et s'il demande: «Qui?» — «Celui qui pend au dessus de tes couilles!»

6. *Un moyen de guérir les maux de dents.*

Cette farce se débite au café, lorsqu'on vient à parler du mal aux dents:

«Si vous voulez vous débarrasser de ce mal, il faut aller à l'Église St. Joseph à Alost (ou à une église quelconque qu'on désigne); vous faites trois fois le tour de l'église, en priant; et avant de partir, vous remarquerez près de la porte de sortie un mendiant, dont vous irez baiser les *gants.* Vous n'aurez plus mal.»

Le conteur s'arrête ici en regardant ses auditeurs. Si l'un deux est assez naïf pour répondre: «Mais un mendiant, comment aurait-il des gants?»

— «Ah!» continue le conteur, *«als ge zijn handschoenen niet kunt kussen, dan kust ge maar zijn klooten.»* (Si vous ne pouvez baiser ses gants, alors vous baisez ses c.)





CONTES DU DÉPARTEMENT D'ILLE ET VILAINE.

I. LA DEMANDE EN MARIAGE.

On apppelle *Chausses-naires*, dans les environs de Rennes, les personnes qui accompagnent les jeunes *gars* qui vont demander des filles en mariage.

Or, un jour, un pauvre *innocent*[1] pria un petit tailleur de son village, malin comme un singe, d'aller avec lui demander la fille d'une bonne femme qui demeurait dans une autre paroisse.

---

1 imbécile.

Tous les deux partirent et comme ils avaient plusieurs lieues à parcourir, ils emportèrent chacun un pain pour manger en route.

En passant près d'une mare où les grenouilles coassaient à qui mieux mieux le tailleur leur jeta une pierre pour les faire se taire.

— «Qu'as-tu jeté là?» dit l'innocent.

— Mon pain, parce que ça porte bonheur.

— Alors *j'vas* en faire autant.»

Et le gars jeta son pain aux grenouilles.

Après avoir longtemps marché, l'innocent eut faim et ne tarda pas à regretter son pain.

— Attends un peu, dit le tailleur. *V'là* une barge de foin là bas et nous allons nous rassasier.

— Je *n'sais* point capable de manger du foin.

— Tu vas voir, quand on a grand faim on mange de tout. Puis le foin n'est pas si mauvais que tu penses. Ta bourrique en mange bien.

Arrivé près de la barge de paille, le tailleur s'en approcha mais mordit à belles dents dans son pain tandis que son com-

pagnon *rouchait* le foin comme une vraie bête.

— A tout coup! s'écria-t-il, j'ai beau faire, je n'peux l'avaler.

— Poursuivons notre chemin, lui dit son compagnon qui avait l'estomac plein, nous allons arriver tout à l'heure, et j'espère bien qu'on va nous offrir à manger. Seulement ne fais pas le *goulu* ou bien tu n'auras pas la fille. Je *vas* d'ailleurs, à table, me mettre à côté de toi, et, lorsque tu auras assez mangé je te toucherai le pied.

— C'est cela. Je cesserai de manger aussitôt que tu me préviendras.»

Quand ils arrivèrent chez la bonne femme, celle-ci venait de cuire une *bassinée de noces* qui est, comme vous le savez, de la bouillie de blé noir. Elle posa le bassin par terre, fit un trou dans le *mitan* dans lequel elle mit du beurre, donna une écuelle de bois à chaque personne et invita les gars à *pêcher* au plat.

Tous les quatre s'installèrent autour du bassin et armés d'une cuillère prenaient de la bouillie qu'ils trempaient dans le beurre.

L'amoureux n'avait pas avalé trois cuillerées qu'un chat lui passa entre les jambes.

Il crut que c'était son camarade qui l'avertissait et aussitôt il cessa de manger.

— Mangez donc lui disait la bonne femme, mangez donc, répétait la fille.» Mais elles eurent beau dire, le prétendant déclara qu'il n'avait plus faim.

La nuit étant venue, la bonne femme invita les voyageurs à coucher. Il y avait justement trois lits dans la pièce, un pour la mère, un pour la fille et le troisième pour l'amoureux et son compagnon.

Lorsque tout le monde fut couché, l'innocent qui mourait de faim, et qui avait vu la bonne femme ranger le bassin de noces dans un coin dit au tailleur: «Je sais *ben* où sont les noces, je *vas* aller en manger.

— C'est bien, dit l'autre; mais tu vas m'en apporter, car moi aussi j'ai encore faim. Seulement prends garde de te tromper de lit. Tiens, pour plus de sûreté donne-moi le peloton de fil que j'ai vu sur la chaise près de notre lit. Tu tiendras le fil et moi le peloton, et comme cela tu reviendras tout droit par ici.

— J'ai compris, dit le gars.

Mais pendant que l'innocent mangeait les noces, le malin tailleur jeta le peloton de fil dans le lit de la fille.

Lorsqu'il fut repu, le gars remplit sa main de noces puis il suivit le fil du peloton. Arrivé au lit de la jeunesse et croyant s'adresser à son camarade: «Tiens, dit-il, menge-donc, elles sont *vra* bonnes.»

La fille qui dormait le derrière en l'air vint à faire un pet.

— Ce n'est pas la peine de souffler, répondit l'amoureux, elles ne sont plus chaudes.» Et il déposa sa poignée de noces sur le derrière de la fille. Celle-ci se reveilla et dit: «*Ma mère, ma mère! j'cré ben* que j'ai *chié* dans ma chemise.

— *Lève-ta ben vite* et va dans la cour te laver le *derre* à la mare.»

La jeune fille se leva et sortit dans la cour.

Le gars s'étant aperçu de son erreur chercha le lit occupé par le tailleur et finit par le trouver.

— J'ai les mains couvertes de noces, dit-il, où faut-il les laver?

— Dans la buie qui est là près de la fenêtre.»

L'imbécile enfonça les deux mains à la fois dans le goulot du vase en grès qui était très étroit et ne put les retirer.

— Comment faire? dit-il au tailleur, j'ai les mains prises dans la buie.

— Va dans la cour et casse le vase contre une roche.»

Le gars sortit et voyant quelque chose de blanc, près de la mare, crut que c'était une pierre. Il frappa la buie de toutes ses forces sur le cul de la fille qui poussa un cri et tomba dans l'eau.

La mère accourut, le tailleur aussi, mais le prétendant, lui, se sauva à toutes jambes, n'osant plus, comme bien vous le pensez, faire sa demande en mariage après une pareille équipée.

---

2. LE BARRAGE DE L'ETANG DE COMBOURG.

Une fille de Combourg s'en alla à confesse au curé qui lui dit après l'avoir écoutée attentivement:

— «Nous me reviendrez dans quinze jours, ma fille, et je vous donnerai l'absolution. Allez et ne péchez plus.»

La fille qui avait l'oreille un peu pares-

seuse crut avoir entendu: «Allez et ne *pissez* plus.»

«Singulière pénitence qu'il m'a donné là, disait-elle! Rester quinze jours sans pisser me parait bien difficile. Je ne sais pas si je pourrai attendre. Enfin j'essaierai tout de même.

La malheureuse resta douze jours sans satisfaire ses petits besoins; mais n'y tenant plus elle courut au presbytère et dit au curé:
— M. le Curé, ce n'est pas possible, je ne pourrai jamais rester quinze jours sans pisser, je souffre trop; malgré moi ça m'échappe...

— Ma fille, que dites-vous là? Jamais je ne vous ai donné pareille pénitence. Je vous ai dit: «Allez et ne péchez plus.»

— Ah! mon Dieu, si j'avais su! Oh ciel! quel bonheur!» Et la fille alla s'accroupir au pied du château de Combourg. Elle pissa pendant cinq heures et toutes les pierres qui se trouvaient sur le coteau dévalèrent dans l'étang, et formèrent le barrage qu'on voit encore aujourd'hui.

---

3. LA POULE COUPÉE EN DEUX.

Une pauvre bonne femme, en mourant, ne laissa, pour tout bien, à ses deux filles, qu'une poule maigre.

Pour partager cette succession, les héritiers ne virent qu'un moyen: couper la poule en deux!

L'une, en véritable gourmande, mangea sa moitié tout de suite, l'autre, ayant le cœur plus sensible, eut l'idée de faire vivre sa moitié de poule. Elle fit en sorte, avec un morceau de bois, de reconstituer la partie qui manquait, et fut si adroite et s'y prit si bien, que sa bête ne mourut pas.

Un jour que la poule était à gratter sur un fumier, elle découvrit un pot rempli de piéces d'or. Mais au même moment un étranger vint à passer et apercevant l'or qui brillait au soleil, il s'en empara.

La poule s'en alla raconter à sa maîtresse ce qui venait de lui arriver.

Cette dernière en fit part à sa voisine, et les deux femmes résolurent de courir immédiatement après le voyageur pour re-

prendre l'or qu'il avait dérobé. La poule leur fit voir le voleur qui se sauvait bien loin, bien loin.

Elles le suivirent jusqu'à une auberge où il entra. Elles mêmes y pénétrèrent et, comme la nuit était venue, demandèrent à souper et à coucher, ce qui leur fut accordé sur leur bonne mine.

A table l'étranger se trouva placé à côté des voyageuses et fut, pour elles, plein de prévenances. A le fin du repas il s'enhardit même à leur demander leurs noms.

La maîtresse de la poule répondit: «Je m'appelle Jechie et, chose curieuse, ma voisine s'appelle Jaichié.» Ces noms singuliers firent rire tout le monde.

Enfin les voyageurs fatigués se retirèrent dans leurs chambres.

* * *

Au milieu de la nuit l'une des femmes se mit à pousser des cris lamentables en disant qu'elle souffrait atrocement et qu'elle allait certainement mourir.

Tous les habitants de l'hôtel, se levèrent et se rendirent dans la chambre de la malade pour lui prodiguer des soins.

L'autre voyageuse, profitant du trouble général, se glissa dans la chambre de l'étran-

ger — qui, lui aussi, était allé voir ce qui se passait chez sa voisine, — et lui prit le fameux pot rempli de pièces d'or.

Le matin, la malade se trouvant mieux, déclara qu'elle se sentait assez bien pour voyager, et qu'elle tenait à rentrer promptement chez elle.

Les deux femmes partirent donc presque au lever du jour.

Elles avaient une rivière à traverser et, comme il n'existait pas de pont, c'était un pauvre vieillard qui moyennant un sou par personne, transportait sur son dos, les passagers qui se présentaient.

Le bonhomme était déjà à son poste et les passa immédiatement.

* * *

A l'hôtel, lorsque l'étranger se leva et voulut compter son or, il ne le trouva plus. Qu'on juge de sa stupéfaction. Ses soupçons se portèrent sur les deux femmes et en apprenant qu'elles étaient déjà parties, il n'eut plus de doute et se mit alors à leur poursuite.

Lorsqu'il arriva au bord de l'eau le vieillard revenait justement de porter, sur l'autre rive, la dernière des deux commères.

En voyant ce nouveau personnage tout

effaré et qui gesticulait, le passeur comprit qu'il était en présence d'un Monsieur pressé et s'en alla lui tendre l'échine. L'étranger sauta plutôt qu'il ne monta sur le dos du bonhomme, et ainsi juché aperçut les voyageuses qui s'enfuyaient à toutes jambes. Se rappelant leur nom il s'écria de toutes ses forces: «Jechie! Jechie!»

— Ah! ne faites pas cela, lui dit le vieillard, ou je vous *fous* dans *l'iau!*»

Mais le braillard ne l'écoutait pas et criait plus fort en s'adressant à la seconde: «Jaichié! Jaichié!»

— C'est trop fort, répondit le bonhomme. Je te préviens et tu ne m'écoutes pas; tant pis pour toi, tu vas boire un coup. Joignant le geste à la parole il le précipita dans l'eau à un endroit profond où les pauvre diable disparut sous les feuilles de nénuphars.

On ne revit jamais cet étranger dans le pays, et la propriétaire de la poule coupée en deux, put conserver, sans crainte d'être dépossédée, le pot rempli de pièces d'or.



VARIA.

I. A RULE OF THE MONKS OF ANCIENT IRELAND.

Now the privy-houses and the urine-houses, they are the abode of demons. Let these houses be blessed by any one going thither, and let him bless himself when he enters them, and it is not lawful to say any prayers in them, except *Deus in adjutorium* to *festina.*

Dr. Reeves, *On the Culdees,* in the *Trans. of the R. Irish Academy*, Vol. XXIV, Antiquities, Part II, p. 209.

---

2. LA MERDE SYMPATHIQUE.

Si quis ad ostium tuum cacaverit, idque prohibere intendas, ignem ferri recenti excremento superstruito; mox per magnetismum natibus scabiosus cacator fiet; igne videlicet torrente excrementum et tosturae acrimonium quasi dorso magnetico, in anum impudentem propellendo.

Van Helmont, *De magnetica vulnerum curatione.* § 21; — cité dans *the Archaelogia,* T. XLVI, p. 134, n.

Le même genre d'*envoûtement* se rencontre sur la Côte-d'Or d'Afrique:

Another mode is for the priest to obtain from the applicant some of the fæces of the victim, which he then mixes up with some preparation, the result being supposed to be that the victim will shortly die in great agony of some internal complaint.

Major Ellis, *The Tshi-speaking Peoples of the Gold Coast of West Africa,* London, 1887, p. 143.

---

3. LA MERDE EN MÉDECINE.

Dans les environs de Calw, dans la Forêt-Noire (Württemberg), la merde humaine toute chaude est appliquée sur les abcès, surtout dans les maux de sein des femmes en couches. Cela s'appelle *Goldsalbe* «onguent d'or»; et l'auteur allemand qui rapporte le fait ajoute qu'on emploie souvent ce remède (*Alemannia*, t. IV [1877], p. 273).

4. UN RITE PHALLIQUE DANS LES PYRÉNÉES.

Naguère encore, les jeunes gens de ce village [Poubeau] allaient en procession, le soir du mardi gras, faire sur la pierre un grand feu de paille. Ils marchaient un à un, chacun tenant par derrière celui qui le précédait et s'avançaient dans une attitude et avec des gestes à la fois burlesques et obscènes. Le feu allumé, ils dansaient autour de la pierre, *penem manu proferentes*. Les

rites de cette fête nocturne qu'on célébrait encore il y a une trentaine d'années et qu'on nommait la fête de *gagnolis*, blessent trop la décence pour que je les décrive avec tous leurs détails.

7. Lacaze, *Le culte des pierres dans le pays de Luchon* (dans les Comptes-rendus de l'Assoc. Franç. pour l'Avanc. des Sciences, Congrès de Paris, 1878.)

---

5. PHILTRES SYMPATHIQUES.

Mulier quae semen viri sui in cybum miserit, ut inde amoris ejus plus concipiat, VII annos poeniteat.

Similiter illa poeniteat, quae semen viri sui neglexerit, aut in arborem putridam ponit, ut non generet liberos.

Liber poenitentialis Theodori Archiepiscopi Cantuarensis ecclesiae. XVI, 30.

F. Kunstmann, *Die Lateinische Pönitentialbücher der Angelsachsen*, Mainz, 1844, p. 53.

On trouve une mention analogue dans le *Pénitential* de Saint Boniface.

Bibisti ullum maleficium, idem herbas vel alia causa, ut non potuisses infantes habere, aut alio donasti aut hominem per positionem occidere voluisti, aut de sanguine et de semine mariti tui, ut majorem de te haberet amorem, aut gustasti aut chrisma bibisti. Ann. VII. [i. e. *septem annos* poeniteat.]

Binterim, *Die vorzügl. Denkw. der katholischen Kirche.* V. Bd. 3. Th. p. 433.

Pour une pratique analogue en Écosse, voir *Kρ.* II, 256.

---

6. LA CYTHÈRE OCÉANIENNE.

On a souvent présenté d'île de Tahiti, découverte au siècle dernier, comme une sorte de Cythère où les mystères de l'amour s'accomplissaient en public et comme une fête. Cette renommée a-t-elle un fondement?

D'aprés une relation du voyage de Cook, ce seraient les matelots de ses navires (par conséquent des Européens), qui auraient donné cet exemple de *cynisme*, tant, après les privations d'un long voyage, ils étaient

pressés d'avoir des femmes! «On a imprimé que les Taïtiens satisfont leurs desirs de la manière la plus brutale, et que semblables aux animaux, ils s'accouplent en public. J'ai examiné ce prétendu fait avec beaucoup de soin, et je déclare solemnellement que j'ai vu pendant mon séjour à Taïti des indécences incroyables, mais quelle sont été commisses par des gens de nos vaisseaux. Les matelots attentoient ouvertement à la chasteté des femmes, et ils employoient la violence, lors qu'ils ne pouvoient rien obtenir de bon gré: plusieurs furent punis sévèrement. Assurer que les Taïtiens n'ont aucun sentiment de pudeur, qu'ils pratiquent, sous les yeux de tout le monde, les mystères d'amour que les autres peuples ont soin de cacher, c'est une calomnie. Cette brutalité n'est point autorisée dans le pays, ainsi qu'on l'a soutenu, et les prostituées elles-mêmes ne font rien de pareil» (*Troisième Voyage de Cook ... traduit de l'Anglois*, Paris, 1782, p. 235).

M. Ploss a réuni d'autres témoignages analogues sur la conduite des matelots européens dans les voyages d'exploration (*Das Weib*, T. I [1885] p. 224).

7. BIBLIOGRAPHIE DES DICTIONNAIRE ÉROTIQUE.

(suite; voir t. III. p. 300.

LATIN.

Dictionnaire Érotique Latin-Français par Nicolas Blondeau [avocat en Parlement, Inspecteur de l'Imprimerie de Trévoux. 17me Siècle]. Édité pour la première fois sur le manuscrit original; avec des notes et additions de François Noël; précédé d'un Essai sur la langue Érotique par le traducteur du 'Manuel d'Érotologie' de Forberg. (Lat. & Fr.) 8°. Paris. Liseux 1885.

Manuel d'Érotologie classique par Fred. Ch. Forberg (Latin et français). 2 vols. 8°. Paris. Liseux 1882.

FRANÇAIS.

Un long glossaire d'*Erotica Verba* se trouve (p. 579—601) à la suite de l'édition des *Oeuvres de Rabelais* publiée à Paris, chez Ledentu, en 1837, in-4.

ANGLAIS.

A Classical Dictionary of the vulgar tongue (by Captain Grose). 8°. Lond. 1785.

D° D° D° Enlarged by Pierce Egan (best Edition). 8°. Lond. 1823.

8. EIN WIENER WITZ.

Ein Greisler[1] war mit seinem Weibe im Wirtshause in grösserer Tischgesellschaft. Da kam die Rede darauf, weshalb der Greisler über der Thür seines Ladens kein Schild hangen habe. Ein Wort gab da das andere und als dem Greisler die Neckerei zu viel wurde, schrie er voll Unwillen: „Wer bei meinem Laden durchaus ein Schild sehen will, dem zeig ich meinen nackten Arsch, da hat er ein Schild mit zwei Schinken, einer Wurst und zwei Eiern."

1 So heissen die Krämer in Wien, welche Schinken, Würste, Eier, Schmalz, Butter u. dgl. verkaufen.

9. A HINDUSTANI PROVERB.

H*agâ, na ghar rakkhâ.* «He neither stooled, nor kept his house».

The story is told of a Yât having refuted a king in an argument and being promised what he would in return. He asked for leave to *soil* the royal cushion. The king would not break his word, so the ministers made the proviso that he might soil the cushion but must not make water. If he did so, he was to lose his house. The Yât could not manage this so he lost his house. Hence the proverb, which is a variant of the pound of flesh and Shylock.

Fallon and Temple, *A Dictionary of Hindustani Proverbs*, p. 94.

---

10. AN ENGLISH POPULAR STORY.

A Young lady was out riding, accompanied by her groom. She fell off her horse and in so doing displayed some of

her charms; but jumped up very quickly and said to the groom: «Did you see my agility, John?» «Yes, miss», said he, «but I never heard it called by that name before!» — An other version has it: «Yes, miss; but we calls it cunt in the kitchen!»

II. LE VIT DE FRANÇOIS I.

Un chroniqueur genevois, Bonivard, a raconté une farse des Clercs de la Basoche à Paris, se moquant du roi François I avec une liberté tout antique. Par suite de ses folles dépenses, le roi avait été forcé de congédier douze cents hommes d'armes, pour n'avoir plus à les payer: «sus quoy la bazouche de Paris fut esmeue de jouer une telle farce. Ils firent tailler un gros membre d'home qu'ilz coronerent et mirent sus une charette et alloyent lui donnantz du fouet par touz les quarrefourz et avoient des genz apostez qui leus disoient: mes amis, a qui est ce paouvre vit que allez ainsy fouettant? et en quoy s'est-il mesfaict? Ils repondoient: c'est le vit du roy, qui ha bien mérité le

fouet et pys. Comme disoient les autres: Ha-il chevauché sa cousine? — Il ha bien faict pys, disoient-ils. — Coment? Ha-il chevauché sa seur? — Pys, repondoit-on. — Par avanture, sa mère? — Encore pys. — Il est par avanture bougre? — Encore pys. — Que si gros crime ha-il donc commis? — Il ha chevauché XIIe hommes d'armes, dict-on par conclusion.»

Mémoires de la Société des Antiquaires de France. 3e Sér. T. V (1862) p. 142.



A SCHOOLBOY RHYME.

Κρυπτάδια Vol. III, p. 364: The Schoolboy's rhyme is a *parody* on a Song by Dr. Arnold which begins:

Amo, amas, I love a lass
As a cedar tall and slender,
Sweet cowslip's grace is her nominative case
And she's of the feminine gender.



NOTES TO A WELSHMAN'S LAMENT.

(See p. 282 supra)

1. I can make nothing of the first and second lines of the 1st verse.
2. «*Cyfartal*» in the 3rd verse — I can not make any sense of «clefyd *cyfartal*» = an equal «sickness». — I have rendered it by «Corresponding sickness» — but am not satisfied with it.
3. *C'lomen* — I suppose this is = Pudenda *muliebria* — but I have never heard it called by that name before.



TABLE DES MATIÈRES.







